L'EXPRESS

13 FEVRIER 1958. — N° 347. 100 FR.

SAKIET, 8 FÉVRIER 1958

« La France en 91 apparaissait jeune et pure comme la vierge de la liberté. Le monde était amoureux d'elle. Elle ne venait pas comme une nation, elle venait comme la Justice, comme la Raison éternelle. »

(Michelet — « Histoire de la Révolution française »)

★ ★★★★

Courrier

La lettre de « L'Express »

LES Français n'aiment pas que l'on tue des enfants en leur nom. Ce n'est pas dans leur manière. Mais a-t-on tué des enfants à Sakiet ? Les lecteurs d'une partie de la presse quotidienne sont en droit de l'ignorer.

D'abord, il ne faut rien exagérer. Un bicot n'a pas d'enfants. Il a une marmaille. Un de plus, un de moins... Si Caroline de Monaco avait été piquée par un moustique français, il va de soi que les lecteurs du « Parisien Libéré » en auraient été avertis, et que le ministre de la Santé publique aurait présenté nos excuses aux parents cruellement éprouvés.

Mais quelques petits Tunisiens ne valent pas, pour le quotidien le plus largement diffusé dans la région parisienne, une oraison funèbre.

Pas un mot non plus du communiqué publié par l'ambassadeur de Tunisie, M. Masmoudi, à l'issue de son entrevue avec le général de Gaulle. Quant aux camions de la Croix-Rouge, puisque, d'Alger, le général Salan ne les a pas vus, on se demande bien pourquoi, de Paris, le « Parisien Libéré » les verrait.

SUR le commentaire dont chaque quotidien accompagne ses informations concernant le bombardement, toute observation serait superflue. Chacun a non seulement le droit mais le devoir d'en tirer ses propres conclusions. Mais les faits ? Pour dramatique qu'elle soit, l'occasion est bonne d'observer comment les Français en sont informés.

Les lecteurs de « France-soir », du « Monde » et de « Paris-Presse » ont trouvé dans leur journal un exposé plus ou moins abondant mais complet de tous les événements, y compris les réactions enregistrées à l'étranger.

Ceux de « L'Aurore » également. Mais oui. Et aussi ceux de « Paris-Journal » et de « Libération ». La mise en page, les titres des uns et des autres ont « tiré » l'information dans tel ou tel sens, mais tous les faits ont été rapportés.

Les lecteurs de « L'Humanité » ignoreront toujours, eux, la version donnée par Alger.

Quant à ceux du « Figaro », ils sont plus subtilement traités. Pas un mot, lundi, du communiqué publié par M. Masmoudi, mais l'annonce, mardi, d'une « mise au point » du général de Gaulle concernant l'entrevue. C'est le seul quotidien qui qualifie de « mise au point » le communiqué du général, laissant ainsi entendre que celui de M. Masmoudi en justifiait une.

La présence de M. Mendès France parmi les personnalités venues saluer M. Masmoudi avant son départ est largement signalée. Mais, de tous les journalistes parisiens, le rédacteur du « Figaro » est le seul à n'avoir pas également remarqué la présence de parlementaires socialistes.

La presse étrangère est passée en revue. Mais ne sont cités que deux journaux d'Oslo, et un journal suisse. De la presse américaine et anglaise, rien.

C'est là, techniquement, du très joli travail.

PARMI les quotidiens de province, « Le Dauphiné Libéré », « Le Provençal », « L'Est Républicain », « Le Progrès de Lyon », « Ouest-France », ont correctement informé leurs lecteurs, privés seulement d'une revue de presse étrangère.

En revanche, qu'ont appris ceux de « La Voix du Nord » ? Qu'un « grave incident militaire » avait eu lieu, et qu'« on peut seulement regretter que la Croix-Rouge internationale soit malencontreusement mêlée à cette affaire ». A croire qu'elle l'a provoquée.

Ceux de « La Dépêche du Midi » n'ont pas été plus gâtés, mais ils auront eu, au moins, de quoi se réjouir en apprenant que « l'événement peut aider à la clarification de la situation ».

Un commentaire de « Combat » indiquait, mardi : « L'affaire de Sakiet doit, selon toute logique, raffermir (au Parlement) la position de M. Gaillard. »

« Combat » a dit juste. La réforme constitutionnelle a perdu beaucoup de son utilité. A raison d'un bombardement tous les trois mois, la stabilité d'un gouvernement français est désormais assurée.

Françoise Giroud.

A Marseille : finale

J'espère que « L'Express » ne va pas, comme toute la presse quotidienne, entamer un couplet geignard pour regretter que M. Fraissinet ne se soit pas retiré pour le deuxième tour de notre élection partielle.

Je trouve que l'attitude de ceux qui préconisent le retrait de tous les candidats « nationaux » au profit du candidat « national » le mieux placé pour battre le communiste est politiquement choquante. C'est exactement ce que nous reprochons au socialisme de M. Guy Mollet : d'épouser la position de la droite au point de se confondre avec elle, sous prétexte d' « union nationale ».

J'ai voté ici, à Marseille, pour M. Andrieux, parce qu'il était présenté par M. Gaston Defferre qui, justement, lutte au sein du parti socialiste contre la collusion avec la droite.

Si le candidat socialiste à Marseille doit être élu, il faut qu'il le soit sans les voix de la droite et non pas par mystification.

Je suis donc reconnaissant à M. Fraissinet de s'être maintenu et à M. Poujade d'être venu dimanche dernier faire campagne pour lui. Ainsi, les choses sont plus claires. Je pense même que le candidat socialiste peut dégeler *plus* d'électeurs dans ces conditions, grâce à la campagne qu'il a faite contre M. Fraissinet et le fascisme, que s'il était resté seul en face du communiste. Et ce serait une victoire propre.

Pierre PARPAIS,
Marseille.

Yves Rocolle

Sous le titre « Deux camarades » vous avez commis l'indélicatesse de reproduire une lettre à caractère strictement privé que mon frère, le capitaine Yves Rocolle, avait adressée au début janvier à M. Louis Fournier.

Mon frère n'aurait jamais accepté qu'une correspondance amicale serve d'introduction à un article de propagande. En outre, il eût refusé formellement que son nom et le rappel de sa conduite au feu en 1944-1945 viennent cautionner une action politique entreprise par son ancien capitaine, rendu à la vie civile.

Que ce soit en 1939-1940, dans la Résistance en 1941, en 1944-1945, en Indochine au cours de deux séjours, lors de l'expédition de Suez et enfin en A.F.N., la vie de mon frère n'a jamais été inspirée que par son idéal d'officier.

Il avait demandé instamment à servir en Algérie et il est tombé lors d'une opération décidée par lui, conduite par lui et qui était dans la ligne même de sa mission. Il n'est pas mort pour que son sacrifice soit représenté comme une justification de thèses qui n'étaient pas les siennes.

COLONEL PIERRE ROCOLLE,
Ecole Supérieure de Guerre.

[*Nous ne polémiquerons pas avec le colonel Rocolle par respect pour son deuil. Deux précisions seulement :*

1° La note publiée par « L'Express » indiquait clairement que Louis Fournier et Yves Rocolle, les deux camarades de combat, étaient en désaccord politique.

2° La lettre d'Yves Rocolle, que nous n'avons citée que partiellement, comportait en plus une invitation pressante et amicale à venir à Djelfa auprès de lui pour « y trouver matière à des articles ». Ce que le colonel Rocolle ignorait sans doute.]

Loi-cadre : attention !

L'article de M. Jacques Chevallier, dans « L'Express », relève d'une naïveté que je ne m'explique pas.

D'abord la loi-cadre, dans ses termes mêmes, n'apporte rien aux musulmans. Ensuite, l'application de cette loi sera une escroquerie supplémentaire. Et l'escroquerie a déjà débuté : la meilleure preuve est la participation des ultras aux manœuvres qui débutent.

Personne ne pense aux musulmans. C'est à croire qu'ils n'existent pas et que la dure guerre qui se déroule n'est que le fruit de notre imagination.

Ce que nous faisons, avec les derniers articles de « L'Express » et les articles du « Monde » en faveur de la loi-cadre : c'est la perte du crédit que nous avions auprès des musulmans.

Cette loi va à un échec certain, ne nous compromettons pas dans une telle situation, car aucune des conditions de réussite ne peut être remplie.

Il faut également que « L'Express » et « Le Monde » reprennent leur attitude réservée. Attention, nous risquons de perdre nos dernières chances si nous ne laissons pas nos adversaires se noyer *seuls*.

F. N.
Alger.

Des André Philip plus nombreux !

Membre du Parti Socialiste depuis trente ans, secrétaire de la XV° section de 1947 à 1951 et de nouveau depuis janvier 1957, j'ai eu à enregistrer les sanctions prises contre André Philip. La nouvelle sèche, brutale de l'exclusion d'André Philip me paraît poser devant la conscience de chaque militant socialiste, un problème très grave et je tiens à faire connaître, comme simple militant, mon opinion à ce sujet.

Je n'accepte pas de déni de justice qui frappe un militant pour délit de pensée non conformiste.

Je n'ai pas consacré tant d'efforts contre l'injustice sociale pour tolérer un seul instant dans mon propre parti, dans ma propre section, qu'on n'a même pas daigné consulter, ce genre d'injustice que constitue l'exclusion d'André Philip.

Par contre, je peux affirmer que s'il y avait eu dans le Parti Socialiste des André Philip plus nombreux depuis le 6 février 1956, nous n'en serions pas où nous en sommes.

PAUL PANSU.
Paris.

Je refuse...

En sommes-nous restés à l'affiche de Paul Reynaud : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts », où l'immense Sahara écrasait de sa surface la petite Allemagne ?

Que le soutien aux Africains soit à la fois une nécessité et une obligation morale, je n'en disconviens pas. Mais la France n'est pas à l'échelle de cette tâche. Son rôle est surtout d'en être l'inspiratrice.

Lorsque mon fils était âgé de deux ans, il prit un jour à pleins bras le lourd fauteuil de sa grand-mère pour l'offrir : il s'écroula dessous.

Ainsi va faire la France : assumant seule une telle charge, elle grève lourdement ses frais généraux et est écrasée par la concurrence de peuples sans colonies et doit humblement leur demander un prêt.

Important déjà pour 200 milliards de machines, à qui devra-t-elle mendier le milliard de dollars annuel nécessaire pour l'équipement industriel de l'Afrique ?

Elle doit freiner sa construction au risque de pousser les mal logés au désespoir, c'est-à-dire au communisme.

Elle devra réduire encore les investissements alors que son industrie et son agriculture sont insuffisamment équipées.

Elle doit limiter son effort pour l'enseignement alors que la grandeur d'un peuple dépendra dans vingt ans du nombre d'ingénieurs et de techniciens que nous formons aujourd'hui.

Elle risque ainsi de perdre ses dernières libertés et par la révolte des défavorisés de sombrer dans le totalitarisme en y entraînant les peuples qu'elle prétend soulager (...).

Je refuse à celui qui est bien logé le droit de dire au père de famille : « Restez dans votre taudis, toi, ta femme et tes enfants car l'aide à la construction servira désormais aux maisons de Kabylie. »

Je refuse à celui qui n'a pas connu de problème financier pour l'éducation de ses enfants le droit de dire au fils d'ouvrier : « Renonce aux études car il faut de l'argent pour enseigner le français aux petits Arabes. »

A celui qui a tout donné — je pense à l'abbé Pierre — j'accorderai ce droit. Mais qu'il se taise, celui dont la part de sacrifice se borne à abandonner les miettes de son superflu.

PIERRE FLEURY.
Toulouse.

Détention préventive : dix-huit mois

Je me permets de vous signaler le cas de mon ami J.-J. Rousset. Au quartier politique de la Santé depuis dix-huit mois bientôt, il attend que la justice lui donne quelques précisions sur les fautes qu'on lui impute et sur le sort qu'on lui réserve (...).

Je vais chaque semaine rendre visite à J.-J. Rousset. Je sais bien que la soupe est bonne, que le chauffage fonctionne comme il faut, que les gardiens ne disent jamais de gros mots, que le régime politique, il y en a beaucoup qui donneraient cher pour l'avoir, tout cela je le sais, mais enfin ne trouvez-vous pas scandaleux qu'on puisse pendant dix-huit mois maintenir un inculpé politique en détention préventive ?

CHRISTIAN DUCOMTE.
Paris.

Misère de l'Université

Les élèves des Ecoles Normales Supérieures ont appris qu'une augmentation du forfait de leur pension annuelle était envisagée. En vertu de quel droit les élèves des E.N.S. auraient-ils à assumer des responsabilités financières qui incombent à l'Etat seul ?

La situation est grave. Au point de vue matériel d'abord : les mesures envisagées se traduiront par une baisse du revenu net des élèves. Atteinte matérielle qui ne peut qu'aggraver les difficultés de recrutement dans les E.N.S. Au point de vue des principes, que l'on songe à la gravité que revêt, au niveau des E.N.S. cette volonté délibérée de l'Etat de faire supporter par les élèves une part croissante des frais généraux. Il y a là une violation du principe républicain de la gratuité de l'enseignement. On ne peut remédier à la misère de l'Université par des prélèvements sur les salaires des enseignants.

LE BUREAU SYNDICAL
DE L'ECOLE NORMALE
DE L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE.

BOURSES DE RECHERCHES DU CONSEIL DE L'EUROPE

Le Conseil de l'Europe accorde chaque année un certain nombre de bourses destinées à encourager les travaux de recherches sur les questions suivantes considérées sous l'angle de leur intérêt contemporain :

a) les problèmes politiques, économiques, sociaux, éducatifs et scientifiques relatifs à l'intégration européenne ;

b) la civilisation européenne dans les domaines de la philosophie, de l'histoire, de la littérature et des arts.

Le Comité de sélection se réunira à Strasbourg, à la fin du mois de juin, afin de procéder à la prochaine attribution de de 500.000 francs français chacune et ces bourses. Celles-ci seront d'une valeur d'une durée de huit mois.

Les formules de demande, qui devront être retournées avant le 15 mars 1958, peuvent être obtenues auprès de :

la Direction générale des Affaires culturelles et techniques, Bureau des Organisations internationales, Ministère des Affaires étrangères, 78, rue de Lille, à Paris-VII°.

LES PETITES ANNONCES DE
L'EXPRESS

29, rue de Marignan - PARIS (8°)

Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

DEMANDES D'EMPLOIS

Homme 46 ans, instr. niv. B.E., aide-comptable, dact. Paye. Cherche emploi confiance bureau ou comm. Sud ou Centre et Union fr. HUTIN Guy, Ecole de Filles Le Theux par Mézières (Ardennes)

DIVERS

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou en notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4°)

Livres achat domicile, paiement immédiat.
BUGNARD 29, rue Durantin ORNano 41-25.

CONSTANTINE : à céder locaux commerciaux nus, av. Anatole-France, 200 m2 env. - Rue Rohault-de-Fleury, 98 m2, centre ville, quartier résidentiel. S'adr. chez M. BENTCHICOU, 24, av. A.-France, Constantine, tél. 33-58. Cond. à débattre sur place. Ecr. ou téléph. pour rendez-vous

CONSTRUCTIONS CRÉDIT

EN PLEIN SOLEIL, à une minute de la future AUTOROUTE-SUD
LIGNE DE SCEAUX
Appts 3, 4, 5 p. tout conf., asc., PARC 100.000 m2
Prêts, primes maxima. Cond. spéc. av. 300. Déb. trav. Livr. déb. 59, mi-59. RIC. 40-33
S.O.C. 92, rue Richelieu - PARIS (2°)

PROPRIÉTÉS

LAGRANGE 34, rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-45
recherche PAVILLONS, VILLAS, PROPRIETES rapport ou agrément, tous prix

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

CETTE SEMAINE :

PAGE 4 — Sakiet à Paris
PAGE 5 — Le dessin de Jean Effel
PAGES 5-7 — Sakiet 8 février 11 h. 03
PAGE 6 — Au Forum : Maurice Duverger
PAGE 8 — Au Forum : Le colonel Barberot
PAGE 9 — Enquête : Le centre moteur du F.L.N.
PAGE 10 — La Constitution et les hommes
PAGE 11 — Finances : Les impôts en 1958
PAGE 12 — La lettre de Londres
PAGE 13 — La lettre de Moscou
PAGE 14 — Ski : La tête et les jambes Sommeil
PAGE 15 — Publicité En justice
PAGES 16, 17 — Six semaines dans la chambre magique : « Je rencontre en prison Kadar et Mindszenty »
PAGE 18 — Au Forum : Alfred Sauvy
PAGE 19 — Spectacles : L'embarras du choix
PAGE 20 — Théâtre et cinéma : les critiques
PAGE 21 — Danse Peinture
PAGE 22 — Disques Jazz Electrophone
PAGE 23 — Un inédit d'Henri Michaux
PAG. 24, 25 — Lettres : les critiques
PAGES 26, 27 — Les jeunes Américains disent : « Fitzgerald, c'est mieux que Hemingway. »
PAG. 28, 29 — Madame Express
PAGES 30, 31 — Le drame de Roubaix continue : Que conseillez-vous à l'avocat ?
PAGE 32 — FRANÇOIS MAURIAC

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

La démission d'une classe

DIMANCHE matin, on pouvait pleurer sur la mort des femmes et des enfants de Sakiet. Mais combien de centaines d'autres enfants et d'autres femmes sont morts aussi en Algérie, depuis trois ans !

C'est après seulement que le vrai drame s'est déroulé.

Dimanche matin, il s'agissait encore, comme l'écrit le *New York Times*, de *« la folie de quelques individus »*. Mercredi matin, il s'agissait de la France. Ce qui a été perdu et déchiré dans ces trois jours coûtera aux petits enfants français des millions de fois plus cher que les bombes de Sakiet au peuple tunisien.

A partir de Sakiet, à partir de samedi à 11 heures du matin, nous avons vu — et ce que la presse du monde entier a pu penser sur tout cela n'a pas grande importance, c'est de nous, de chacun de nous qu'il s'agit — nous avons regardé se dérouler une tragédie saisissante : l'abdication de la République.

De samedi à dimanche

Samedi, à 11 heures, une escadrille de l'Armée de l'Air française, ayant reconnu la place du village de Sakiet, a effectué, pendant trois quarts d'heure, des passages à la bombe, aux rockets et à la mitrailleuse pour écraser une population civile. De plus : l'affaire était préméditée depuis la veille, et l'incident qui a servi de prétexte était, d'après des informations concordantes, préparé. (*Voir le câble de notre envoyé spécial, en page* 5.)

On connaît le bilan.

Mais jusque-là seuls quelques aviateurs, et sans doute le général commandant le Corps d'armée de Constantine, sont responsables du crime et passibles de la Haute Cour.

Samedi, à 16 heures, le général d'armée, commandant en chef, en possession des informations sur l'affaire, n'hésite pas à la cautionner. Et, de plus, à mentir publiquement. On connaît son communiqué : seuls ont été atteints les objectifs militaires, pas de véhicules de la Croix-Rouge, le village n'a subi que très peu de dégâts.

Samedi, à 19 heures, les agences de presse du monde entier et les radios en langue française elles-mêmes ayant déjà annoncé le carnage, le ministre de la Défense nationale le « couvre » sans réserve et engage la responsabilité du gouvernement.

Dimanche : silence.

De dimanche à mardi

Lundi, la vérité, qui n'est plus contestée par personne, éclate dans toute la presse. Mais nulle part, ni même à Tunis, on ne songe à assimiler « la

(Agip)

LES DEUX PRÉSIDENTS, A L'ELYSÉE
Casser les responsables ou s'agenouiller devant eux ?

France » aux responsables militaires de l'assassinat. La France, son Assemblée nationale, ses partis politiques, son gouvernement, *ne peuvent pas* revendiquer, ni même seulement cautionner ce que « quelques individus » ont commis dans leur égarement. On attend.

Dans la nuit de lundi à mardi, des députés de la majorité (Paul Reynaud, Maurice Schumann, etc.) se rebiffent et se démènent pour que cette tache sanglante, si fatale à l'avenir de la France en Afrique, soit effacée par un désaveu. Des ministres (Christian Pineau, Pierre Pflimlin) cherchent des journalistes pour leur dire combien ils désapprouvent et pour leur annoncer avec quelle énergie ils vont s'opposer à toute caution officielle de la faute inexcusable de Sakiet.

Arrive enfin le moment attendu.

Mardi, à 15 heures, la représentation légale de la Nation, réunie au Palais-Bourbon, ouvre le débat parlementaire le plus anxieusement guetté qui puisse être : la France, les représentants de la France vont-ils dénoncer et casser ceux qui ont tué en leur nom, ou plier le genou devant eux ?

Mardi, 21 h. 30

A 21 h. 30, le président du Conseil monte à la tribune. Non seulement il a décidé de plier le genou, il se roule par terre. Pas un mot de désaveu, pas un mot de regret, pas une esquisse d'autorité. Au nom du gouvernement, il accepte la responsabilité de Sakiet.

Mais les partis ? Que vont faire les partis ? Les socialistes qui ont été si profondément émus, et qui sont directement engagés par leurs représentants officiels à Alger et en Quai d'Orsay ? Les M.R.P. que la longue série d'atrocités inutiles commises en Algérie en notre nom a tant inquiétés ?

Ils s'inclinent. Tous. Ils abdiquent tous. Un instant ils s'accrochent à un petits remords, à un petit truc de conscience ; ils demandent timidement qu'on annonce quelque chose, n'importe quoi : par exemple une indemnité aux victimes de Sakiet. Juste une indemnité, un petit geste, quelque chose. Et avec un clin d'œil complice, le président du Conseil leur donne son accord.

Mais non. C'est trop encore. Il faut s'abaisser jusqu'au sol. Un député se lève, au nom des 25 voix de droite qui intimident les gouvernements. Il dit qu'en acceptant officiellement une telle indemnité en séance, le gouvernement reconnaîtrait une certaine « culpabilité ». Il exige que le président du Conseil repousse toute idée de culpabilité. M. Gaillard, de sa place, accepte aussitôt. L'affaire est terminée.

Tout est accompli

Non. Pas tout à fait. Il reste la dernière scène. Un homme mince, jeune, un chrétien militant de la bourgeoisie libérale, un leader politique qui sait mieux qu'un autre qu'en contresignant le massacre de Sakiet la France signe son abdication en Afrique, celui qui s'appelait Tristan dans la Résistance vient, après le funeste porte-parole de la S.F.I.O., baisser le front à son tour et murmurer au micro qu'il fait confiance au gouvernement « pour ne pas le gêner ». Le porte-drapeau de la génération politique issue de la lutte contre l'hitlérisme embrasse, après tous les autres, les pieds des fossoyeurs.

Tout est prêt. L'Assemblée nationale est prête à répondre pour la France. Et sur 600 représentants de la nation, 179, en tout et pour tout, disent par leur vote que Sakiet n'est pas français. Dont 150 députés communistes.

Et l'aube d'un jour d'hiver se lève sur un pays dont la classe dirigeante tout entière, depuis le commandant de l'escadrille des B.26 jusqu'à la représentation nationale, en passant par les généraux d'armée, les ministres, les cadres de tous les partis, le gouvernement et son chef, a trahi.

Le 8 février, un village a été écrasé. Mais c'est peut-être le 12 février que la France aura perdu l'Afrique du Nord, y compris l'Algérie, et que la jeunesse de France aura été offerte au parti communiste.

J.-J. S.-S.

chez votre Tailleur :
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

CORRESPONDANCES EXPRESS

(Keystone)

MM. Gaillard et Edgar Faure
Aucune interruption au déjeuner

COMMENT LES MINISTRES ONT APPRIS LA NOUVELLE

● Au moment où, samedi peu après 11 heures, l'aviation française bombardait le village de Sakiet, M. Félix Gaillard s'apprêtait à recevoir à déjeuner, à l'Hôtel Matignon, M. et Mme Edgar Faure. Aucune dépêche, aucun coup de téléphone ne vint l'informer de l'opération. Le déjeuner se passa le mieux du monde ; on bavardait de tout et de rien, et l'ancien président du Conseil tomba de haut lorsque, dans le courant de l'après-midi, il apprit la nouvelle par une communication téléphonique de M. Masmoudi, qui cherchait vainement à joindre un membre du gouvernement en exercice.

M. Edgar Faure appela M. Félix Gaillard. Celui-ci était depuis peu informé de deux sources :

— le général Buchalet, chargé de la liaison entre la présidence du Conseil et le ministère de la Défense nationale ;

— M. Baraduc, chef du service de presse du Quai d'Orsay, alerté par M. Benard, ministre à Tunis, lequel venait d'apprendre le bombardement de Sakiet par M. Behi Laghdam, vice-président du Conseil tunisien.

Les services du Quai d'Orsay se chargèrent également d'alerter M. Christian Pineau, qui était parti comme tous les samedis passer le week-end dans la Sarthe.

Quant à M. Chaban-Delmas, parti lui aussi pour son département, il fut informé à la mairie de Bordeaux par son collaborateur direct, M. Schmitt.

Les autres ministres furent informés par la radio (M. Gérard Jaquet) ou par la rumeur publique (M. Robert Lecourt).

M. PINEAU PARLE LIBREMENT

● Lundi matin, le journaliste américain Joseph Alsop, se trouvait au Quai d'Orsay dans le bureau de M. Pineau. Rendez-vous avait été pris depuis plusieurs jours : poursuivant l'enquête qu'il mène dans toutes les capitales européennes sur les problèmes du désarmement et de la défense atlantique, M. Alsop venait prendre connaissance du point de vue français.

Ce fut son interlocuteur qui enchaîna immédiatement sur l'affaire de Sakiet. Le ministre parla sans précautions, exprimant nettement son opinion.

Le soir même, un émissaire du Quai d'Orsay interrompait le Conseil interministériel qui siégeait à Matignon : il apportait, à peine sorti des presses, un exemplaire du New York Herald Tribune, dans lequel J. Alsop rapportait les propos de M. Pineau :

— « Le bombardement a été une triste erreur. »

— « Paris n'a été tenu au courant de rien et n'a jamais autorisé l'opération. »

— « Le communiqué du général Salan ne correspond pas aux faits : le village est détruit. »

La réaction fut violente. M. Pineau voulait-il, sans démissionner, se désolidariser du gouvernement ? On l'obligea à démentir.

Joseph Alsop, de son côté, faisait publier par l'agence France Presse un communiqué dans lequel il précisait simplement qu'il ne pouvait « retirer un seul des mots » prononcés par M. Pineau.

LA VISITE A COLOMBEY

● C'est dans la matinée de dimanche que M. Masmoudi, ambassadeur de Tunisie en France, a fait demander au général de Gaulle de lui accorder une audience.

Le général déjeunait chez des amis. Le message ne put lui être transmis qu'à 14 heures. Il fit aussitôt savoir qu'il acceptait de recevoir M. Masmoudi sur-le-champ.

En rentrant à Paris, après avoir fait 500 kilomètres dans l'après-midi pour se rendre à Colombey, l'ambassadeur déclarait : « Avant de partir pour Tunis, j'ai cru de mon devoir de rencontrer celui qui incarne la vraie conscience française. » Il avait informé le général de Gaulle qu'il ferait publiquement état de leur rencontre. De son côté, le général publiait le lendemain un communiqué où il indiquait que « l'association de la France et de la Tunisie est plus désirable que jamais pour l'Occident et pour le monde ».

Ni le président du Conseil ni le ministre des Affaires étrangères n'ont vu l'ambassadeur de Tunisie avant son départ.

MM. Mendès France, Alain Savary, Robert Verdier, Daniel Mayer, Naudet, Hovnanian et Chatelain, parlementaires, et de nombreuses personnalités parmi lesquelles MM. François Mauriac, Louis Massignon, René Seydoux, Pierre Le Brun, des représentants de l'U.N.E.F. et des Anciens d'Algérie sont venus saluer l'ambassadeur au moment où il quittait Paris, pour manifester leur volonté de sauvegarder l'avenir de « l'association franco-tunisienne ».

(Agip)

MM. Lacoste et Chaban-Delmas
Conformément aux instructions

MM. LACOSTE ET CHABAN-DELMAS AVAIENT DELEGATION DE POUVOIR

● Au premier Conseil interministériel après Sakiet, lundi, tout le monde parla de « l'erreur » commise par le commandement : le raid entraîne sur le plan intérieur comme sur le plan international, et sans le moindre avantage politique et militaire, des conséquences très graves. On « déplora » que l'armée ne s'en soit pas tenue à des opérations terrestres et aéroportées. Après une discussion, les ministres tombèrent également d'accord pour ne pas prendre de sanctions.

« On déplore, mais on couvre », résuma avec quelque amertume, mais sans se fâcher pour autant, M. Pflimlin.

En plusieurs circonstances, dans le passé récent, les membres du gouvernement avaient examiné les instructions pour le commandement en Algérie. Au Conseil des ministres du 15 janvier, on décida que des opérations de riposte pourraient être effectuées sous trois conditions :

— qu'elles soient terrestres ;

— qu'elles épargnent la population civile ;

— qu'elles soient décidées par le gouvernement.

Au ministère de la Défense nationale cependant, on dit que l'opération de Sakiet était conforme aux instructions données au commandement, ces instructions prévoyant le cas échéant « des bombardements sur des objectifs militaires précis et limités, dans les limites de 25 kilomètres, le long de la frontière ».

En fait, le gouvernement avait laissé le choix et la responsabilité à MM. Lacoste et Chaban-Delmas qui déléguèrent cette autorité, à leur tour, aux militaires. Le gouvernement était solidairement responsable, à priori.

LES PROCHAINS FORUMS RÉGIONAUX

Le Secrétariat des Forums Régionaux (3, rue des Pyramides, Paris) nous communique la liste des prochains Forums organisés par les centres de province.

Vendredi 14. — NICE (21 h.) salle Arts et Loisirs, 4, rue Grimaldi, Louis Vallon, Manuel Bridier : « La situation financière ».

REIMS (21 h.), salons Degermann, rue Buirette, Brigitte Gros, Jean de Lipkowski : « La France et l'Afrique ».

Samedi 15. — TOULON (21 h.), salle du Théâtre de la Jeunesse, Louis Vallon, Manuel Bridier : « La situation financière ».

Mercredi 19. — LYON (20 h. 15), Paul Anxionnaz, Pierre Avril : « Réforme de la Constitution ».

Samedi 22. — STRASBOURG (21 h.), salle de l'Aubette, Gilles Martinet, Pierre Naudet : « France et Algérie ».

ORLEANS (21 h.), salle Hardouineau, André Philip, Léon Hovnanian, « France et Afrique du Nord ».

Dimanche 23. — AIX-EN-PROVENCE (15 h.), salle de la Mutualité, Maurice Duverger, J.-M. Domenach : « L'Union Française ».

MARSEILLE (21 h.), Maison des Etudiants Catholiques, 21, rue Aldebert, Maurice Duverger, J.-M. Domenach : « L'Union Française ».

MONTPELLIER (21 h.), salle de l'Enseignement Populaire, André Philip : « Le Socialisme et la Gauche ».

TUNISIE

Sakiet, 8 février, 11 h. 03

● *Notre correspondant spécial Jean Daniel était à Sakiet aussitôt après le raid ; il nous a câblé le récit complet de l'événement.*

LA sous-préfecture de Sakiet-Sidi Youssef comptait, le 8 février 1958, à 11 h. 03, 1.016 habitants recensés.

A 10 h. 50, il y avait foule sur la place du marché.

Le marché, c'est l'événement de tous les villages du monde, surtout lorsqu'ils sont frontaliers. Tous les samedis, à Sakiet, on accourait de partout pour vendre, acheter, échanger, se distraire. La plupart du temps, simplement pour regarder. Depuis quelques mois, on y venait aussi pour « avoir des nouvelles ».

Ce jour-là, dans les camps algériens, une distribution de vivres et de vêtements avait été annoncée.

Une grande partie des réfugiés algériens passent par Sakiet. C'est à partir de Sakiet que les organisations tunisiennes, parfois assistées de responsables algériens, accueillent, secourent, dirigent vers des camps les réfugiés.

Trois délégués de la Croix-Rouge, deux Suisses et un Suédois, s'étaient mis d'accord avec le sous-préfet pour profiter du jour de marché. Le samedi 8 février, des camions, des charrettes et des autobus amenèrent de toutes parts à Sakiet les paysans et les marchands qui remontaient le long des routes ensoleillées le morne défilé des miséreux qui s'y rendaient à pied. Tout le monde était au courant de la visite de la Croix-Rouge et du Croissant Rouge. Et si tant est qu'il y ait eu de vrais militaires algériens en armes à Sakiet — ce dont je n'ai pas pu arriver à avoir la moindre preuve — ils avaient disparu à l'annonce de cette visite.

La Croix-Rouge

Le douanier était à son poste avec deux de ses adjoints et une femme réfugiée. L'instituteur du village était en train de faire répéter une leçon à une trentaine de gosses. Deux kilomètres plus loin, un autre faisait de même dans l'école de Sakiet-Mine où sont concentrés, dans une cité ouvrière, les anciens ouvriers d'une mine de plomb désaffectée et où se trouvaient aussi de nombreux réfugiés algériens. A Sakiet-Village, la garde nationale s'affairait avec le sous-préfet auprès des trois délégués de la Croix-Rouge et du Croissant Rouge dont les camions avaient été remisés dans un préau. Au son des cris des marchands, annonçant sur la grand-place ce qu'ils avaient à proposer, le sous-préfet et les délégués se dirigèrent vers le camp de réfugiés le plus proche.

Ils avaient à peine parcouru deux kilomètres lorsqu'ils perçurent l'épouvantable fracas des bombes de 250 kg. s'écrasant sur le village. Une première vague de bombardiers américains B. 26 passait, atteignant du premier coup le poste de douane, l'école et la sous-préfecture. Une seconde formation suivit tandis que la première bombardait Sakiet-Mine, touchant, là aussi, l'église désaffectée et l'école. Enfin, une troisième plus nombreuse, probablement grosse des deux premières au récit des témoins — 25 bombardiers selon la version française — commença à pilonner les mêmes objectifs à la bombe et au rocket.

Entre temps, les délégués de la Croix-Rouge étaient revenus. Après la troisième vague, M. Hoffman, délégué permanent à Tunis, se hâta de descendre jusqu'au pont-frontière et voulut faire appeler le capitaine Bernon, commandant la compagnie française cantonnée devant Sakiet.

Mais ce fut en vain.

Le capitaine Bernon était parti à six heures du matin en opérations avec la quasi-totalité de ses effectifs, ne laissant que quinze soldats dans la caserne, et — pour la première fois — ne plaçant aucun soldat dans le petit poste frontière près du front.

Au-delà d'une certaine ligne, tout semblait avoir été évacué depuis six heures du matin.

M. Hoffman désirait demander une trêve pour faire évacuer les blessés.

La trêve ne fut pas nécessaire. Le bombardement était terminé. Dans une atmosphère d'épouvante, parmi les plaintes et les appels, dans les décombres de 130 habitations effondrées et de 85 magasins détruits, il fallait dégager les blessés.

Aussitôt les hommes valides se précipitèrent vers l'école. Il y avait déjà, enfouis sous les toits écrasés, huit petits cadavres mutilés par les éclats. De petites mains tenaient encore des crayons, de petits visages souriaient, ensanglantés et figés. 25 enfants entre six et treize ans, garçons et filles, gravement blessés, furent transportés à l'hôpital.

Au bout de quelques heures, dans les immenses entonnoirs creusés par les bombes, on relevait en tout 63 morts et 102 blessés. Parmi les victimes, des Algériens peut-être, mais aucun militaire algérien, aucun politique algérien, aucun responsable des combats de frontière. Des survivants frappés de stupeur ne pouvaient s'arracher des ruines de leurs maisons rasées. Des amas de pierres et de toits recouvraient les deux camions détruits de la Croix-Rouge. Intact, le minaret de la mosquée de Sakiet dominait dans le soleil ce qui avait été, deux heures plus tôt, le petit village du Marabout Sidi Youssef.

On voudrait être sobre, dominer sa sensibilité. Mais les enfants morts, c'est terrible. Ceux qui étaient près

→

"Remous autour de la mise en disponibilité du Général Dufourt". (Le Parisien Libéré)

"Une pénible affaire qui risque d'aggraver le malaise actuel de l'armée". (Le Figaro)

"Un abcès à vider avec pudeur mais à fond". (L Aurore)

"Remous dans l'armée. Plusieurs officiers généraux frappés de sanctions". (Paris-Journal)

"Scandale dans l'armée". (Libération)

"Un rapport explosif". (France-Observateur)

"L'armée sait qu'à partir d'un certain grade les relations avec telle ou telle équipe ou telle ou telle personnalité ont plus de poids que le mérite".

RAYMOND DRONNE, Député de la Sarthe (Carrefour)

"Il y a peu d'apparence pour que les derniers éclats de voix suscitent plus de lumière que n'en ont provoqué, tour à tour, l'affaire Mast, l'affaire Revers, les écrits du Général Navarre ou les écarts de langage reprochés au Général Faure". (Journal du Parlement)

TRIBUNE LIBRE PLON

explique avec Jean Planchais

LE MALAISE DE L'ARMÉE

FORUM

MAURICE DUVERGER

LA POLITIQUE DE PIRANDELLO

par MAURICE DUVERGER

L'AFFAIRE de Sakiet n'est réellement compréhensible que dans le cadre de la psychose algérienne, ce mal qui ronge une partie de l'opinion française et des hommes politiques. Ce n'est point par rapport au raisonnement des gens normaux qu'il faut situer les actes d'un schizophrène : c'est par rapport à son propre système de raisonnement qui n'a plus de rapport avec le normal, plus de contact avec le réel, mais qui conserve une remarquable cohérence interne.

Par rapport à l'idée fixe de l'Algérie française, le bombardement d'un petit village tunisien est un acte logique, tout comme l'étaient l'expédition de Suez, la menace de quitter l'O.N.U., etc.

Comprenons bien que, pour certains de nos compatriotes, ce qui importe avant tout c'est de maintenir l'Algérie comme « partie intégrante du territoire de la République ». Tout est subordonné à cet impératif essentiel.

Partant de là, tout s'éclaire, et l'attitude de M. Lacoste, de ses militaires, de ses bailleurs de fonds et de ses complices devient très compréhensible.

Peu importe si l'influence française au Moyen-Orient est mise en péril par une expédition insensée. Peu importe si notre amitié et notre coopération avec le Maroc et la Tunisie sont menacées. Peu importe si l'ensemble de l'Union Française risque de sombrer. Peu importe si la politique occidentale à l'égard du monde musulman est sapée dans ses fondements. Peu importe si les Russes étendent ainsi leur influence. Peu importe si nous sommes amenés à rompre avec nos alliés et à rester tout seuls dans le monde.

Peu importe si les libertés publiques se désagrègent à l'intérieur du pays, si la République glisse progressivement vers un fascisme larvé. Peu importe si toutes les valeurs essentielles qui ont fondé la civilisation de la France depuis des siècles sont bafouées. Une seule chose importe : l'Algérie française.

On ne se demande pas si la fin poursuivie est hors de proportion avec les moyens employés, s'il vaut la peine de détruire la France de fond en comble pour lui conserver l'Algérie. On ne se demande pas si le but n'est pas inaccessible, si on ne lâche pas successivement toutes les proies à la poursuite d'une ombre. On ne se demande pas s'il est possible de conserver l'Algérie française.

Le caractère essentiel d'une idée fixe, ce n'est pas sa justesse, mais sa fixité. Elle n'est pas soumise à critiques, pas discutée, pas examinée. C'est un absolu qu'on ne met pas en question.

ON a démontré maintes fois qu'une vraie politique de la grandeur française, une politique normale, une politique consciente devrait prendre le contrepied de celle suivie depuis deux ans. Cette démonstration n'a jamais été réfutée.

Des nuances sont possibles, certes, quant à cette stratégie de remplacement. Il n'est pas sûr que la voie tracée dans le remarquable discours du président Bourguiba — auquel on a répondu par Sakiet ! — doive être suivie pas à pas. Opposer les « bons » musulmans, prooccidentaux, aux « méchants », prosoviétiques, est un schéma trop simple, qui s'explique par la nécessité de convaincre M. Foster Dulles, dont la capacité de compréhension est limitée.

La création de l'Etat Arabe Uni ne semble pas être une victoire russe : car elle limite en un sens l'influence communiste en Syrie. La discrétion de Moscou n'est-elle pas significative ? Etre ami de Bourguiba et de Mohamed V ne signifie pas nécessairement être ennemi de Nasser.

Les discussions sur ces nuances sont secondaires, en définitive. Si la France décidait une nouvelle politique à l'égard du monde arabe, les détails concrets d'application pourraient être fixés sans trop de difficultés, au fur et à mesure. Le problème essentiel, c'est de changer l'orientation générale de notre diplomatie. Or, il faut bien constater, hélas ! qu'aucun progrès sensible n'a été enregistré sur ce point. Ceux qui accusent d'impuissance la gauche française ont raison, en un sens.

Certes, la campagne de courage et de loyauté qu'elle poursuit sans trêve, depuis deux ans, au milieu d'immenses obstacles, a porté quelques fruits. L'opinion publique est partiellement ébranlée, et des signes d'évolution assez clairs s'y manifestent.

Mais si l'on doit attendre que le peuple français tout entier ait été convaincu, pour changer de politique, il sera trop tard. Car les faits évoluent probablement plus vite que l'opinion et l'écart s'accroît plutôt qu'il ne diminue.

DISONS-LE clairement et brutalement : le redressement de la politique française suppose que les dirigeants de ce pays fassent preuve de courage et qu'ils mettent enfin leurs actes en concordance avec leurs idées.

Tout le monde sait que dans un vote secret une solution libérale en Algérie grouperait 400 voix à l'Assemblée nationale ; il est même probable qu'elle réunirait la majorité dans le Conseil des ministres actuel : mais en vote public les choses sont différentes.

Tout le monde sait que M. Lacoste n'a presque plus de partisans parmi les parlementaires (à part les amis de M. Soustelle et quelques poujadistes), que M. Guy Mollet lui-même n'a plus confiance — depuis longtemps d'ailleurs — dans son camarade de la S.F.I.O. : mais, officiellement, on n'ose pas toucher au pseudo César d'Alger.

L'attitude actuelle de la majorité des hommes politiques évoque à certain égard l'admirable « Henri IV » de Pirandello que Jean Vilar vient de remettre à la mode : où les commensaux d'un fou, pour ne pas le heurter, s'installent eux-mêmes dans l'univers de sa folie, tiennent leur rôle dans son délire, au lieu d'essayer de le ramener à la raison.

Combien de parlementaires, combien de ministres, persuadés que notre politique algérienne officielle est insensée, feignent malgré tout de l'approuver, ou se taisent ? Cependant, le peuple français est moins fou que le héros du T.N.P. : il attend seulement, pour se réveiller de son rêve, que ses dirigeants osent enfin lui parler.

→

de moi, revenant des obsèques, sont loin d'être des premiers communiants. Ils avaient le visage défiguré par l'horreur, ces observateurs de tous les pays venus vérifier les propos du général Salan assurant que *« les habitations n'avaient pas été touchées »* non plus que l'école, non plus que les camions de la Croix-Rouge. Le surlendemain, tous les diplomates étrangers de Tunis faisaient la même visite. L'ambassadeur des Etats-Unis, le meilleur avocat de la France en Tunisie jusqu'à ce jour, était paralysé par l'effroi. On lui remit un éclat de bombe sur lequel il y avait écrit : « U.S.A. ».

Tout le long de la frontière, les gouverneurs et leurs délégués vivent depuis des mois le drame algérien, non seulement par les incidents de frontière, mais par les problèmes que posent les réfugiés algériens.

A Sakiet, la frontière est marquée par un oued : sur un petit pont, une rangée de barbelés. Au-delà, sur le versant français, à 50 mètres, un poste d'observation. A 100 mètres, une épicerie tenue par un Kabyle dont le fils fait ses études au lycée de Tunis et qui arrive à obtenir, le premier samedi de chaque mois, de passer la frontière pour venir voir son père. Plus haut, au bout de 300 mètres de route en lacets, sur une colline à peu près à la même hauteur que la tour du poste de douane tunisien, une grande caserne française, avec ses postes de guet, ses tourelles pour mitrailleuses, ses mortiers de position, ses fusils-mitrailleurs logés dans des créneaux. De cette caserne, à la jumelle, on voit avec netteté tout ce qui se passe à Sakiet. Ou presque.

De même, du minaret de la mosquée de Sakiet, ou de la tour du poste de douane, les hommes de la garde nationale et de l'armée tunisienne guettent ce qui se passe dans la caserne française. Dans les périodes d'incidents, ils s'épient. Dans les périodes de détente, il est arrivé qu'ils se recherchent. Attentifs et méfiants, le lieutenant tunisien et le capitaine français, en fait, vivent ensemble.

Un premier incident

Avant le 17 décembre, le capitaine Allard recherchait des contacts que le sous-préfet tunisien acceptait volontiers : il s'agissait de régler les problèmes concernant des paysans dont les biens et les familles étaient à cheval sur la frontière. Le capitaine français essayait souvent de demander aux Tunisiens une coopération impossible contre les Algériens.

Le 17 décembre dernier, les Français poursuivirent jusqu'en territoire tunisien des réfugiés suspects. Ils eurent quelques blessés, mais ils firent six morts dont deux Tunisiens. Personne n'a parlé de cet incident où tout le monde, semblait-il, se sentit coupable. Chacun en tout cas chercha à le minimiser. Le président Bourguiba n'y fit qu'une brève allusion. Les Français négligèrent leurs protestations d'usage contre le gouverneur de la région. Mais, sur place, les Tunisiens n'oublient pas. En vérité, à partir du 17 décembre, tout devait empirer.

Le nombre des Algériens s'accrut à Sakiet. Deux camps de réfugiés étaient installés ; l'un à deux kilomètres, l'autre à dix. Dans ces camps, aucun combattant.

Il est bien vrai que rien ne ressemble davantage à un réfugié qu'un combattant sans armes et sans uniforme. Mais outre que cette méprise est valable pour les Tunisiens, il faut visiter ces camps pour avoir une idée de la misère et de la déchéance de ceux qui s'y trouvent. Aux Indes, peut-être, ou en Egypte, il est possible qu'il existe des spectacles identiques.

Dans ces camps, les organisations F.L.N. de Tunis, qui n'entendent pas laisser aux Tunisiens le soin exclusif du secours ou même du prestige, ont naturellement voulu être présentes. Ces organisations ne se réclament même pas officiellement du F.L.N. Alimentées par les subventions de la bourgeoisie algérienne de Tunis, elles se préoccupent de venir en aide mais aussi de préparer tous ces réfugiés au retour dans une nation algérienne. Dans quelle mesure peut-on séparer cette éducation civique d'un éventuel recrutement ? On ne peut le juger. Mais c'est un fait que les formations militaires algériennes trouvent intérêt à observer en Tunisie une véritable clandestinité et que les organisations civiles, qui sont devenues des sortes de mouvements de jeunesse, ne se préoccupent ni de l'armée algérienne ni de trafic d'armes.

A mesure que Sakiet devenait un village écrasé par le problème algérien, les Tunisiens « perfectionnaient » leur dispositif militaire. La compagnie de l'armée tunisienne, sous les ordres du lieutenant Abdallah, postait quelques mitrailleuses — probablement 5 — et 2 fusils-mitrailleurs qui avaient pour mission essentielle d'empêcher les avions français de mordre sur le territoire tunisien. Il y a six mois, les Tunisiens tiraient avec des fusils sur les avions volant à basse altitude. Tir purement symbolique et qui ne suscitait que de vagues remontrances de la part des Français.

Dans le « no man's land »

A partir de décembre dernier, l'état-major général d'Alger se rendit compte que la ligne de barbelés électriques qui suit la voie ferrée de Bône à Tébessa à quelque cinquante kilomètres de la frontière tunisienne ne suffisait plus à empêcher les passages d'armes auxquels il attribuait l'échec de la pacification. Des ordres furent alors donnés à la compagnie du capitaine Allard comme à toutes les autres formations à la frontière de nettoyer entièrement le no man's land entre la ligne de barbelés et la frontière, de rechercher de plus en plus l'accrochage avec les Algériens.

Serrant de plus en plus les frontières, les Français étaient ainsi inévitablement conduits aux erreurs, faisant des victimes tunisiennes, et contraignant à une cobelligérance partielle les Tunisiens frontaliers. Les incidents se multiplièrent jusqu'au jour sombre du 11 janvier où l'embuscade recherchée par le capitaine Allard se retourna contre lui, et où les Français perdirent 17 morts et 4 prisonniers, après un engagement avec une bande algérienne.

Ce 11 janvier fut, pour les Français, à tous les échelons de l'armée, ce que le 17 décembre avait été pour les Tunisiens frontaliers. Des deux côtés, Sakiet devenait un symbole. Aux jeunes soldats qui assistaient à Souk-Ahras, le 13 janvier, aux obsèques de leurs camarades tués dans l'embuscade on avait promis vengeance. Sur les bandes algériennes, mais aussi sur leurs « complices tunisiens ».

Le « petit jeu »

La compagnie du capitaine Allard fut relevée et remplacée par une autre compagnie sous les ordres du capitaine Bernon. Mais les jeunes recrues étaient pleines des récits de leurs prédécesseurs. Les opérations devinrent de plus en plus fréquentes dans le secteur. Tous les déplacements, même pour se ravitailler, se firent en convois de half-tracks, autos demi-chenillées pourvues de mitrailleuses et de radios. De plus, après le 11 janvier, toutes les sorties et les retours des sections du capitaine Bernon furent protégés par des avions de chasse.

Ces avions, s'ils voulaient survoler la caserne, étaient en même temps obligés de survoler le village de Sakiet du côté tunisien. Mais en plus, persuadés que dans la région tunisienne de Sakiet l'armée tunisienne laissait la place à des formations militaires du F.L.N., les avions de reconnaissance s'efforçaient de repérer le plus précisément possible les nids des batteries et les concentrations de rebelles.

Pendant ce temps les engagements les plus meurtriers depuis le début de l'insurrection algérienne survenaient dans le centre de l'Algérie qui faisaient découvrir à l'état-major d'Alger ce que le général Salan et M. Lacoste devaient appeler « la bataille des frontières ».

Trois régiments de parachutistes furent expédiés dont ceux des colonels Bigeard et Jean-Pierre. Les Tunisiens étaient de plus en plus certains, en tout cas sur les frontières, qu'à la faveur du droit de riposte des incur-

MASSARI
TAILLEUR pour MESSIEURS
PRESENTE SES COLLECTIONS DE DRAPERIES ANGLAISES REPUTEES COMME DES PLUS BELLES ET DES PLUS COMPLETES
41, boulevard des Capucines - OPEra 88-17

LA MAISON Y. ROUE EST ACQUEREUR DE BRILLANTS - SAPHIRS RUBIS - EMERAUDES
61, boulevard Malesherbes, Paris (St-Augustin)

sions seraient faites sur leur territoire. Les parachutistes, de leur côté, ne cachaient pas qu'ils ne laisseraient pas recommencer « le coup du 11 janvier ».

Le vendredi 7 février, un avion de chasse « T-6 », qui protégeait la sortie d'une section du capitaine Bernon, faillit être pris dans le feu d'une batterie tunisienne de Sakiet. Le pilote, cherchant à prévenir sa base par radio, trouva par hasard la longueur d'onde du récepteur tunisien du Kef, chef-lieu de la région de Sakiet, et transmit un message qui avertissait les Tunisiens de ne plus recommencer « le petit jeu ». Prévenu, le capitaine Bernon descendit sur le pont-frontière, fit appeler l'adjoint du lieutenant Abdallah et lui déclara que, si l'on tirait à nouveau sur un avion français, le poste des mortiers de la caserne riposterait.

« Pas une boucherie »

Le samedi 8, vers neuf heures, un avion « Mystère » survolait la frontière à 600 mètres d'altitude. Les Tunisiens tirèrent.

A 11 h. 03, le bombardement commençait.

Aucun Français vivant en Tunisie, fût-il le plus opposé à l'indépendance tunisienne, le plus nostalgique du protectorat, n'a compris ce massacre. Aucun ne s'y est résigné. Les militaires français de Tunisie, ceux d'entre eux qui ont choisi le seul point de vue sportif, ont dit: « Une riposte avec un commando et en épargnant les civils, d'accord. Pas une boucherie. » Mais la boucherie a eu lieu. Entre la France et la Tunisie, il y aura Sakiet. Une tache difficile à effacer.

D'autant plus difficile qu'elle a donné à penser aux Tunisiens. Dans toutes les conversations, j'ai entendu le même commentaire :

> *C'est donc comme cela que cela se passe en Algérie. Nous l'imaginions mais nous ne le savions pas. C'est comme cela que cela s'est passé à Port-Saïd. Nous l'imaginions mais nous ne le savions pas.*

Le bombardement de Sakiet a plus fait qu'une année de propagande F.L.N. pour rapprocher les Tunisiens les plus politiques des Algériens les plus extrémistes. Il a fait plus qu'une année de propagande nassérienne pour rapprocher les Tunisiens les plus occidentaux des Egyptiens les plus prosoviétiques.

Si aujourd'hui les Tunisiens se dominent mal, et je trouve encore que leur calme est singulier, c'est qu'ils ne s'y attendaient pas. On attend tout d'un ennemi, pas d'un futur associé. Même lorsqu'ils prenaient parti pour les Algériens contre la France, les Tunisiens avaient le sentiment qu'ils prenaient parti pour un avenir d'association avec la France.

Je crains bien que Sakiet ne soit la fin d'une grande espérance.

JEAN DANIEL.

UN CAMION DE LA CROIX-ROUGE APRÈS LE RAID SUR SAKIET
« Aucun véhicule n'a été aperçu dans le village pendant le tir. »
(Rapport du général Salan.)

L'ÉCOLE DE SAKIET APRÈS LE RAID
« Seuls ont été atteints des objectifs militaires. » (Rapport Salan.)

ALGÉRIE

M. Lacoste porte un coup dur

● *M. Lacoste est allé à Constantine, la veille du bombardement de Sakiet, donner ses instructions.*

(De notre correspondant particulier)

SAMEDI matin, vers 9 heures, un avion bimoteur français survolait la frontière algéro-tunisienne à hauteur de Sakiet-Sidi-Youssef, à quelques dizaines de kilomètres de Souk-Ahras. Il effectuait une mission classique de surveillance au-dessus de la frontière algéro-tunisienne. Brutalement, l'avion essuyait une rafale de mitrailleuse lourde : un moteur touché, le pilote réussissait pourtant à poser quelques minutes plus tard son appareil sur le terrain d'atterrissage de Tebessa.

Le prologue venait d'être joué : l'acteur ignorait encore l'importance de son rôle... La veille, en effet, de graves décisions de principe avaient été prises, en toute connaissance de cause, par M. Lacoste et le général Salan.

Le ministre résidant rencontrait en effet dans l'Est-Constantinois les généraux Loth et Vanuxen, responsables des opérations dans tout ce secteur. L'un et l'autre l'avaient mis au courant de la situation : les accrochages devenaient de plus en plus nombreux et plus meurtriers. Dans les six premières semaines de 58, les troupes françaises avaient saisi 35 mitrailleuses : six fois plus que la moyenne générale de l'année précédente. Les bandes rebelles avaient mis au point une technique qui leur permettait de passer, presque à coup sûr, la ligne électrifiée. Le 30 janvier, un avion T6 avait été mitraillé. Il fallait « faire quelque chose ».

Le voyage à Constantine

Deux thèses s'opposaient. La première consistait à lancer des commandos sur les camps algériens, les détruire, puis se replier en territoire français. Si favorables qu'y fussent les militaires, l'opération présentait un inconvénient majeur : la violation délibérée du sol tunisien. M. Lacoste, en accord avec le général Salan, décida de ne pas retenir cette solution, sauf « dans le feu de l'action ».

La seconde thèse allait beaucoup plus loin : elle posait le principe d'une « riposte » immédiate des forces aériennes en cas d'agression. Elle fut totalement admise sur les instances du général Jouhaud, commandant aérien de la 5ᵉ Région militaire et adjoint direct du général Salan à Alger, c'est-à-dire commandant inter-armes.

Bref, M. Lacoste venait de décider de répondre par la force à la « cobelligérance » tunisienne. Ses propos à Constantine, le même vendredi — c'est-à-dire la veille du bombardement de Sakiet — ne laissaient aucun doute à ce sujet :

> *« Mon voyage a pour but d'affirmer notre volonté de faire face aux conditions nouvelles de la bataille... Nous sommes en présence d'un effort accru des rebelles venant de Tunisie. Il faut arrêter ce mouvement.*
>
> *« C'est cette détermination de porter un coup dur que je suis venu apporter à tous ici : les moyens matériels et humains de cette action ne nous feront pas défaut. Ce voyage a pour but de mettre un terme aux entreprises de Bourguiba, c'est tout ce que j'ai à dire à ce monsieur... »*

Au moment même où l'appareil français se posait à Tebessa, la décision était prise *« conformément aux ordres reçus la veille »*. Deux heures plus tard, onze bombardiers B. 26, six Corsaires et huit chasseurs Mistral décollaient : le bombardement commençait... A El Milia, M. Lacoste était mis au courant du déclenchement de l'opération et des moyens mis en action...

« Riposte » et « représailles »

La surprise fut pourtant grande à Alger. Tous les journalistes présents à la conférence de presse du colonel Guilhe, chef d'état-major du général Salan, remarquèrent sa gêne. Ne répondait-il pas, quand on lui demanda le nom du « responsable » :

> *« Où qu'il se trouve, le général Salan, commandant supérieur inter-armées en Algérie, est toujours responsable des opérations déclenchées dans n'importe quel point du territoire. »*

Pouvait-on parler de *« légitime défense »* deux heures après le mitraillage de l'avion et s'agissait-il d'une simple « riposte » ? En fait, on n'hésitait pas à Alger à parler de « représailles ». Et, se demandaient surtout des observateurs militaires : *« Pourquoi utiliser des B.26 ? »* Il est connu que ces avions de bombardement ne sont utilisés que pour opérer des destructions de concentrations industrielles ou d'objectifs étendus. Les envoyer sur Sakiet, c'était pratiquement choisir de détruire ce village.

C'est ce choix qui a été fait.

L'action
L'HEBDOMADAIRE DE L'AFRIQUE DU NORD
VOUS DIT LA VERITE
SUR CE QUI SE PASSE
En TUNISIE
Au MAROC
ET
En ALGERIE
EN VENTE PARTOUT
Tous les mardis 60 frs.
Abonnement d'essai tous pays 3 mois : 1.000 frs, ou équivalent
(par mandat, chèque ou versement au C.C.P. 30.287 Tunis)

Utilisateurs de Mazout
Les Ets Rollet, fabricants du « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le Diablotin-Mazout, liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger, et économise 10 à 12 % du combustible. Droguistes.

PARIS-DAKAR, fondé et dirigé par M. Charles de BRETEUIL, a fêté son vingt-cinquième anniversaire le 7 février. Le grand quotidien de l'Afrique Noire poursuit une constante progression. Il fut le premier maillon d'une chaîne qui, avec « la Presse de Guinée », « Abidjan-Matin », « la Presse du Cameroun » et « Bingo », touche aujourd'hui plus d'un demi-million de lecteurs.
Communiqué.

L'ARMÉE FRANÇAISE FACE AU POUVOIR

PAR LE COLONEL BARBEROT

Le dernier débat parlementaire avant le raid de Sakiet s'était déroulé, la semaine dernière, autour de l'armée et de ce qu'il est convenu maintenant d'appeler son « malaise ». L'occasion était le conflit qui opposait le général Dufourt au ministre de la Défense nationale. Le débat était resté superficiel et décevant. Et, trois jours plus tard, la catastrophe de Sakiet, déclenchée par une armée qu'affole l'impuissance politique, frappait notre pays.
De quoi souffre vraiment notre armée ? Le colonel Roger Barberot, Compagnon de la Libération, répond.

ORGANISE autour de la lettre du général Dufourt (sur « l'illégalité » de certaines nominations), le récent débat parlementaire sur le « malaise dans l'armée » a vite tourné au règlement de comptes, en laissant à tous ceux qui y assistaient un sentiment profond de honte et d'humiliation.

Hélas ! c'est bien *légalement* que l'armée est ce qu'elle est. C'est bien légalement qu'elle s'est organisée depuis 39 pour la défaite et pour l'échec. C'est légalement qu'elle a porté à sa tête des généraux qui se feront battre sur les champs de bataille d'Europe et d'Asie. C'est légalement qu'elle maintient une organisation et une administration qui, conçues pour d'autres époques et d'autres problèmes, sont aujourd'hui génératrices de désordre et d'anarchie.

C'est dans la légalité que la France va à la décadence et à la « portugalisation ».

La protestation du général Dufourt ne visait pas à dénoncer un système. Elle se bornait à dénoncer quelques injustices particulières qui ne peuvent certes qu'aggraver le malaise existant.

Protestation limitée qui ne se réfère pas à de grands principes.

Je tiens le général Dufourt pour un honnête homme, certainement très susceptible et très attaché aux prérogatives de son rang (je ne l'en blâme pas), mais certainement pas pour un homme torturé par les angoissants problèmes qui se posent à l'armée et à la nation.

L'entretien que j'ai eu avec lui il y a un peu plus d'un an en témoigne.

J'avais décidé d'accompagner à Sétif deux officiers dont le lieutenant Servan-Schreiber auquel un ordre de mission nominatif du commandant de la 10e région avait enjoint de se rendre dans différents secteurs d'Algérie pour comparer les expériences qui auraient pu être faites dans le même sens que celle de nos « commandos légers de pacification » dits « commandos noirs ».

— *C'est un fait,* dis-je au général et à son chef d'état-major, *que l'armée n'est pas adaptée à sa mission en Algérie.*

— Comment pas adaptée ? Mais elle est adaptée.

— *Enfin, mon général, j'entends par armée adaptée une armée qui est en mesure de gagner la guerre. Si l'on s'en tient aux seules données militaires, nous avons en Algérie plus de 400.000 hommes qui disposent de moyens matériels écrasants en face des 25.000 hommes de la rébellion armée...*

Gagner une guerre ou la perdre ?

Laissons donc les orateurs opposer leurs chiffres, régler leurs comptes et ponctuer leurs discours de mots historiques, dans la tradition de l'héroïsme verbal de 1939.

Le problème qui n'a pas été posé au Parlement est celui de la crise morale que traverse actuellement l'Armée. Là est le fond du débat.

Pourquoi l'Armée Rouge a-t-elle été créée ? écrit en 1936 Mao Tsé-toung.

Réponse : *afin d'être utilisée pour vaincre l'ennemi.*

J'ajoute, pour ceux qui en appellent facilement à la fatalité de l'histoire pour justifier les défaites, qu'un peu plus loin Mao Tsé-toung n'hésite pas à écrire :

« *Qui plus est, si cette guerre n'est pas menée correctement, il est fort possible qu'elle aboutisse à un échec.* »

Le rôle de l'armée est de gagner les guerres, son drame est de les perdre.

Or depuis vingt ans nous avons subi les plus grandes défaites de notre histoire militaire : en 1940 puis en Indochine. En Algérie, l'armée est depuis plus de deux ans tenue en échec par une rébellion armée évaluée à 30.000 hommes.

Une armée défaite ou simplement mise en échec de façon continue ne peut que traverser une grave crise morale. Elle se retourne alors contre ses chefs militaires qui n'ont su ni préparer ni arracher la victoire. Ainsi naît de soi-même le divorce entre les cadres et le haut commandement. Le divorce est aujourd'hui total. Le manque de confiance dans le haut commandement, le mépris pour les généraux n'ont rien à voir avec les plaisanteries qui de tout temps ont fleuri dans les mess d'officiers.

Les ministres qui à tout venant à tout propos ne se gênent pas pour critiquer durement les officiers généraux se contentent publiquement de nier le problème.

« *Il y a toujours eu,* dit gentiment Chaban-Delmas, *quelque opposition entre les jeunes cadres et le sommet de la hiérarchie.* »

Le choix des généraux

Mais un directeur de l'Ecole de Guerre n'hésitait pas, en pleine Ecole, à déclarer que le divorce entre les cadres subalternes et le haut commandement était un fait qui ne pouvait être discuté, ce qui ne faisait que confirmer une enquête effectuée par la Défense nationale auprès des jeunes officiers servant en Indochine.

LE COLONEL ROGER BARBEROT

Considérons bien qu'il est anormal qu'il en soit ainsi. Les critiques des particularités ou des travers d'un Leclerc, d'un Brosset, voire d'un De Lattre n'atteignent pas le respect, l'admiration, la confiance ou l'affection que les cadres leur portent. Et Montgomery pouvait dire avec certitude que la 8e armée était une famille unie, ce qui n'excluait pas les réflexions de famille sur les fantaisies vestimentaires du commandant de la 8e armée.

Quand des officiers jugent sévèrement le haut commandement, ils ajoutent aussitôt que les généraux étant nommés par le pouvoir politique et pour des raisons politiques, c'est le pouvoir politique qui est seul responsable.

Les militaires ont raison. Si les ministres n'usent guère de « leur pouvoir discrétionnaire » pour la nomination des cadres subalternes ou même des officiers supérieurs, ils se réservent le choix ou l'avancement des officiers généraux.

C'est en vertu de lois et de décrets que certains officiers peuvent atteindre le rang de généraux d'armées sans avoir commandé plus d'un bataillon.

L'armée est au service de la nation, mais elle est aux ordres du gouvernement et pour sa politique. Depuis plus de dix ans, quel gouvernement et quelle politique ?

L'armée n'ignore plus que son plus prestigieux chef militaire, le général Leclerc, avait en 1946 conseillé de prononcer le mot d'indépendance pour l'Indochine. Moins de dix ans plus tard, l'indépendance était consacrée sur notre échec militaire après que 92.000 des nôtres eurent été tués et 114.000 blessés.

Et en Tunisie, au Maroc, en Algérie, en Afrique noire, quelle politique ?

A Alger, les parachutistes que l'on charge de la police obéissent aux consignes de répression alors qu'ils sont, à Dakar, aux dires de la Direction des Affaires politiques, un des meilleurs instruments de la collaboration franco-africaine.

Ici et là ils obéissent aux ordres. Mais il faudrait supposer que ces hommes n'ont ni cœur ni cerveau pour ne pas comprendre leur désarroi.

Quel est le refuge de cette armée ? Son honneur ? Il est mis en cause. Le commandement le laisse mettre en cause par les méthodes de répression qu'il tolère, par les représailles inqualifiables qu'il vient d'exercer. Son avenir ? Elle se sent inadaptée à la guerre atomique, comme à la guerre révolutionnaire.

Un moment fugitif de l'histoire

Incapables de se réformer, les gouvernements, qui n'ignorent pas la profondeur de la crise morale de l'armée, s'efforcent d'en tirer parti et de canaliser le mécontentement à leur profit. Ils préfèrent ignorer que « les officiers sont en quête d'un idéal et qu'il leur en faut un à la mesure de notre temps ».

Les comptables expliquent qu'il suffit de revaloriser la carrière militaire. C'est nécessaire, bien que ce ne soit pas l'essentiel : des officiers généraux qui ont trente ans de service répondent à un ministre qui les convoque pour prendre des fonctions importantes qu'ils ne peuvent venir à Paris où ils n'ont pas les moyens de vivre.

« *N'oubliez pas,* écrit l'un d'entre eux, *que je suis financièrement un véritable prolétaire.* » Et c'est vrai que la vie privée de l'officier « *s'écoule dans des difficultés voisines de la gêne, que connaît celle du petit fonctionnaire ou de l'ouvrier spécialisé. Il est dans la situation d'un ouvrier capable et consciencieux qui n'a pas les moyens de travailler proprement* ».

C'est ce moment que le gouvernement choisit pour justifier par des économies sur les soldes des hommes le mythe de la pacification achevée.

Il faut encore, disent les soi-disant spécialistes, améliorer la formation technique des officiers et créer des officiers interarmes. Mais que ne commencent-ils par les généraux qui devraient être tous interarmes, ce qui permettrait de faire l'économie des généraux d'armée sans armée, des amiraux d'escadre sans escadre ? Croient-ils sérieusement, comme ils l'affirment, et comme le croyait naïvement le général Giraud, que la multiplicité des chefs étoilés amènera, en cas de conflit, les Américains à leur confier les commandements ?

Et puis quoi encore ? Délimiter avec précision les missions qui incombent à l'armée, la cantonner dans la vraie guerre, la sortir de cette guerre révolutionnaire, etc.

Grande misère que cette armée qui ne demande qu'à servir la nation, mais qui demande qu'on lui donne un grand idéal, une grande mission, les moyens pour cette mission. Elle sait bien, alors, que disparaîtront comme par enchantement toutes les tares dont elle est accablée.

Elle aspire à retrouver cette jeunesse d'un moment fugitif de notre histoire : celui de la Libération où l'armée nouvelle, acclamée par le peuple, croyait qu'elle allait continuer à être l'artisan d'un grand destin.

TÉMOIGNAGE

La nouvelle organisation fellagha

● ***Charles-Henri Favrod, correspondant de La Gazette de Lausanne, vient de faire une longue enquête dans la région frontière algéro-tunisienne. Il y a découvert le centre-moteur du F.L.N. : la Base de l'Est.***

CHAQUE fois que des journalistes étrangers ont raconté leur voyage en maquis algérien, les services officiels français ont affirmé qu'ils n'avaient pas franchi la frontière tunisienne ou marocaine, qu'on les avait donc trompés ou qu'ils trompaient volontairement leurs lecteurs. J'ai même entendu un capitaine, à Constantine, qui ironisait au sujet de la mission des deux délégués du C.I.C.R., abusés par les méandres de leur itinéraire, selon lui, en dépit de la boussole de M. de Preux...

Or, tous les journalistes de bonne foi qui ont séjourné en Tunisie et en Algérie savent que l'A.L.N., si elle ne contrôle pas toute l'étendue du pays entre Oujda et Sakiet, est néanmoins présente partout dès la tombée de la nuit. Ils savent aussi que l'autorité militaire française de la 10ᵉ région ne conteste pas l'établissement permanent de cette armée secrète. Ils savent enfin, pour peu qu'ils procèdent honnêtement au recoupement des informations des deux antagonistes, situer les zones d'implantation rebelle et même en dessiner les contours mobiles et fixes.

Ainsi, pour ne citer que le communiqué officiel français du 30 janvier, mentionnant les tirs de mortier sur Lacroix, Yusuf, Le Tarf, Blandan, Bou-Khadra, Souk-Ahras et Duvivier, l'observateur peut y découvrir la délimitation exacte de la fameuse Base de l'Est, l'aire la mieux tenue de tout le dispositif algérien.

L'état-major français d'Alger est fort bien renseigné sur l'importance de ce quadrilatère montagneux et forestier, même s'il en parle peu aux journalistes de passage. L'état-major français de Tunis-Salambo est moins avare de renseignements à ce sujet ; ainsi, j'y ai appris le nom du colonel commandant la Base, tenu rigoureusement secret par les responsables du F.L.N. — du moins si j'en juge par leur surprise à me le voir connaître !

Le colonel Laskri Amara

Ce colonel, Laskri Amara, dit Bouglès, est grand, mince, brun, à les cheveux un peu crépus, et son maintien timide déconcerte au premier abord : il est rarement à Tunis, préférant son P.C. itinérant entre Combe, Toustain et Bou-Hadjar. Natif de la région bônoise, il en connaît admirablement l'arrière-pays et son expérience a particulièrement servi à la mise en place de l'infrastructure militaire.

Le contrôle du F.L.N. est absolu dans ce vaste périmètre où les anciens noms ont été partout rétablis, supprimant les noms de « colonisation ». Ainsi, Bou-Hadjar qui figure sur les cartes sous sa dénomination récente de Lamy.

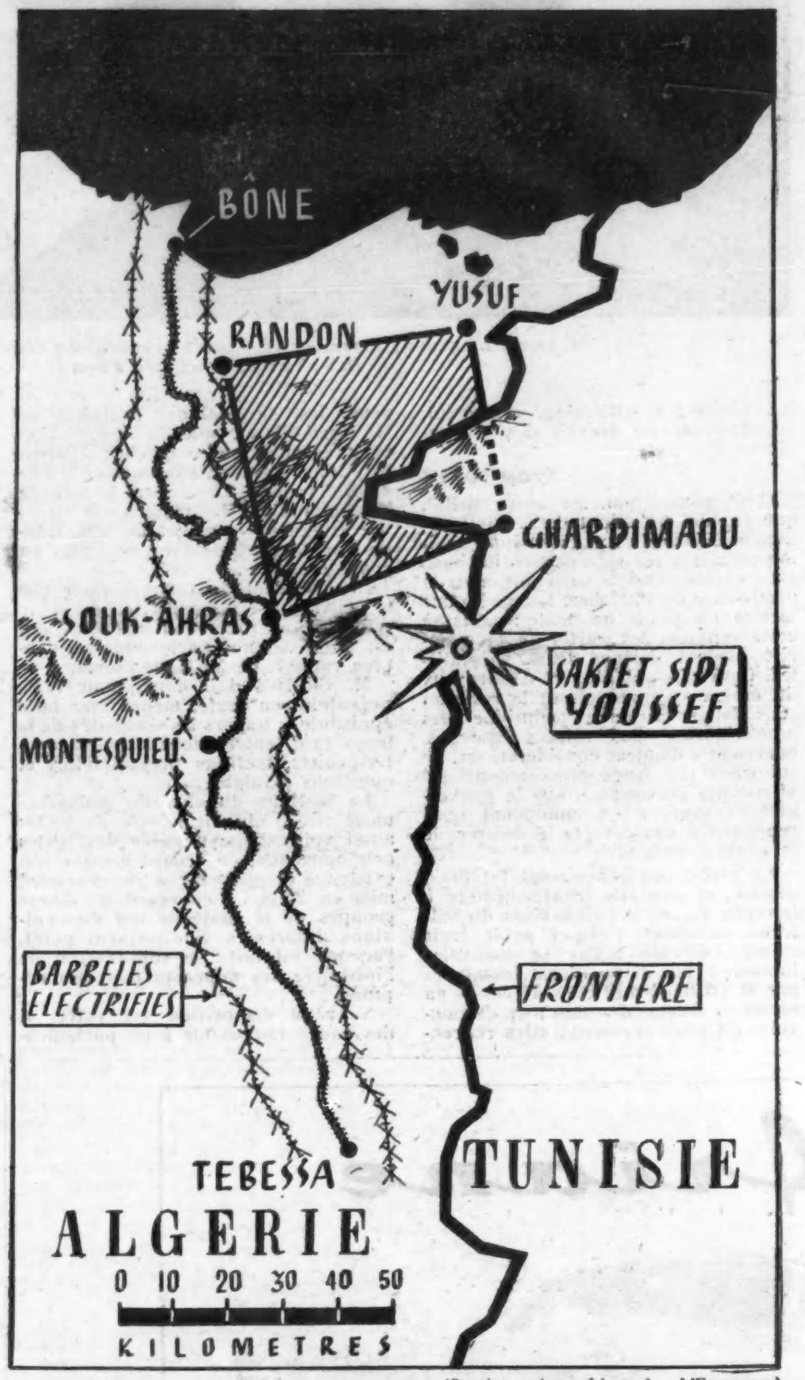
Cette région de forêts de chênes, « très bahutée » comme disent les soldats français, n'a jamais été vraiment pénétrée par l'administration. De Duvivier à Souk-Ahras s'étend le domaine des Beni-Salah, réputés pour ne s'être jamais soumis, foncièrement indépendants ; ils ont toujours abrité, et bien avant la révolution de 1954, les déserteurs et les évadés qui leur demandaient asile.

Au nord-est, entre La Calle et Lacroix, vivent les tribus Nahd, connues également pour leur passion de la liberté, qui ont toujours considéré les Français comme des « occupants » ; les anciens s'y flattaient de n'avoir jamais vu d'étrangers, donc de n'avoir jamais voulu en voir.

Cette base a été établie à partir de septembre 1956. Elle a donc précédé la mise en place du barrage électrifié. Le tracé de la ligne Morice, tributaire de la voie ferrée de Bône-Souk-Ahras-Tébessa, consacre implicitement *l'indépendance* de cette vaste région, qui a parfois plus de cent kilomètres de profondeur. Mais, en deux points, la base enjambe le champ de mines et de barbelés.

On ignore généralement en France que le barrage est parfois très éloigné de la frontière tunisienne, et cette lacune géographique est pour beaucoup dans l'interprétation qui veut que la Tunisie serve de tremplin opérationnel. La Base de l'Est est en réalité entièrement sur sol algérien ; tout au plus empiète-t-elle sur le bec de canard d'El-Deidja-Ghardimaou.

Cette solide implantation militaire a surtout pour objet le ravitaillement



(Service cartographique de « L'Express ».)

EN ALGÉRIE, ENTRE LA LIGNE ÉLECTRIFIÉE ET LA FRONTIÈRE, LA « BASE DE L'EST » DU F.L.N.

Les deux lignes de barbelés électrifiés sont situées à 300 mètres de part et d'autre de la voie ferrée Bône-Tebessa. Le F.L.N. a établi entre cette ligne et la frontière tunisienne, une importante base fixe appuyée sur Randon, Yusuf, Souk-Ahras et Ghardimaou. C'est l'arsenal et le centre fortifié de l'armée du F.L.N.

en armes, en munitions, en uniformes, en vivres, en médicaments. Le matériel est amené de Tunisie, ou directement par mer entre Bône et La Calle. L'établissement de ce dépôt est né de la nouvelle doctrine logistique. Auparavant, les différentes unités étaient ravitaillées dans les régions où elles opéraient ; à l'époque du fusil de chasse, l'acheminement des munitions n'était guère nécessaire. Quand, au début de 1956, s'élabora une véritable direction de la lutte armée, la planification s'imposa.

Actuellement, les unités de l'A.L.N. opèrent périodiquement, sur ordre, un repli de deux semaines sur la Base de l'Est ; elles y prennent les consignes générales, militaires et politiques. Personne ne conteste, à Alger, que les combattants disposent maintenant d'une véritable puissance de feu, et même d'un solide réseau de communications. L'existence de postes-radio n'est plus mise en doute, l'A.L.N., sans avoir perdu la mobilité qu'exige la guérilla, est capable de mener aujourd'hui des attaques classiques : elle y procède surtout la nuit, au bénéfice de l'obscurité, l'aviation étant trop meurtrière de jour.

La D.C.A. algérienne

A propos de l'activité aérienne, on remarque que la Base de l'Est dispose d'une protection D.C.A. par mitrailleuses lourdes. Plusieurs appareils ont été abattus, et les batteries dont ils furent victimes en l'occurrence n'étaient pas sises sur sol tunisien. L'importance de la base est prouvée aussi par l'intensité des bombardements auxquels elle est soumise : les forêts brûlées en témoignent éloquemment. Il ne semble pourtant pas du tout que l'activité de ravitaillement en ait été ralentie.

De nombreux officiers instructeurs nationalistes sont concentrés dans ce quadrilatère : il s'agit d'anciens soldats ou sous-officiers de l'armée française, qui ont presque tous fait la campagne d'Indochine. On sait bien, en effet, que les vétérans de la campagne d'Italie occupent aujourd'hui les leviers de commande. Mais il y a aussi des instructeurs qui n'ont jamais connu la caserne et que seule la lutte révolutionnaire a formés. Leur rôle est de mettre sur pied l'organisme lourd à côté de l'organisme léger : les attaques dont Guelma, Oued-Zenati ou Canrobert ont été victimes récemment, à côté des coups de main ou des embuscades dont témoignent les communiqués quotidiens, montrent la nouvelle orientation de la lutte.

Pourquoi des renforts ?

Quand on interroge les responsables algériens à ce sujet, ils conviennent tous qu'un Dien-Bien-Phu est impossible et impensable, mais ils sont convaincus que le harcèlement, accompagné d'attaques classiques, va exiger de nouveaux effectifs, donc augmenter encore le coût, déjà lourd, de la « pacification ». Ils sont d'ailleurs résolus et se disent tous déterminés à une guerre de dix ans s'il le faut.

La Base de l'Est est une région administrative comme les cinq autres wilaya, bien qu'elle ne soit pas désignée par ce mot (qui veut dire Etat).

A ce titre, la base est divisée comme une wilaya en plusieurs mintaka, nahia et faïlek, c'est-à-dire en zones commandées par un capitaine commandant de bataillon, en régions relevant d'un sous-lieutenant commandant de compagnie, et en secteurs contrôlés par un aspirant commandant de section. A chacun de ces échelons, il y a maintenant un commissaire politique. l'organisation militaire étaient confondues. Les chefs militaires conservent une grande autorité, mais de plus en plus l'adjoint tend à assumer les responsabilités administratives et politiques.

Deux mille contre quarante mille

La Base est composée de quatre bataillons, aux ordres du commandant en chef, dont trois opérationnels et un dit de couverture ; le chef d'état-major, le commandant Kichi, est responsable de ce dernier, les trois autres dépendent de capitaines, respectivement Ben Salem, Laissami et Si Mohammed, qui eut à convoyer les deux délégués de la Croix-Rouge Internationale. Chaque bataillon compte trois compagnies, chaque compagnie trois sections.

La Base de l'Est est donc divisée en quatre zones, douze régions et trente-six secteurs. A chaque échelon, le responsable est doté de trois adjoints, l'un pour les affaires militaires, l'autre pour les affaires politiques et le dernier chargé de la liaison.

Les effectifs de la Base peuvent être évalués à un peu plus de deux mille hommes pour ce qui est du quadrillage, sans tenir compte des unités qui y transitent ou qui s'y ravitaillent. Il est intéressant de préciser que l'implantation de cette base a provoqué l'établissement du barrage et qu'elle impose à ses abords la présence de vingt fois plus de soldats français, dont le nombre est pourtant jugé insuffisant à Alger.

En faut-il dire davantage pour prouver l'efficacité déterminante de cette base aux yeux du F.L.N. ?

CHARLES-HENRI FAVROD.

[*Charles-Henri Favrod est un spécialiste des questions musulmanes. Il a écrit, pour les éditions du Seuil,* Le Poids de l'Afrique, *et pour la collection « Tribune Libre »* (Plon), Histoire et situation de la rébellion en Algérie. *Ces deux ouvrages seront mis en vente prochainement.*]

PARLEMENT

La Constitution et les hommes

● ***L'Assemblée nationale s'attaque enfin cette semaine à une tâche bien lourde : la réforme de la Constitution. Le débat s'engage dans la confusion mais...***

UN député modéré résumait ainsi, il y a quelques jours dans les couloirs du Palais-Bourbon, le problème de la révision constitutionnelle :

« Tous tant que nous sommes ici, nous avons un désir constant : renverser les gouvernements, et une crainte : retourner

→

→

trop souvent devant nos électeurs. Le projet de révision veut nous empêcher de faire l'un et nous obliger à faire l'autre. »

Telle est l'explication vraie des hésitations, des oppositions, des alibis que les parlementaires cherchent, depuis quelques semaines qu'il est sérieusement question de réformer les institutions. Et voilà pourquoi le débat, au lieu de s'engager sur le projet péniblement élaboré par le gouvernement autour d'une « table ronde », se greffe sur un rapport de M. Paul Coste-Floret, député M.R.P. de l'Hérault, rapport qui dormait depuis près d'un an sous la poussière de la commission du Suffrage universel de l'Assemblée nationale.

(Charpentier)

M. Robert Lecourt exposant le projet de réforme constitutionnelle (1)
Deux raisons pour dire « non »

Le rôle du M.R.P.

En 1955, l'Assemblée décida qu'il convenait de procéder à une révision, et elle vota une résolution, qu'approuva ensuite le Conseil de la République, précisant que cette réforme devrait porter sur les points suivants :

— initiative des dépenses des députés ;
— question de confiance et motion de censure ;
— dissolution ;
— procédure de révision ellemême ;
— statut de l'Union française.

Après deux années de discussions longues et arides, la commission adoptait par 13 voix (socialistes et M.R.P.) contre 11 (communistes) et 8 abstentions (modérés et I.O.M.) un rapport de M. Coste-Floret, résultant de ces pénibles travaux.

La lecture de ce rapport de 42 pages prouve que la commission du Suffrage universel, se refusant à suivre M. Coste-Floret, qui proposait des réformes importantes — (dont MM. Gaillard et Lecourt s'inspireront ensuite) — n'a pas voulu changer grand-chose au texte actuel de la Constitution.

De M. Coste-Floret à M. Lecourt, le M.R.P., on le voit, a joué un rôle capital dans les projets qui sont débattus cette semaine. Dès 1946, alors que la Constitution venait de voir le jour, M. Maurice Schumann parlait déjà de sa « perfectibilité ». Le gaullisme « révisionniste » de l'époque avait contribué à créer au M.R.P. un complexe de culpabilité : ce parti se considère comme responsable dans une large mesure de nos actuelles institutions (M. Coste-Floret en avait déjà été le rapporteur) ; les « ratés » observés dans le fonctionnement du régime ont peu à peu aggravé les angoisses du M.R.P., qui n'a cessé de chercher des solutions dans une transformation de la mécanique parlementaire : Constitution, règlement, organisation du travail des Assemblées.

Trop loin ?

C'est poussé par ses alliés M.R.P. que l'actuel président du Conseil annonça le jour de son investiture qu'il imposerait la révision des institutions. Une « table ronde » se réunit, sous la présidence de M. Robert Lecourt, pour mettre au point un texte ; mais, à cette réunion, les partis de la majorité avaient délégué leurs spécialistes. Ceux-ci — la plupart d'entre eux du moins — envisagèrent la révision sous l'angle purement technique ; les « politiques » des divers groupes, obéissant à d'autres considérations, ne suivirent pas leurs représentants. Il en résulta un malaise, que le gouvernement aggrava en annonçant qu'il reprenait à son compte le dossier de la « table ronde ».

Le projet gouvernemental fut donc déposé, et s'en alla, conformément à la règle, devant la commission du Suffrage universel. Celle-ci avait trois raisons de manifester sa mauvaise humeur : les dispositions imaginées par M. Gaillard sont considérées — en secret — comme donnant trop de pouvoirs au gouvernement ; elles reprennent les suggestions initiales de M. Coste-Floret, que la commission avait écartées parce qu'elles allaient trop loin ; elles ont été soumises à une « table ronde » par-dessus la tête de la commission. Le résultat ne se fit pas attendre : le projet de MM. Gaillard et Lecourt ne fut pas « pris en considération ».

Le Président du Conseil, pour que le débat puisse s'engager, en est donc réduit à s'accrocher au seul texte qui ait une existence parlementaire, l'ancien rapport de M. Coste-Floret.

M. Gaillard doit donc, pour faire prévaloir son texte, mener une lutte épuisante, à travers les sinuosités de la procédure, entre amendements, contre-projets, motions préjudicielles et questions préalables...

La tactique du chef du gouvernement vise à obtenir le vote de textes aussi voisins que possible des textes originaux, tout en cédant lorsque son existence risquera d'être sérieusement mise en danger. A cet égard, les divers groupes de la majorité ont des opinions différentes. Sur un seul point, l'accord est fait : la suppression de l'initiative des dépenses pour les députés.

Si cette disposition est votée, il deviendra impossible à un parlementaire de présenter une proposition de loi entraînant un surcroît de charges financières. Le gouvernement sera mieux armé pour défendre son équilibre budgétaire contre les assauts de la démagogie. Quant aux députés, ils auront le bouclier de la Constitution pour résister aux sollicitations des intérêts nombreux qui font constamment pression sur eux.

Les litiges

Les désaccords commencent avec l'article autorisant le président du Conseil à dissoudre l'Assemblée en période normale, et donnant ce droit au Président de la République après deux crises ou plusieurs tentatives infructueuses à l'investiture. Ce sont les socialistes qui, sur ce point, soulèvent des objections. D'une façon générale d'ailleurs, les députés S.F.I.O. ne sont guère « révisionnistes », et il fallut par deux fois le poids des voix du Comité directeur pour renverser la majorité au groupe parlementaire.

M. Gaillard ne désespère cependant pas d'obtenir un vote favorable sur la dissolution. Il n'en est pas de même pour le système imaginé pour la question de confiance et la motion de censure. Le texte, d'inspiration M.R.P., oblige l'opposition, si elle veut renverser le cabinet, à déposer une motion de censure contenant les éléments d'un programme et le nom d'un successeur à la présidence du Conseil. Dans le scrutin sur cette motion, les abstentionnistes seraient réputés avoir apporté leur voix au gouvernement. Ce projet soulève l'opposition de tous les autres groupes. Sur ce point M. Gaillard, s'il veut l'emporter, devra lâcher du lest.

A toutes ces difficultés s'ajoute l'exigence des radicaux et des modérés de lier à la discussion de la révision celle de la réforme électorale. Ils estiment que l'une est le complément indispensable de l'autre, en raison surtout de la simplification prévue de la procédure de dissolution : avec la loi actuelle, qui reste celle des apparentements, des élections brusquées ramèneraient, comme en janvier 1956, une Assemblée aussi — et peut-être plus — ingouvernable que celle d'aujourd'hui.

Le Président du Conseil cherche une transaction, que M. Brocas, député radical du Gers, pourrait se charger de présenter : la révision ne serait promulguée qu'après le vote par le Parlement d'une nouvelle loi électorale.

Tout va donc, une fois de plus, se La question est importante. En effet, les divergences entre les partis sont plus profondes encore sur la réforme

(1) Devant des auditeurs d' « Europe n° 1 ».

NE SOYEZ PLUS SOURD
Améliorez votre audition, même très déficiente, avec les Micro-Tympans "WEIMER" SANS PILE NI FIL. Éliminent les bourdonnements. Notice illustrée gratuite et attestations
ROUFFET et Cie, serv. VD
3, rue Galliéni - MENTON (A.-M.)

électorale que sur les modifications à apporter aux institutions.
jouer en coulisses. Dans l'hémicycle, on prévoit un festival de procédure. Pourtant, les problèmes en cause — autorité de l'Exécutif, rapports du gouvernement et de sa majorité, arbitrage du corps électoral en cas de désaccords fondamentaux au sein de cette majorité — peuvent obliger les députés à s'élever au-dessus des jeux de la routine. Grand débat que celui qui, naissant d'un projet de réforme de la Constitution, permettrait aux hommes et aux partis de se livrer à un sérieux et profond examen de conscience : le régime seul a-t-il besoin d'être réformé ? Ceux qui font marcher la machine n'ont-ils pas autant d'importance que la machine elle-même ? Le mal institutionnel n'a-t-il pas moins de gravité que le mal politique ?

Ces questions ne se posent jamais au Parlement, où le travail s'accomplit au jour le jour. Elles peuvent, si quelques-uns le veulent, percer le brouillard de la discussion parlementaire actuelle.

JEAN FERNIOT.

FINANCES

Les impôts en 1958

● ***Les termes du prêt américain en dollars obligent le Parlement à voter de nouveaux impôts. Voici pourquoi et comment.***

« *IL n'y aura pas d'impôts nouveaux en* 1958 », a solennellement promis le président du Conseil devant le Parlement pour obtenir, en décembre, le vote de la loi de finances 1958. M. Gaillard a confirmé plusieurs fois cet engagement ainsi que son ministre des Finances, M. Pierre Pflimlin, dans les mêmes termes, à diverses reprises, devant les députés et devant l'opinion (1). Mais...

> « *Toute augmentation des dépenses budgétaires de la France dues à la guerre d'Algérie ou à toute autre cause sera couverte par des impôts nouveaux* »,

ont déclaré, aussi catégoriquement, MM. Gaillard et Pflimlin aux autorités américaines, internationales (Fonds Monétaire) et européennes (O.E.C.E.), par l'intermédiaire de leur négociateur, M. Jean Monnet.

Tels sont les deux contrats conclus par le gouvernement.

Si les dépenses de l'Etat augmentent en 1958 par rapport au budget déjà voté, M. Gaillard et ses ministres devront donc demander au Parlement de voter de nouveaux impôts — et ce serait, avec la rupture du « *contrat de majorité* », la crise politique inévitable. Ou bien ils devront demander aux prêteurs étrangers d'admettre cette aggravation du déséquilibre des finances françaises — et ce serait une rupture du « *contrat américain* ».

Un seul moyen d'échapper à ce dilemme : maintenir vraiment les dépenses publiques dans les limites fixées par le budget 1958. MM. Gaillard et Pflimlin, ou leurs successeurs, le pourront-ils ? La question est là.

Or la réponse des spécialistes français et étrangers paraît formelle : les crédits prévus dans le budget 1958 sont insuffisants. Ils devront être augmentés en cours d'année. Et de nouvelles économies sont impossibles dans un budget déjà comprimé à l'extrême.

Les revendications des fonctionnaires

> « *Le budget qui vous est soumis est de beaucoup le plus rigoureux qui ait été établi depuis la Libération* »,

a pu dire M. Gaillard en présentant, le 19 décembre dernier, la loi de finances à l'Assemblée. Et le président du Conseil ajoutait :

> « *Avec 700 milliards d'économies et 430 milliards de ressources nouvelles* (c'est-à-dire : impôts nouveaux), *l'impasse est inférieure à ce qu'elle a été depuis* 1952. *Par rapport au revenu national, c'est le pourcentage le plus faible depuis la période* 1928-30. »

A mesure que la réalité et l'importance des économies prévues commencent à apparaître, des protestations s'élèvent de toutes parts. Une pression croissante s'exerce sur le gouvernement pour qu'il révise ses décisions, accepte d'augmenter les crédits sur tel ou tel chapitre. Cette pression revêt différentes formes qui délimitent trois « zones de danger ».

C'est, tout d'abord, l'insistance de diverses fractions de l'opinion ou de certains groupements d'intérêts. Ainsi les organisations agricoles s'efforcent d'obtenir, par l'intermédiaire de leurs délégués ou de leurs porte-parole au Parlement, le rétablissement d'une partie au moins des subventions supprimées. Les anciens combattants ont manifesté, et leur insistance paraît devoir être récompensée puisqu'un compromis est sur le point d'être conclu à la faveur du vote prochain de leur budget.

MM. PAUL REYNAUD ET JEAN MONNET
Pour ne pas « baisser les bras »

Dans certaines catégories de « parties prenantes », la fièvre monte et une explosion pourrait se produire.

Tel est surtout le cas pour les fonctionnaires et agents de l'Etat. Leurs revendications, moins qu'à demi satisfaites, peuvent être dans le courant de l'année appuyées de grèves et de démonstrations.

La seconde forme de pression qui s'exercera dans les mois à venir tire sa force des événements eux-mêmes. La montée démographique et la prolongation de la scolarité ne sont pas dues à l'action d'un « lobby » et ne prêtent à aucune démagogie. Ce sont des faits irréductibles. Une nation moderne, en expansion, doit y faire face. Plus d'enfants, cela veut dire chaque année plus de milliards pour l'éducation nationale.

A la rentrée d'octobre 1958, les établissements d'enseignement devront accueillir près de 300.000 élèves de plus qu'à la rentrée d'octobre 1957. Les crédits, déjà insuffisants, qui ont été votés ne pourront suffire.

Plus menaçante encore est la pression des événements d'Algérie. Le « rapport économique » établi par le gouvernement à l'intention du Parlement, et qui accompagne le budget 1958, note que l'effort d'économies a été particulièrement sensible dans le domaine des dépenses militaires. Et il ajoute :

> « *Une telle réduction qui ne doit porter aucunement atteinte aux moyens nécessaires à la pacification de l'Algérie n'a pu être obtenue qu'au prix de lourds sacrifices tant dans le domaine des effectifs que dans celui des équipements.* »

En d'autres termes, l'amputation de 240 milliards effectuée dans les budgets militaires pour les ramener à 1.250 milliards (au lieu de 1.490 initialement prévus) ne concernerait pas l'Algérie.

La fluidité des événements

L'année dernière, lorsqu'il présentait son budget 1957 aux députés, le précédent ministre des Finances (c'était M. Ramadier) avait été plus net. Il écrivait dans son « rapport économique » à propos des dépenses de la guerre d'Algérie :

> « *Il n'a pas paru possible, en raison de la fluidité des événements, d'en chiffrer les conséquences dans le budget.* »

Cette année, la réduction des dépenses militaires suscite les plus vives protestations. Le rapporteur de la commission de la Défense nationale écrit :

> « *Plutôt que de fixer chaque année des plafonds financiers qui ne correspondent pas à la réalité des combats, plutôt que de vouloir réaliser des économies qui s'avèrent impossibles, il serait temps de définir une politique de défense nationale.* »

Un chroniqueur militaire très modéré (2) insiste :

> « *Les progrès de la pacification ne feront qu'accroître le rôle de l'armée* », et, s'indignant de la compression des dépenses militaires, conclut : « *Ce n'est pas à l'instant où l'adversaire chancelle qu'il est opportun de baisser les bras.* »

Bref, personne — ministres, généraux, parlementaires ou observateurs — n'imagine que les limites fixées par le budget aux dépenses militaires pourront être respectées.

L'austérité ou la paix

Pris entre le contrat parlementaire (« *Pas d'impôts* ») et le contrat américain (« *Pas de dépenses* »), les hommes qui gouvernent ou gouverneront la France en 1958 seront amenés à un choix politique sur la guerre d'Algérie.

Seuls des démagogues peuvent feindre de croire qu'il est possible de mener de front la poursuite de la pacification, la « réduction du train de vie de l'Etat » par des nouvelles économies budgétaires, et l'allégement de la charge fiscale qui pèse sur les contribuables.

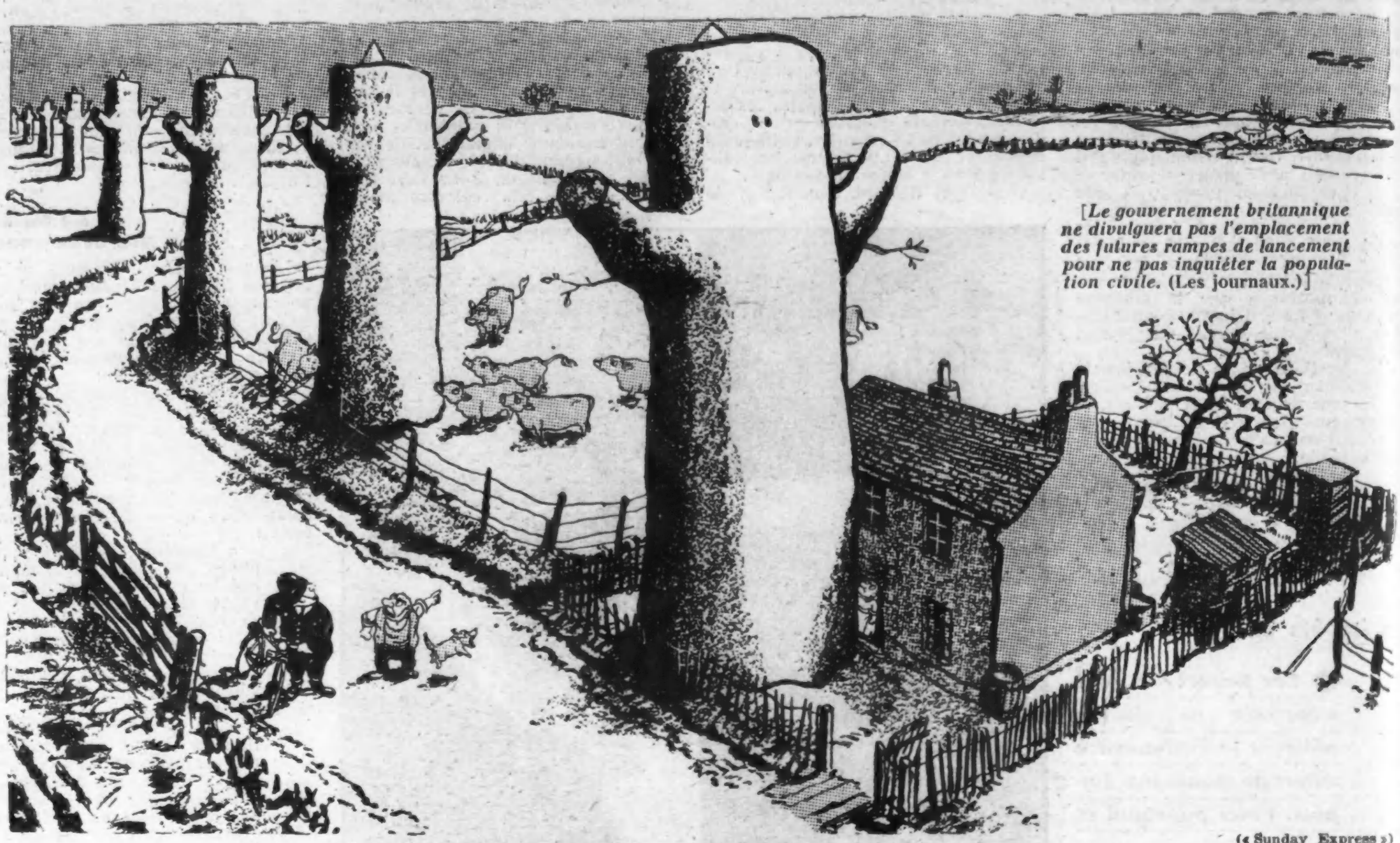
Lorsque la nation et le Parlement devront, dans quelques semaines ou quelques mois, se prononcer sur les inévitables impôts nouveaux, leur choix véritable s'exercera en fait entre l'économie de guerre et une politique de paix en Algérie.

PIERRE VIANSSON-PONTE.

(1) Notamment le 7 février, au dîner-débat du « Club Eco » dont il était l'invité d'honneur.

(2) M. Etienne Anthérieu, dans un article publié par l'hebdomadaire financier « La Vie Française ».

LA GRANDE-BRETAGNE ATTEND SES FUSÉES



[*Le gouvernement britannique ne divulguera pas l'emplacement des futures rampes de lancement pour ne pas inquiéter la population civile.* (Les journaux.)]

(« Sunday Express »)

« Tout ce qu'on sait, c'est que ces arbres n'étaient pas là hier matin ! »

ANGLETERRE

Lettre de Londres

● *Notre correspondant particulier, Paul Johnson, nous écrit :*

LE Cabinet conservateur semble avoir laissé passer une de ces occasions historiques qui ne se représentent jamais, en renonçant, il y a trois semaines, à adopter publiquement le plan de règlement de la question cypriote élaboré par le nouveau gouverneur de l'île, Sir Hugh Foot. Lorsque Sir Hugh était venu présenter son plan à Londres, tout était calme à Chypre. Les Grecs l'avaient accepté comme ami et comme pacificateur. Les Turcs n'avaient pas encore décidé de lui résister ouvertement. Le moment était idéal pour proposer une solution généreuse et à long terme.

Au lieu de cela, Sir Hugh dut rentrer à Chypre les mains vides. Contraint de faire face à une révolte de la droite conservatrice — provoquée par la démission de M. Thorneycroft — le gouvernement avait décidé de reculer de trois semaines toute initiative libérale à Chypre. Sir Hugh aurait pu répondre, comme autrefois M. Granval à propos du Maroc : *« A Chypre, le temps, c'est du sang »*. Les événements allaient le prouver.

Un ultimatum turc

Il y a dix jours, interprétant l'hésitation anglaise comme un signe de faiblesse, les Turcs déclenchèrent la vague d'émeute la plus violente que Chypre ait jamais connue. Six manifestants, dont deux enfants, furent tués par les troupes anglaises. A Ankara, pendant la conférence du Pacte de Bagdad, M. Selwyn Lloyd se vit présenter un ultimatum par le premier ministre turc, M. Menderes : si le plan Foot était accepté, les Turcs passeraient à la résistance ouverte. Sir Hugh se rendit lui-même à Ankara pour expliquer que son plan accordait toutes les garanties nécessaires à la minorité turque, mais Menderes refusa de céder.

Les Cypriotes grecs, de leur côté, virent dans ce voyage l'annonce d'une révision du plan Foot et décidèrent de passer eux aussi à l'action.

La semaine dernière, Sir Hugh annonça tristement à la radio de Chypre qu'il avait appris que l'E.O.K.A. préparait une nouvelle offensive de terrorisme et qu'il allait être contraint de rapporter les mesures de clémence qu'il avait prises en arrivant, il y a deux mois. Il était décidé, déclara-t-il, à combattre l'E.O.K.A. avec plus d'énergie encore que son prédécesseur, le maréchal Harding.

Dans un effort désespéré pour éviter la catastrophe, Selwyn Lloyd s'est envolé cette semaine pour Athènes. Mais déjà, l'aile droite du parti conservateur cherche à exploiter les difficultés du gouvernement. Le « groupe de Suez » a déposé devant le Parlement une motion condamnant toute politique qui conduirait à l'évacuation de Chypre par les Britanniques, et un mouvement se dessine en faveur du rappel de Sir Hugh. Celui-ci a fait savoir très clairement qu'il démissionnerait s'il n'obtenait pas l'appui total du gouvernement. Et s'il s'en va, beaucoup de gens sont convaincus que la situation dans l'île ne peut que dégénérer en une guerre raciale ouverte.

Plus de volontaires ?

Bousculé à Chypre, le gouvernement britannique connaît également de sérieuses difficultés en Europe. Les négociations anglo-allemandes sur l'entretien des troupes britanniques stationnées en Allemagne ont en effet abouti à une complète impasse. Les Anglais demandent une contribution allemande de 50 milliards de francs, correspondant à 30 % des frais d'entretien qui doivent être couverts en marks. L'Allemagne refuse de payer, proposant seulement de déposer à Londres l'équivalent en reichsmarks de 100 milliards de francs, à valoir sur les achats d'armes qu'elle effectuera en Grande-Bretagne au cours des deux prochaines années.

Le conflit est devenu si violent que le cabinet britannique songe à amputer de nouveau les effectifs de l'Armée du Rhin, qui serait ramenée aux deux divisions que l'Angleterre s'est engagée à maintenir en Europe.

En réalité, le gouvernement accueillerait avec soulagement cette occasion de réduire ses forces militaires. En 1957, en effet, le nouveau ministre de la Défense, M. Duncan Sandys, a promis de supprimer la conscription en 1960 (année électorale), les engagements volontaires devant suffire à fournir les 165.000 hommes dont l'Angleterre aurait alors besoin. Or les dernières statistiques montrent que le rythme actuel des engagements volontaires — 1.000 par mois — devrait être doublé pour que le chiffre de 165.000 hommes puisse être atteint. Les experts du ministère de la Défense estiment qu'une telle augmentation est impossible.

Le gouvernement n'a donc que deux solutions : admettre qu'il n'est pas en mesure d'abolir la conscription, ou réduire le chiffre prévu de 165.000 hommes. En l'obligeant à diminuer les effectifs de son Armée du Rhin, l'intransigeance de l'Allemagne facilitera cette seconde opération.

Des difficultés à Chypre, une gifle en Allemagne : tout cela n'était déjà pas brillant. Jeudi dernier, s'y ajoutait la nouvelle d'un désastre sans précédent dans un des domaines qui touchent le plus la sensibilité britannique : celui du football.

La veille, revenant de Belgrade où elle avait obtenu un brillant match nul contre l'Etoile rouge yougoslave, l'équipe de « Manchester United » s'embarquait à Munich sur un *Elizabethan* de la BEA. Tentant de décoller dans une tempête de neige, l'appareil ne parvint pas à prendre de la hauteur et s'écrasa sur une maison. Sept joueurs furent tués et cinq blessés, dont deux très grièvement. L'entraîneur de l'équipe, Mat Busby, la poitrine déchirée par les tôles tordues du fuselage, ne fut sauvé que par une série d'opérations délicates.

Un espoir

La nouvelle plongea l'Angleterre dans la consternation. Cinq millions de personnes assistent chaque semaine aux matches de football et des millions d'autres les suivent à la télévision. « Manchester United » était considérée comme la meilleure équipe du pays. Elle avait remporté trois fois le championnat depuis 1945 et fourni trente joueurs à l'équipe nationale. Ses membres avaient été surnommés « the Babes » (1) en raison de leur jeunesse et les experts estimaient que l'équipe aurait atteint sa meilleure forme dans deux ans. La presse accorda à l'événement ses plus grosses manchettes — celles des déclarations de guerre mondiale et des décès de souverains. Le « Daily Express » lui consacra six de ses douze pages. Samedi dernier, sur tous les terrains de football d'Angleterre, les équipes et le public observèrent deux minutes de silence à la mémoire des morts. La plupart des commentateurs admettent qu'il faudra cinq ans au football anglais pour se relever de ce désastre.

Il reste cependant un espoir. Mat Busby, dans sa sagesse, pensait à l'avenir. Il avait créé non pas une mais deux équipes. Et « Manchester United Junior » — moyenne d'âge : 17 ans — a déjà remporté cinq fois la Coupe des Jeunes. Il y aura une nouvelle génération de « Babes » pour porter les célèbres chemises rouges de « Manchester United ».

PAUL JOHNSON.

(1) Les bébés.

ALLEMAGNE-EST

Un nouveau Gomulka

● *La lutte pour le pouvoir est engagée en Allemagne de l'Est. Un inconnu est devenu, en trois jours, un leader de rechange.*

DEPUIS samedi dernier, l'Allemagne orientale possède son Gomulka : Karl Schirdewan, un homme presque inconnu à l'extérieur de l'Allemagne de l'Est. M. Ulbricht, dernier disciple fidèle de Staline, conserve sans doute le pouvoir, mais il n'a réussi à se maintenir que par une lutte très longue ; sa victoire est loin d'être totale et il l'a payée par des aveux qui risquent de se retourner contre lui.

Depuis octobre 1956, reconnaît en effet M. Ulbricht, des « dissensions tactiques » existent au sein du comité central est-allemand. Depuis quinze mois, trois vieux militants couverts d'honneurs se livrent « avec d'autres » à une « activité fractionnelle » au sein du parti, « s'arrogeant le droit d'ébruiter les différends surgis au Bureau politique », combattant la ligne officielle et « calomniant le camarade Ulbricht ».

Des appuis à Moscou

Ces trois hommes s'appellent Karl Schirdewan, chef de la formation des cadres du parti et, jusqu'ici, le numéro deux du régime ; Ernst Wollweber, ministre de la Sécurité; Fred Oelssner, principal théoricien du P.C. En dépit des crimes pendables qu'il leur reproche, M. Ulbricht a eu besoin de quatre jours pour les faire exclure jeudi dernier du comité central et du bureau politique ; encore n'a-t-il pas pu ni osé les faire exclure du parti lui-même.

C'est que leurs partisans sont trop nombreux. C'est que, surtout, le « groupe Schirdewan » jouit de hautes protections à Moscou et à Varsovie. Le Kremlin désire disposer d'un dirigeant de rechange pour le jour, sans doute pas très lointain, où la position de M. Ulbricht sera devenue intenable. Ce dirigeant de rechange, ce « Gomulka » allemand, M. Ulbricht

→

vient de le désigner lui-même par son réquisitoire ; s'il avait voulu grandir Schirdewan et le désigner comme centre de ralliement, M. Ulbricht ne s'y serait pas pris autrement. Voici en effet les crimes dont il l'accuse :

1) *Le camarade Schirdewan se faisait des illusions dangereuses sur la véritable politique de l'O.T.A.N. Il était prêt à payer n'importe quel prix pour la réunification de l'Allemagne.*

2) *Le camarade Schirdewan parlait de la nécessité de démocratiser le régime, mais non de la nécessité de le protéger contre le travail de sape de l'ennemi. Il se dressait de manière provocante et calomniatrice contre le camarade Ulbricht. Au lieu de prendre au sérieux l'activité de groupements subversifs, il voulait laisser se développer la discussion.*

3) *Le camarade Schirdewan estimait depuis l'automne 1956 qu'il fallait, tout comme en Pologne et en Hongrie, offrir par la liberté de discussion un exutoire au mécontentement. Il croyait que le régime pouvait se maintenir par la seule persuasion idéologique.*

Un imitateur imprudent

M. Ulbricht reconnaît donc que le mécontentement existe et que la persuasion ne suffit pas pour en venir à bout. Mais dans le même temps, il copie M. Kroutchev en décentralisant l'économie nationale et en renvoyant des dizaines de milliers de bureaucrates vers des emplois productifs. Or, si M. Kroutchev peut se permettre d'attaquer la bureaucratie russe, c'est qu'il jouit et use de l'appui des masses (ouvriers et paysans) dans son offensive contre les privilégiés du régime. Tel n'est pas le cas de M. Ulbricht qui s'aliène la bureaucratie sans gagner pour autant l'appui du peuple. Il risque d'apprendre bientôt, à ses dépens, qu'on ne peut débureaucratiser sans démocratiser, ni décentraliser tout en supprimant les comités ouvriers (que M. Schirdewan avait créés dans vingt grandes entreprises). M. Schirdewan a donc des chances d'apparaître avant longtemps comme le successeur tout désigné de M. Ulbricht.

Les Allemands gagneront-ils au change ? La réponse dépendra non seulement de M. Schirdewan, mais également de la possibilité d'un compromis Est-Ouest sur l'unité allemande, possibilité sur laquelle M. Schirdewan s'était peut-être fait des illusions.

M. B.

U. R. S. S.

Lettre de Moscou

● *Notre correspondant particulier Philippe Tusince nous écrit :*

A MOSCOU, l'année 1958 commence plus calmement que ne s'était terminé 1957 et les correspondants étrangers n'ont pas de nouvelle affaire Joukov, de nouveau satellite ou de grande manifestation à se mettre sous la dent. L'événement de l'hiver, sur le plan intérieur, ce sont les élections au Soviet Suprême, qui ont été fixées au 16 mars. Nous n'en sommes qu'au premier temps de la campagne électorale mais au plus important : celui de la « promotion des candidats », qui se fait au cours de réunions d'usines, de cellules du parti, de rassemblements de paysans, etc. Un orateur prend d'abord la parole pour proposer la candidature de l'un des « meilleurs fils du peuple soviétique » : MM. Kroutchev, Vorochilov, Souslov, etc. Puis, un autre vient présenter la « vraie » candidature de la circonscription, celle d'un ouvrier de choc, d'un militant syndicaliste, d'un héros du travail. Les grands dirigeants, en effet, sont sollicités partout à la fois mais ne peuvent se présenter que dans une seule circonscription.

Toutes les propositions sont généralement adoptées à l'unanimité à la fin du meeting. Vient ensuite le travail plus administratif de l'établissement des listes définitives, lorsque les candidats proposés dans plusieurs circonscriptions ont fait connaître leur choix. Quoi qu'il arrive, il n'y aura, comme les années précédentes, pas plus de candidats que de sièges à pourvoir dans les deux Chambres.

(Magnum)

LA CAMPAGNE ÉLECTORALE A MOSCOU
Des agitateurs modérés

Mais la campagne électorale commence aussi à pénétrer dans les foyers. Une armée de 300.000 « agitateurs » bénévoles s'est partagé Moscou — par arrondissements, par quartiers et par immeubles. Leur tâche est de voir tous les électeurs un par un, de répondre aux questions, voire d'expliquer aux indécis « l'immense portée » du geste qui leur sera demandé le 16 mars et la supériorité du système soviétique — « le plus démocratique du monde » — sur les fausses libertés bourgeoises de l'Occident.

En fait l'agitateur « n'agite » que modérément et se consacre surtout à une tâche plus administrative : crayon en main et dossier sous le bras, c'est lui qui interroge les chefs de famille pour dresser la liste des électeurs. Il remplit pour chacun un formulaire spécial : dans la première colonne, le numéro d'ordre ; dans la seconde, les nom, prénom et nom patronymique de l'électeur, puis sa date de naissance et son domicile. Viennent ensuite trois colonnes intitulées « remise du bulletin de vote » qui seront cochées lorsque l'électeur se présentera devant l'urne le jour des élections.

Une place est réservée pour signaler, le cas échéant, la remise d'un « certificat d'inscription » au citoyen qui viendrait à changer de résidence juste avant les élections. Car le vote par correspondance n'existe pas en U.R.S.S., et l'électeur, même inscrit ailleurs, peut voter dans le bureau de vote de sa nouvelle résidence sur présentation du certificat d'inscription qu'il aura demandé avant son départ. Ce travail demande beaucoup de temps à « l'agitateur » qui doit vérifier toutes les indications qui lui sont données sur les passeports des électeurs. Mais il permet en même temps d'établir d'utiles statistiques démographiques, en attendant le grand recensement prévu pour janvier 1959.

Une autre grande « campagne de masse » agite ces jours-ci la population : le lancement de la nouvelle « loterie en argent et en choses », comme on dit ici, organisée pour la première fois avec une si grande ampleur sur tout le territoire de l'immense fédération russe. Toutes les loteries nationales se ressemblent, à commencer par l'importance des bénéfices que l'Etat en retire : sur un milliard de roubles (42 milliards de francs) de billets vendus, 400 millions seulement seront distribués sous forme de lots répartis sur 14 millions de billets gagnants. 100.000 de ces lots seront en nature, allant de la voiture « Volga » au manteau de dame, en passant par les pianos, les bicyclettes, les réfrigérateurs et les tapis. Le reste des lots sera en argent, mais par moins gros « paquets » que chez nous : le « gros lot » n'est que de 5.000 roubles, soit à peine plus de 200.000 francs. Quant au billet, il coûte le même prix que nos « dixièmes » : 5 roubles, soit 208 francs environ.

Le « billet forcé »

Quand l'Etat décide quelque chose, ici, tout le monde s'y met. Les billets se vendent partout : dans les entreprises, dans le métro, dans la rue, et auprès de chaque caissière de magasin. Dans certains cas, on a même fait de telles « facilités » au souscripteur, que celui-ci ne pouvait pratiquement plus échapper à l'appel. Des fonctionnaires zélés qui avaient gardé l'expérience du placement des emprunts d'Etat, sont allés au début jusqu'à faire souscrire automatiquement les ouvriers de leurs entreprises. Aussi, pour bien montrer que ces pratiques n'ont plus cours, une sanction est venue frapper deux jours après l'ouverture des guichets deux hauts fonctionnaires qui avaient violé les règles du « volontariat ». Aux dernières nouvelles le placement marche bon train.

Ce sont ces petites choses, bien plus que les longues analyses de politique étrangères présentées presque quotidiennement aux lecteurs des journaux, qui alimentent les conversations. On prépare en ce moment au parc Gorki la grande fête de « l'hiver russe » qui va remplacer, du 14 au 23 février, le carnaval religieux. Rien de ce qu'il faut pour amuser les foules n'y manquera : cirque, attractions, montreurs d'ours, stands gastronomiques. On pourra, pour quelques kopecks, « tirer » de 11 mètres un ballon qu'un gardien de but s'efforcera d'arrêter, ou se faire photographier en ski, à cheval, en avion à réaction. Des « goulianie », sortes de grandes processions avec torches et musique, seront organisés tous les soirs.

Un « goulianie » en patins à glace

On attend 45.000 visiteurs par jour et si le véritable « hiver russe » veut bien se mettre de la partie, la fête aura de l'allure. Mais contrairement à ce que l'étranger pourrait croire, l'hiver est souvent décevant, même en janvier et en février. Le thermomètre remonte parfois à deux ou trois degrés au-dessus de zéro, la neige « sue », la boue envahit tout. C'est en dessous de moins 10 que la ville est la plus belle, lorsque la neige recouvre tout et que le froid est sec. C'était le cas l'autre samedi, lors d'un « goulianie » en patins à glace que les étudiants avaient organisé au parc Gorki. Le spectacle, vers les dix heures du soir, valait la peine d'être vu : des milliers de jeunes gens et de jeunes filles en lourds vêtements d'hiver, mains dans les poches ou se tenant deux par deux, tournaient silencieusement, inlassablement, sur le grand bassin du parc ; des guirlandes lumineuses avaient été tendues entre les arbres, du haut desquels des haut-parleurs déversaient les airs à la mode. Même le milicien de service, dans sa grande capote bleu marine aux épaulettes rouges, avait chaussé ses lourds patins et tournait lui aussi, sans conviction, avec la foule. A côté, sur un petit bassin de belle glace bien lisse, s'entraînaient les spécialistes du patinage artistique, en tenue réglementaire cette fois, les filles dans la traditionnelle jupette ultra-courte, les jambes protégées par de gros bas d'étoffe claire. Le patinage est vraiment, ici, un sport populaire. Une paire de patins coûte à peine plus de 2.000 francs, et rien n'est plus simple que d'aller évoluer, à ses moments perdus, sur l'une des innombrables patinoires de Moscou.

PHILIPPE TUSINCE.

QUESTIONS ACTUELLES DU SOCIALISME
LE NUMERO 45 VIENT DE PARAITRE
J. B. TITO : Aperçu sur quelques problèmes internationaux.
L. TADITCH : L'Etat et la Société.
N. PACHITCH : Le parlementarisme d'aujourd'hui.
V. STIPETITCH : Notre politique de production agricole.
Y. GORITCHAR : La révolution industrielle contemporaine.
Y. STANOVNIK : L'Economie mondiale face à de nouveaux problèmes.
Prix du numéro : 150 fr. - Spécimen sur demande - Abonnement : 1 an 800 francs
Abonn. et vente à l'Agence Yougoslave d'information : 30, r. Louis-le-Grand, PARIS (2e) - C.C.P. 7338-44
Librairies et N.M.P.P.
LES NOUVELLES YOUGOSLAVES Journal d'information bimensuel qui permet de suivre les principaux événements de la vie politique, sociale et culturelle de la Yougoslavie
Abonnement d'un an : 250 francs

SKI

tête et les jambes

(De notre envoyé spécial à Bad-Gastein)

S quarante mille personnes massées sur les pentes de Bad-Gastein anche dernier furent convaincues a valeur des skieurs français qui sirent, sur une piste extrêmement de et difficile, à se classer tous les re dans les dix premières places. descente, épreuve reine du ski , permettait ainsi à notre équipe onale de mettre un peu de baume les blessures d'amour-propre llement ressenties durant les huit nées précédentes par tous les rs français.

os skieurs ont une classe digne de prédécesseurs. Briller en dese sur une piste aussi difficile que l'était celle des championnats du monde, c'est prouver qu'aucune des qualités qui font les grands champions ne manque à nos coureurs. Alors pourquoi aucun d'entre eux ne saurait-il être comparé à l'homme qui a dominé les championnats du monde : Toni Sailer ?

L'idole des foules

Toni Sailer mérite d'être l'idole des foules autrichiennes. Il incarne parfaitement le ski autrichien en réalisant sur le plan individuel ce qu'a fait l'équipe dans son ensemble durant ces dernières années.

Grand, athlétique, beau, respirant la santé et la vitalité, Toni Sailer a su rester parfaitement simple et sympathique.

Son large sourire d'enfant, les clins d'œil pleins d'astuce qu'il adresse à ses amis lorsque, assailli par des douzaines d'admiratrices, il signe des autographes, suffisent à montrer qu'il ne se prend pas au jeu de la célébrité.

Il est heureux de ses succès, de sa Mercédès sport, comme il est heureux de skier. Car Sailer aime skier, et aucun de ses amis ne pense qu'il pourrait abandonner le ski pour le cinéma.

En quoi réside la supériorité indiscutable de Sailer ? Possède-t-il le secret de gestes nouveaux qui lui assurent un avantage technique ? Est-il un athlète exceptionnel par ses qualités de robustesse, de détente ou de vitesse ? Est-il un coureur exceptionnellement intelligent qui ne commet jamais d'erreur ?

J'ai observé Sailer durant des heures en ski libre, en entraînement de slalom, et de descente, en course, et je n'ai eu la révélation de ses facultés exceptionnelles que dans les dernières minutes en regardant la course de descente.

Je pouvais voir une longue portion de piste comportant un grand schuss facile, un virage coulé, un schuss en traversée très bosselé, un virage à angle droit comportant un saut de chemin et une dernière traversée.

Toni Sailer partait n° 3. Willy Forrer (Suisse), l'un des favoris, qui termina quatrième, était passé très vite, en position très basse et aérodynamique dans le premier schuss et le premier virage. Redressé et très secoué par les bosses dans le schuss en traversée, ses skis avaient à plusieurs reprises chassé latéralement, ce qui l'avait amené trop bas pour prendre de la meilleure façon le deuxième virage.

Milianti Paride, ainsi que la totalité des concurrents qui suivirent, connut les mêmes difficultés. C'est à ce deuxième virage qu'Adrien Duvillard, très rapide mais pris de court, préféra sauter une vingtaine de mètres en direction de la foule, qu'il frôla, plutôt que de freiner.

Rien de tel n'arriva à Toni Sailer...

De merveilleux instruments

Il m'apparut en haut du premier schuss dans une attitude moins aérodynamique que, plus tard, Staub (Suisse) et Werner (U.S.A.). Il se tenait avec le buste incliné à 45° vers l'avant, bras souples et dégagés du corps décontracté et ne donnant pas du tout l'image du « gagneur » qui grignote tout au long du parcours les dixièmes de seconde. Après un virage coulé, Sailer aborda le schuss bosselé. Là où tous les coureurs donnèrent l'impression de lutter pour rester accrochés à la neige pendant que les bosses tendaient à les rejeter vers le bas, je vis Sailer avec les jambes parfaitement souples et les skis serrés tracer une ligne idéalement droite. Cela le conduisit sans le moindre effort apparent en haut de la deuxième pente dans laquelle il n'eut qu'à réaliser un virage banal, achevé avant la bosse, qu'il absorba d'un rapide reploiement de jambe pour repartir décontracté dans le schuss suivant.

Ainsi les difficultés du terrain n'existent pas pour Sailer. Ses pieds sont d'admirables instruments doués d'un sens merveilleux qui leur permet de doser la morsure des carres pour assurer en toute circonstance la trajectoire la meilleure. A cette finesse s'ajoute une force étonnante qui, seule, peut expliquer qu'un athlète de 82 kg lancé à 100 km/h peut, sans se raidir, rester accroché à la neige. Cette qualité des pieds et des chevilles de Sailer, cette économie de travail frappent le profane.

« *Sailer a toujours les skis à plat... Sailer ne dérape jamais* », entend-on dire couramment.

Et de tels jugements ne sont pas faits pour clarifier « le cas Sailer »... Les pieds et les chevilles ne sont pas tout ; Sailer possède en outre une élasticité de jambes dont seul le Suisse Staub peut prétendre approcher. Cette souplesse dans l'absorption des bosses est aussi un élément éminemment favorable à la tenue des skis sur la neige. Plus les chocs verticaux sont effacés, plus l'accrochage des carres est facilité. Au-dessus de ces jambes exceptionnelles, placez un buste souplement arrondi, un visage calme et un regard lucide, et vous aurez l'image de Sailer en descente.

Economie de gestes

Savait-il qu'il pouvait remporter ces championnats du monde avec deux secondes d'avance sans avoir à se comporter en « gagneur » et sans courir aucun risque superflu ? Certainement. Car dans le slalom géant qu'il gagna avec quatre secondes d'avance, il montra qu'il savait aussi tout faire pour lutter contre le temps. C'est par l'économie de ses gestes que Sailer montre qu'il est aussi un coureur intelligent. Il dispose d'une mécanique musculaire et articulaire parfaite et il l'utilise avec une tête parfaitement froide. Son comportement en slalom géant le prouve : à mi-parcours, après la partie la plus difficile tracée sur un mur raide et gelé, son avance sur Rieder qui termina deuxième n'était que de 5/10 de seconde. A l'arrivée elle était de 3 secondes 8/10. Il n'est pas un spectateur qui n'ait perçu, en bas du mur, l'accélération prise par Sailer dans une fraction de parcours peu sinueuse où la vitesse atteignait 70 km/h et où tous les autres concurrents étaient déportés.

Toni Sailer est donc un phénomène, mais ce phénomène n'aurait pu surgir il y a dix ans.

Il a pris son départ depuis le tremplin que constitue actuellement l'ensemble des bons techniciens autrichiens.

Je suis convaincu qu'un Sailer pourrait bientôt apparaître en Suisse, comme je suis, malheureusement, convaincu qu'un Sailer ne saurait surgir en France où l'équipe nationale est composée de « self made men », d'individualités que les entraîneurs dirigent difficilement.

GEORGES JOUBERT.

SOMMEIL

Six heures à perdre

UN sujet de discussion — parmi d'autres — a tenu éveillés les Parisiens cette semaine, après dîner : le sommeil.

Les Russes s'efforceraient actuellement de réduire à deux heures, par un traitement approprié, le temps de sommeil nécessaire à chaque homme. Au réveil, on serait aussi dispos qu'après une « nuit » de huit à neuf heures.

La question que chacun se pose : que faire des six heures supplémentaires ?

Ces six heures représentent un quart de notre vie. Il semble que chacun devrait être heureux de les « gagner ». Mais deux clans se forment : celui des amateurs de vie et celui des amateurs de néant.

Avec le Sérieux et l'Honnêteté des Maisons de Qualité

NICOLL

La Tradition Anglaise du Vêtement

Maison de confiance fondée en 1820

29, RUE TRONCHET

présente

les 14, 15 et 17 FÉVRIER

ses

Soldes annuels

VÊTEMENTS DE HAUTE QUALITÉ

PRIX SENSATIONNELS

APERÇU DE QUELQUES PRIX :

PARDESSUS raglans ou manches montées, en belle draperie anglaise ou française, rich. doublés, fins de séries, garantie NICOLL....... 18.877

PARDESSUS marine et gris uni tissu lama ou réversible, fantaisie anglaise, forme mode, garantie NICOLL....... 21.582

PARDESSUS 7/8e en très belles draperies françaises et d'importation, lama, arraché, etc... gris et beige. Coupe spéciale et façon NICOLL. Depuis 25.892

PARDESSUS ville et sport, en très belle diagonale gris foncé, peigné pure laine, tissus anglais et français premier ordre, faits dans nos ateliers NICOLL.... 27.886

PARDESSUS de très grand luxe, dans les plus beaux articles anglais, réversibles ou cashemeer Crombie. Coupe et façon NICOLL **à 50 % de leur valeur.**

Très beaux **VESTONS** sport en shetland pure laine, beige et gris, NICOLL.... 9.833

Une série exceptionnelle de **VESTONS** en Tweed anglais, garantis d'origine. Coupe, façon et fournitures NICOLL .. 13.766

CULOTTES de cheval en bedford cover, coloris : beige, roux, feuille-morte, toutes tailles, depuis 9.887

COSTUMES cheviote pure laine, tous coloris mode, garantis NICOLL. Depuis....... 16.827

COSTUMES de ville, en très beau peigné pure laine, coloris classique, demi-classique et mode, façon NICOLL......... 19.766

COSTUMES en très beau peigné, serge et flanelle anglaise, façon LUXE NICOLL ... 21.692

COSTUMES de ville, très habillés, peigné couvert, serge grise et marine, coloris classiques et discrets. Coupe et façon NICOLL................ 24.582

COSTUMES en très belle cheviote française et anglaise, façon NICOLL, garantie. 27.587

COSTUMES de très haute qualité établis dans les plus beaux peignés, français et anglais, garantis d'origine. Coupe et façon ateliers NICOLL **à 30 % de leur valeur.**

PANTALONS en flanelle pure laine et flanelle d'importation anglaise garantie......... 4.888

PANTALONS en serge couverte et flanelle, granité et cover, coloris anthracite et gris moyen, faits dans nos ateliers.... 6.888

Très beaux **PANTALONS** en flanelle anglaise importation " Made in England for NICOLL ", établis dans nos ateliers, coupe, façon NICOLL, à 30 % de leur valeur. 8.900 et 7.998

Malgré les restrictions presque totales d'importations, malgré la hausse des draperies anglaises et la taxe de 20%, NICOLL met tout son stock de vêtements en tissus de qualité importés d'Angleterre à la disposition de ses très fidèles clients.

AUTO-COAT mode en magnifique draperie de qualité. Coupe, finition NICOLL. Hommes et jeunes gens. Toutes tailles. Depuis 15.857

3/4 Sport Style NICOLL. Exclusif. Coupe spéciale NICOLL. Allure anglaise incomparable. Tissus anglais uni et réversible, 50 % de leur valeur. Depuis . 21.582

MANTEAUX loden français pure laine, coloris gris, beige, marron, façon et coupe NICOLL 17.827

RAGLANS loden en tissu importé d'Autriche, livrés avec vignette de garantie. Façon super-confort NICOLL 19.787

MANTEAUX demi-saison en draperie pure laine et **LODEN** de très haute classe, uni et fantaisie d'importation. Coupe et façon NICOLL 21.787

MANTEAUX GABARDINE pure laine, unis ou réversibles, forme mode et classique, et garantie NICOLL 19.788

IMPERMÉABLES popeline, drill, tweed, entièrement doublés, unis et réversibles, rigoureusement garantis. Depuis .. 11.837

DOUBLURES AMOVIBLES en véritable Lama, livrées avec vignette de garantie 3.988

RÉALISATION TOTALE DU RAYON " GARÇONNET " uniquement composé d'articles de qualité, coupe tailleur :

VESTONS Harris Tweed véritable, 7 à 16 ans, 9.473 et 5.887

PANTALONS flanelle lourde, gris foncé, 3 à 15 ans, depuis 4.283

DUFFLE-COAT, fillettes et garçonnets du 4 au 18 ans, en magnifique lama gris foncé, ou Camel Hair, doublé fourrure anglaise, soldés avec 50 % de rabais. Depuis 6.866

PARDESSUS lama et genre poil-de-chameau, du 7 au 17 ans.................. 9.888

MANTEAUX tailleur-couturier en Harris Tweed ou tissu importé d'Angleterre, lama ou genre poil-de-chameau, provenant de nos collections, avec garantie NICOLL. Valeur réelle **45.000.** Soldés 25.582

GABARDINES et **MANTEAUX** de pluie pour dame, établis dans des tissus de choix avec la griffe et garantie NICOLL 13.922

MANTEAUX dame en très beau loden d'importation et lama, forme sport ou voyage, vendus avec rabais d'environ 50 %. .... 13.963 et 19.776

UN LOT TRÈS IMPORTANT DE COUPONS de tissus de 1 à 3 m provenant de nos ateliers homme et dame, sacrifiés **depuis, le m** 987

TOUS NOS VÊTEMENTS HOMME : PARDESSUS, COSTUMES, PANTALONS, VESTONS, ÉTABLIS SUIVANT UNE FORMULE AMÉRICAINE (TOUTES TAILLES ET CONFORMATIONS) EXISTENT DU 76 AU 120 DE CEINTURE ET DANS TOUTES LES LONGUEURS : COURTS, MOYENS, LONGS, EXTRA-LONGS

Tout notre stock, inventorié, a été entièrement dévalué et les Experts ont marqué les nouveaux prix au crayon bleu.

Magasin ouvert tous les jours de 9 h 30 à 19 h, sans interruption, même le lundi

Mots croisés n° 122

HORIZONTALEMENT. — 1. On parle de ses filles du côté de la République. - 2. Quitte les Bigourdans pour rejoindre les Basques. Précéda de peu une terreur. - 3. Dure moins longtemps que le chewing-gum. - 4. Deux fois chacune, dans le nom d'un animal vaniteux. Il est plus correct de dire Bourbon. - 5. Lettre peu importante. Marque la surprise ou la satisfaction. - 6. Pas affranchie. - 7. Impliquait à Rome un certain mouvement. Charles y battit l'armée de Pierre. - 8. Prénom pour elle. Ce n'est pas nécessairement aller jusqu'aux pommes cuites. - 9. Adouci par un sucre animal. - 10. Ne s'assied pas comme tout le monde.

VERTICALEMENT. — I. Dignité qui donne accès au rouge. - II. S'applique à une végétation. - III. Se trouve sur une certaine table (abréviation). Demi-collatérale. Rare, s'il est vraiment cher. - IV. Quand il parlait de gueuse, il s'agissait de son produit ou de sa femme. Pronom qui sonne comme une rivière. - V. Os. Plus peuplé que l'Aurès ou le Djurdjura. - VI. Vraiment beaucoup plus petite que Jupiter. - VII. Eclat collectif. Pas ras. - VIII. Ce que fait une station, une banque, une assemblée. Peser ou altérer.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2						■		
3								
4			■					
5					■			■
6							■	
7			■					
8				■				
9		■						
10								

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	T	E	R	M	I	N	U	S
2	A	R	I	A	N	E	■	T
3	R	A	S	C	A	S	S	E
4	P	R	E	■	T	S	A	R
5	E	D	■	E	T	U	V	E
6	I	■	A	L	E	S	E	■
7	E	N	G	I	N	■	T	A
8	N	E	E	■	D	O	I	T
9	N	U	■	A	U	N	E	R
10	E	F	F	L	E	U	R	E

SOLUTION DU N° 121

Argument massue de ce veulent rien changer : « *L pas si drôle.* »

Argument de ceux qui tr le temps passe trop vite : *enfin possible de se cultive de rêver.* »

Et chacun trouve dans certains malades — de de guerre en général — sans dormir depuis des arguments en faveur de sa *souffrent horriblement de s'évader* », disent les uns. *blent leur puissance de leurs possibilités de distrac* torquent les autres. Et de du commodore Drouilly, tête, qui pourrait passer joyeux drille tant son nom souvent dans la petite his turne de Paris et qui pou bien passer pour un bourre vail, tant ses journées sont

Car il est possible de

Nue pour t

dormir du tout. A conditio lésion au cerveau transforme fondamental de sommeil qu être (le centre du sommeil ganisme humain se situe cerveau au niveau d'une z corticale, appelée la zone s ticulé ascendant du tronc cé

Ce sont sur des malades que les Russes poursuivraient périences. Elles seraient fo des études faites depuis plu nées à propos du « somme que ».

Ce « sommeil électrique chemin entre la cure de s l'électrochoc, est provoqué p sage d'un courant électrique le cerveau (deux électrodes cées sur le front et deux aut

Une nouveauté Kala

LE MULTIVU

Votre résolutio

Connaître le MULTIVUES, équ technique pour vos analyses mations statistiques

SANS ENGAGEMENT prenez dès aujourd'hui un ren

AVRon 26-81
Postes 46 ou 47

51, rue Emile - Z
MONTREUIL (Sei

GANTS TETI
OLLA
CHEZ VOTRE PHAR

de ceux qui ne
r : *« La vie n'est*

qui trouvent que
vite : *« Il serait
cultiver, de créer,*

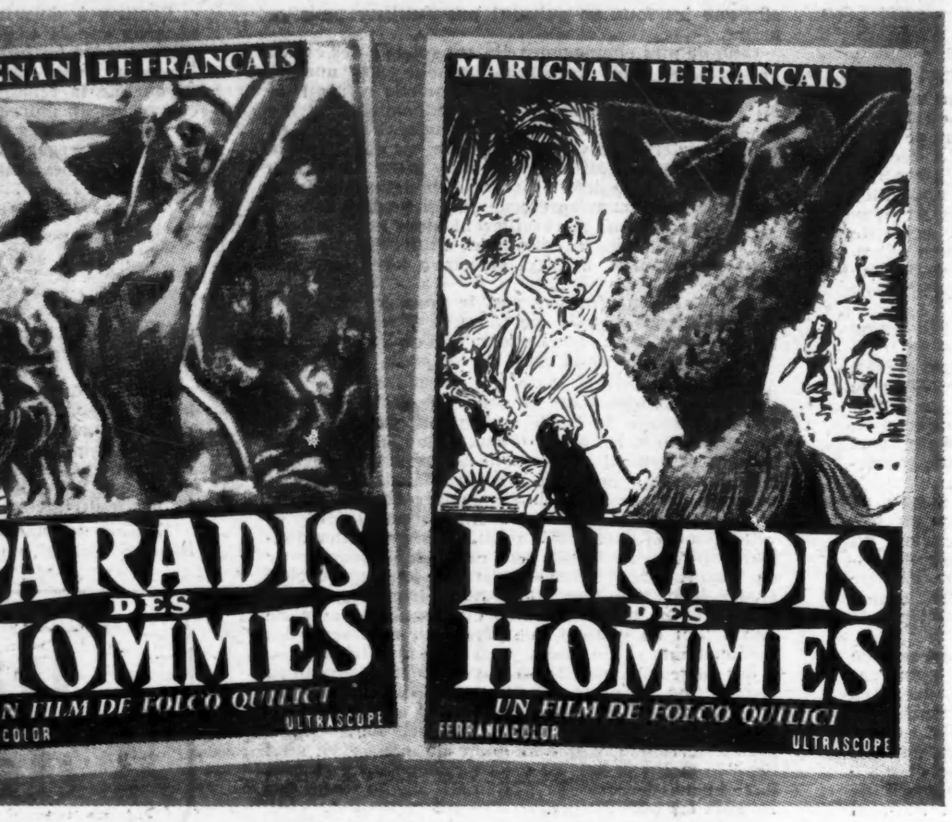
dans le sort de
— des blessés
ral — qui vivent
des années, des
de sa thèse. *« Ils
ent de ne pouvoir*
es uns. *« Ils dou-
ce de travail ou
distraction »*, ré-
Et de citer le cas
uilly, blessé à la
passer pour un
son nom apparaît
tite histoire noc-
qui pourrait aussi
bourreau de tra-
es sont occupées.
le de vivre sans

région occipitale). En provoquant à plusieurs reprises ce sommeil électrique chez certains sujets qui souffrent d'insomnies, on parviendrait à les faire bénéficier d'un sommeil particulièrement réparateur, bien que bref, même lorsque le courant est interrompu.

Il est indispensable de noter toutefois que ces théories, connues des techniciens depuis 5 ans, commencent à être mises en doute, en Russie. C'est au moment même où l'on discute ces thèses et peut-être parce qu'on les discute ouvertement qu'elles atteignent enfin le grand public en Occident.

En attendant des renseignements plus sérieux que ceux qui ont été diffusés par la presse sur l'issue possible de ces recherches, il y a là un thème d'investigation psychologique intéressant.

Posez-vous la question : si vous pouviez ne dormir que deux heures sans inconvénient, le feriez-vous ? Et pourquoi ?



DEUX CLICHÉS DE PUBLICITÉ POUR UN SEUL FILM

pour tout le monde. *Vêtue pour certains.*

condition qu'une
nsforme le besoin
meil qu'à chaque
ommeil dans l'or-
e situe dans le
d'une zone sous-
zone système ré-
tronc cérébral).
malades mentaux
uivraient leurs ex-
aient fondées sur
puis plusieurs an-
sommeil électri-

ectrique », à mi-
re de sommeil et
ovoqué par le pas-
ectrique à travers
ctrodes étant pla-
deux autres sur la

Interrogez votre entourage. Les réponses que cette question provoque révèlent, mieux que des confidences, ce qui manque à chacun. Le temps de vivre... ou le goût de vivre.

PUBLICITÉ

La pin-up respectable

DEUX versions du placard publicitaire représentant la pin-up polynésienne de choc de « Paradis des hommes », le film de Folco Quilici, ont été prévues par les distributeurs.

Deux guirlandes et un pagne distinguent l'effigie — dénudée — de la jeune femme réservée aux lecteurs de l'ensemble de la presse française et celle — pudique — que l'on réserve aux abonnés du « Figaro ».

La direction de ce quotidien, en effet, ne tolère pas les femmes déshabillées. Selon un agent de publicité spécialisé : *« Un sein en trop, c'est un lecteur en moins pour « Le Figaro ».*

Une femme nue provoque, pour ce journal, plusieurs désabonnements. Cela s'est naguère produit.

Il n'y a donc pas que la vérité que certains lecteurs du « Figaro » ne supportent pas de voir toute nue.

VITE

● Le prince Rainier de Monaco devra à l'avenir augmenter le prix de vente à la presse des photos de ses enfants : l'Union Nationale des Indépendants, majoritaire depuis la semaine dernière au conseil national de Monaco, a pour programme de limiter l'autorité du souverain... et son allocation annuelle qui fait une brèche de 115 millions de francs dans les 3.809 millions du budget national.

● L'Etat du Mississippi envisage d'appliquer une nouvelle loi autorisant les femmes non mariées qui ont plus d'un enfant illégitime à être stérilisées.

● Angelina Merlin, soixante-huit ans, unique sénateur femme d'Italie, a obtenu, au terme de dix ans de lutte, que toutes les maisons closes soient fermées dans les six mois et que les 4.000 femmes (30.000 « clients » par jour) soient rééduquées. Vigoureuse opposition, à la Chambre, de « nationalistes » qui s'écrièrent :

« Nous autres, Italiens, sommes un peuple exubérant avec de grands besoins sexuels ! »

● Le docteur Leon A. Greenberg, directeur du Centre Antialcoolique de Yale, recommande de donner deux ou trois verres de bière aux nerveux et aux anxieux. Grâce à un appareil ingénieux du même type que la machine à détecter les mensonges, qu'il a lui-même conçu, il a pu observer que la tension de ses patients baissait de 13 % après une demi-bouteille et de 37 % après deux bouteilles. Au-delà de cette quantité de bière : casse-cou.

● Le numéro de téléphone 1514 permet aux Viennois de combler rapidement et gratuitement les lacunes de leur éducation : pendant quatre minutes, une voix d'homme leur chuchote confidentiellement quelques règles de l'étiquette :

« Avant d'offrir des fleurs à une femme, enlevez toujours le papier qui les enveloppe... Faites semblant d'être attentif, même si la conversation est inintéressante... Les lorgnettes de théâtre sont faites pour regarder la scène et non pour dévisager les spectatrices, etc. »

EN JUSTICE

« JE VIENS D'EN TUER DEUX...»

QUAND M. Romerio, président de la Cour d'Assises des Bouches-du-Rhône, a annoncé à Georges Desfours, coupable du meurtre de trois Arabes et d'une tentative de meurtre d'un quatrième, qu'il était condamné à quinze ans de travaux forcés, l'homme n'a pas eu un geste.

Ses victimes étaient les hommes d'une famille musulmane du village de Villars (département de Constantine), où il vivait. Il ne les avait pas tués pour les voler. Pas davantage pour se venger d'un préjudice quelconque. Alors, qu'allait-il faire, en cette nuit du 5 mars 1956, au gourbi des Aisaoui, son fusil de guerre à l'épaule, bardé de ses cartouchières ? Et pourquoi, la porte à peine ouverte, ces coups de fusil qui, en l'espace de cinq minutes, allaient faire sauter le crâne d'Ali, le père ; de Belkacem, le fils de vingt-trois ans ; de Rabah, l'enfant de treize ans, et qui encore, allaient casser l'épaule du vieil Amara, l'oncle de soixante-cinq ans ?

Il paraît qu'il y aurait eu chez les Aisaoui une arme cachée. Il paraît aussi que des signaux lumineux partaient de leur gourbi. C'est en tout cas le prétexte donné par Desfours. Car si des rumeurs ont circulé à propos de l'arme, les gendarmes comme les parachutistes ne les ont jamais jugées suffisantes pour s'émouvoir. Et les signaux lumineux, Desfours est bien le seul à les avoir aperçus. Et pourquoi faudra-t-il qu'il entraîne avec lui un caporal de parachutistes avec quatre de ses hommes ? Pourquoi si ce n'est pour donner à son expédition la caution qui permettra après coup de tout justifier.

Les rescapés ont dit à la barre de la Cour d'Assises :

« Si nous avons ouvert, c'est parce que c'était M. Desfours, et nous avions confiance en lui. »

Le côté incompréhensible de l'affaire est là. Car Desfours, lui aussi, a déclaré en larmoyant :

« Mais, monsieur le Président, ce n'est pas possible une chose pareille, les bras m'en tombent ! Combien de fois je l'avais monté dans ma voiture, ce petit Rabah ! Il venait à la maison jouer avec mon fils. »

Tout cela est vrai. Desfours, à Villars, c'était le mari de la receveuse des P.T.T., un Français sans méchanceté, sans haine raciale, ami des musulmans. Mais c'était aussi le représentant de commerce condamné à l'inactivité, parce qu'à cette limite de la zone d'insécurité, il ne lui était plus possible de parcourir les routes pour exercer son métier. Alors il se morfondait, il passait son temps à s'informer des activités des parachutistes concentrés dans le coin, bien que son expérience personnelle de l'armée ait fait de lui ce qu'on appelle un antimilitariste. Il n'était pas méchant avec les Arabes qu'il connaissait, mais en même temps il avait cet état d'esprit qui s'attrape comme une maladie contagieuse.

Après le crime, quand il viendra se donner aux gendarmes, ce sera pour leur dire sans émoi :

« Je viens d'en tuer deux ou trois ! »

Quant au psychiatre, il a noté dans son rapport qu'il confiera avec le même naturel : « J'en avais marre. Les forces de l'ordre manquaient de mordant. Si on ne m'avait pas donné de fusil, ça ne serait pas arrivé. Et puis il y en a bien d'autres qui en tuent, des Arabes ! On ne leur dit rien. »

Il aurait été facile d'étouffer l'affaire. Quels que soient les mobiles, le point important est dans cette phrase.

On n'a rien étouffé. On a même pris soin de le faire juger en France, à la demande du procureur général d'Algérie, qui a écrit à ce propos : « Il est à craindre que, dans la situation actuelle, les jurés du département où se sont déroulés les faits n'aient pas l'indépendance d'esprit nécessaire au jugement de cette affaire ».

J.-M. THEOLLEYRE.

é Kalamazoo
TIVUES
olution :
UES, équipement
analyses d'infor-
tistiques
AGEMENT
un rendez-vous :
26-81
ou 47
nile - Zola
L (Seine)

TETINES
ZA
PHARMACIEN

Germ
ENSEMBLIER
82
Bd SOULT
PARIS 12e
TÉL
DOR. 50-45

Lajos Ruff

LA FIN D'UN

« Je rencontre en prison

L'USAGE des « armes psychologiques » est officiellement adopté. A Moscou, à Budapest, à Caracas, mais aussi à Alger, le lavage des cerveaux est désormais entré dans les mœurs.

Un jeune Hongrois, Lajos Ruff, âgé aujourd'hui de 26 ans, a vécu cette expérience dont chaque être humain doit maintenant se dire qu'elle peut lui être infligée par l'une ou l'autre des polices qui, dans le monde, pratiquent les mêmes techniques.

Emprisonné, libéré pendant l'insurrection de Budapest, il a pu s'évader de son pays et vit maintenant à Vienne. Il raconte lui-même ici son histoire, celle d'un jeune homme qui a passé par la machine à laver le cerveau.

Nous avons vu La[…] pagnons de captivité […] propos.

Au début de son […] de « L'Express »), La[…] arrestation et son […] l'A.V.H. de Budapest[…]

L'EXPÉRIENCE qu'on tentait sur moi et qui semblait en si bonne voie fut interrompue de façon brutale. Un jour, en butant contre la table de chevet, je fis tomber la lampe tournante et la cassai. Je fus pris de panique. Le docteur Nemeth allait sans doute croire que je l'avais fait exprès pour lui attirer des ennuis et cette seule idée m'était insupportable. Je commençai à m'agiter dans la pièce et finis par piquer une véritable crise de fureur. Cette crise me fit sortir de ma torpeur et me libéra d'un seul coup. J'aperçus brusquement l'abîme vers lequel on m'entraînait et je compris qu'il fallait à tout prix m'arrêter sur cette pente.

Ayant cassé dans ma rage non seulement la lampe de chevet mais presque tous les objets qui se trouvaient dans la pièce, la seule voie de salut qui m'était désormais offerte était celle de la démence. Si je ne parvenais pas à passer pour fou, en effet, les représailles seraient terribles. Je transformai donc mon accès de colère en une crise de folie furieuse, sans que je puisse dire, d'ailleurs, où commençait exactement la simulation.

Instinctivement, j'avais adopté le bon moyen de rompre le charme. Dans le traitement qu'on me faisait subir, la collaboration de la victime était un élément indispensable du succès. Si elle ne s'établissait pas dès le début, le séjour dans la chambre magique se révélait inefficace. C'est pourquoi le docteur Nemeth opérait par la courtoisie et non par la brutalité.

Y avait-il plusieurs chambres magiques en service dans les prisons de l'AVH ? Je ne sais. Mais en réalité, le gigantesque appareil de la police, avec ses indicateurs et ses milliers de dossiers, n'avait pour but que de transformer le pays tout entier en une sorte de chambre magique où les individus seraient déchargés de leur responsabilité d'homme et n'auraient plus jamais besoin de réfléchir. L'objectif de l'AVH, le docteur Nemeth me l'avait défini lorsqu'il m'avait dit :

« Nous ne voulons pas seulement savoir ce que vous avez fait mais aussi ce que vous pensez. »

« Tuer un homme pour en sauver des milliers » était une autre de ses formules favorites. Dans le cas de la chambre magique, il ne s'agissait pas de tuer mais d'anéantir la volonté. Le traitement auquel on me soumettait comportait des injections de scopolamine et de mescaline, substances d'origine végétale qu'utilisaient autrefois certains indigènes pour empoisonner leurs flèches.

Reste le rayon d'argent dont je n'ai jamais pu découvrir la nature. Était-ce un rayon spécifique comme les rayons X, ou un simple faisceau de lumière destiné à impressionner le sujet ? Le résultat, en tout cas, était atteint et beaucoup de prisonniers politiques de l'AVH parlaient avec terreur d'un *« rayon qui rend fou »*.

Tous ceux qui passaient par la chambre magique n'en sortaient pas définitivement atteints. Le cardinal Mindszenty, par exemple, semble avoir entièrement récupéré ses facultés. Mais à l'infirmerie spéciale de l'AVH, j'ai rencontré au moins six hommes dont la raison avait sombré pour toujours sous l'influence d'un traitement analogue : un commerçant de 28 ans, Jozsef Galgoczi ; un séminariste, Atilla Percze ; un vétérinaire, Tibor Hernadi ; un journaliste, Robert Vertes, et un ingénieur, Janos Padar.

J'étais moi-même resté environ six semaines dans la chambre magique. Après l'incident de la lampe, je refusai toute nourriture et cassai tout ce qui me tombait sous la main. Pendant cinq jours, on essaya de me calmer. Puis on me passa la camisole de force et on m'injecta des calmants qui me plongèrent dans une sorte de léthargie. Je dois dire qu'on ne me brutalisa à aucun moment. Le docteur Nemeth croyait sans doute à un accident du traitement comme il devait en arriver de temps en temps. Il dut finalement me juger irrécupérable car une nuit, pendant mon sommeil, il me fit transporter à l'infirmerie spéciale de l'AVH.

Cette infirmerie, véritable petit asile d'aliénés, était une dépendance du tristement célèbre Gyujtöfoghaz, la gigantesque prison de Budapest, située dans le faubourg de Köbanya, où j'allais passer la plus grande partie de ma détention. Je fus étiqueté, bien entendu, comme *« dangereux »* et l'on m'administra dès mon arrivée des doses massives de calmants. Je fus lavé, tondu, on me coupa soigneusement les ongles et on me jeta dans une cellule de quatre mètres sur quatre où se trouvaient déjà une douzaine de prisonniers. La literie se composait de cinq paillasses jetées par terre. Comme installation sanitaire, un simple seau à toilette, sans couvercle afin que les fous ne puissent pas l'utiliser pour se battre.

Cinq de mes compagnons étaient sujets à des crises périodiques. Mon voisin de gauche, un nommé Szilagyi, avait tué sa mère parce qu'elle refusait de lui acheter une bicyclette. La deuxième nuit, il me saisit à la gorge et tenta de m'étrangler. J'essayai en vain de crier. Mon voisin de droite, un cambrioleur syphilitique, suivait la scène des yeux avec une indifférence complète. Je réussis finalement à faire lâcher prise à mon agresseur en lui tordant le nez. Les autres détenus se réveillèrent alors et se mirent à vociférer mais les gardiens n'intervinrent pas. Saisi de remords, Szilagyi se jeta à terre en pleurant :

« Ne me frappez pas, je vous en supplie », gémissait-il. *« Je me tiendrai tranquille. Mais je n'en peux plus. Le jour, je n'arrive pas à rester éveillé et la nuit, je ne peux pas m'endormir. »*

Le mot d'ordre étant de nous « mater », les hommes de ménage de l'asile avaient été choisis parmi les prisonniers les plus brutaux. Pour la toilette, ils nous maintenaient entièrement nus sous un jet d'eau glacée. En cas de crise, ils enroulaient le patient dans un drap mouillé de six mètres de long qu'ils ficelaient ensuite étroitement. En séchant, le drap se rétrécissait et entamait la peau, provoquant des douleurs atroces. Je le sais par expérience pour avoir eu l'imprudence de demander un jour un cachet contre le mal de tête. L'infirmière transmit ma demande à un prisonnier-médecin, ancien major de l'AVH, qui en conclut que j'étais un maniaque des médicaments et me soigna « au drap mouillé ».

Les autres traitements employés étaient classiques : électrochoc, insuline, etc. La seule différence avec un asile ordinaire était qu'ils étaient appliqués sans aucun discernement. L'électrochoc était notre grande terreur. Lorsque l'homme de ménage en chef lisait le matin la liste de ceux qui devaient y passer, une lueur de crainte s'allumait même dans les regards les plus éteints.

Au bout de trois semaines, on jugea que je n'étais pas dangereux et on me transféra dans une cellule plus spacieuse qui abritait des cas relativement bénins. A partir de ce moment on se désintéressa complètement de moi. C'était à peine si les médecins me posaient une question de temps en temps. Ils semblaient considérer que j'avais été définitivement détraqué par le traitement qu'on m'avait fait subir et ne cherchaient pas à savoir si j'étais un simulateur. Je me félicitais de cette attitude.

Cinq prisonniers pour trois paillasses

Les directeurs de l'infirmerie spéciale ne songèrent bientôt plus qu'à se débarrasser de moi. Pour cela, je devais être condamné. Les « procès spéciaux » se déroulaient dans le grand bâtiment de la rue Fö. Deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, le docteur Jonas et trois autres juges de l'AVH rendaient leurs verdicts. Les débats avaient lieu devant une assistance clairsemée composée uniquement d'inspecteurs de la police politique.

Il va sans dire que mon procès fut de pure forme. Le procureur réclama un châtiment exemplaire. L'avocat désigné d'office invoqua mon jeune âge et un repentir que je ne me souviens pas avoir manifesté. Après deux minutes de délibérations, on lut le jugement sur un papier manifestement tapé à l'avance : quinze ans de prison.

Après ma condamnation, je fus transféré à la section « politique » du Gyüjtöfoghaz. Au début, je fus presque gâté. On m'avait mis dans une « cellule d'accueil » et tous les quarts d'heure, le guichet s'ouvrait : c'étaient les membres de l'aristocratie de la prison — médecins, pharmaciens, bibliothécaires, hommes de ménage, jouissant d'une certaine liberté de mouvements — qui venaient aux nouvelles. *« Une nouvelle toute récente qui vient de l'extérieur »* : telle était, pour une information, le cachet de l'authenticité absolue. Les miennes, bien sûr, dataient un peu mais pour des gens coupés du monde depuis des années, elles gardaient toute leur fraîcheur.

Lorsque j'eus vidé mon sac, cependant, je n'eus plus droit aux doubles rations qui étaient manifestement la contrepartie de mon apport au trésor commun. On me transféra dans une cellule déjà occupée par quatre prisonniers et, de vedette d'un jour, je devins l'un des deux mille pensionnaires rayés et déguenillés de l'établissement.

J'appris à dormir à cinq sur trois paillas[…] répartir sur 24 heures 300 grammes de pain, […] pas entendre les hurlements des prisonniers mi[…] fers pour avoir bavardé pendant la promenad[…] gardé par la fenêtre, caché un minuscule bo[…] crayon ou un morceau de papier. J'appris à su[…] ter la morsure des puces qui nous dévoraient l[…] et à ne pas regarder — comme le règlement l'[…] disait — « messieurs les gardiens » dans les […]

....

AU bout de trois […] un événement important vint transformer ma v[…] jour, alors que je me dirigeais vers la cour p[…] promenade avec un groupe de détenus, je fus […] par le chef de quartier qui nous attendait deva[…] bureau avec un petit Tzigane malingre parais[…] peine 28 ans. Je n'avais jamais vu ce dernier […] je devinai qu'il s'agissait du lieutenant Racz, […] « opératif ». Les « opératifs » constituaient une […] de super-AVH et le lieutenant Racz, je le savais, […] en fait le dictateur tout-puissant de la prison.

Il était de mauvais augure d'être remarqu[…] Racz. C'était lui, en effet, qui dirigeait le rése[…]

La seu[…] désorma[…]

[…] moutons » de la prison, les « wamzer », q[…] gardiens eux-mêmes craignaient. Aux pre[…] questions qu'il me posa, cependant, je compri[…] ne s'agissait pas de m'enrôler comme moucha[…] me parlait comme les gens sans instruction s'i[…] nent qu'il faut parler aux malades mentaux. Il […] besoin de nouveaux hommes de ménage et […] terrain pour voir si je conviendrais. Les homm[…] ménage étaient appelés à circuler presque libr[…] dans l'établissement et pouvaient voir beauco[…] choses. Il estimait sans doute préférable de c[…] ces fonctions à un prisonnier un peu « déran[…] souffrant de troubles de la mémoire plutôt q[…] homme tout à fait lucide.

En général, deux hommes de ménage av[…] charge d'un étage, c'est-à-dire de 120 ou 14[…] sonniers. Ils disposaient d'une cellule pour eu[…] où ils avaient le droit de fumer. Ils n'allaient […] la promenade avec les autres mais séparément. […] lorsqu'il faisait chaud, ils avaient la permissio[…] appréciée de retirer leur chemise. Ils devaient […] toyer les cellules et apporter la nourriture. J[…] le rôle de trait d'union entre les détenus et le[…] diens — et même le monde extérieur par l'inte[…] diaire des travailleurs forcés employés au deho[…] ils transmettaient les nouvelles, apportaient des […] rettes, des aiguilles, mille bricoles sans valeur […] sans prix pour les détenus.

Je circulais donc à peu près librement dans […] bâtiment, sauf dans le « saint des saints » : le […] sième étage de la division de gauche. Lorsq[…] détenus qui s'y trouvaient descendaient à la p[…] nade, une lampe rouge s'allumait dans les coul[…] il fallait immédiatement regagner sa cellule. […] hommes de ménage de ce lieu interdit étaient […] Yougoslaves arrêtés au moment de la crise d[…] minform et qui parlaient à peine le hongrois.

Un soir, vers onze heures, on me fit appeler […] gence. L'un des Yougoslaves venait d'être trans[…] à l'hôpital avec une crise d'appendicite. Com[…] n'avais eu aucune histoire depuis ma nominatio[…] avait pensé à moi pour le remplacer.

La division K (abréviation de *Külonleges*, […] ciale ») était séparée du reste du bâtiment pa[…] porte blindée. Elle avait comme pensionnaire[…] hauts fonctionnaires du parti ou des policie[…] l'AVH arrêtés pour la plupart au moment d[…] faire Rajk sous l'inculpation d'espionnage au […] de Tito. Mais depuis, beaucoup d'eau avait […] sous les ponts et les détenus de la division K […] naient — toutes proportions gardées — une […]

…VAGE DE CERVEAU

…ar et Mindszenty » par LAJOS RUFF

…sieurs de ses com- …l'exactitude de ses …précédents numéros …rconstances de son …des forteresses de …en usage n'ayant réussi à le faire parler, il est brusquement transféré dans « la chambre magique », où il passera six semaines.

Les lampes qui tournent inlassablement, les ombres qui se croisent, les bruits étranges, le mur en arc de cercle, le lit en pente pour qu'il soit impossible d'échapper au rayon d'argent dont les effets sur le cerveau sont imprévisibles, les séances de cinéma, les faux suicides, la double personnalité du docteur Nemeth : tout est mis en cause pour faire perdre au prisonnier le sens des réalités.

Il s'agit de réaliser dans le domaine de l'âme ce que les savants ont réussi avec la matière : la désintégration.

Voici la suite du récit de Lajos Ruff.

…nfortable. Après le déjeuner, les détenus …l'autorisation de se recoucher et le chef de …venait leur distribuer lui-même leurs dix …s quotidiennes. Les prisonniers jouaient aux …u aux cartes et on n'écourtait jamais leur …promenade, fixé à une heure.

…mier jour, à midi, lorsque je vins chercher …lles vides, une main rouge couverte de ta… rousseur, le bout des doigts étrangement … passa par le guichet. C'était la main de …dar.

… *C'est toi le nouvel homme de ménage*, dit-il …sa voie aiguë. *J'espère que nous nous enten…ons bien.* » Puis, d'un ton mi-protecteur mi-…naçant : « *Je te préviens que je suis diffi… pour les pâtes, le café et le linge propre. …is ne t'en fais pas. On peut s'arranger avec …i. Si tu as besoin de cigarettes, tu n'as qu'à … le dire.* »

… suite, je pus lui parler plusieurs fois et …e certains détails de sa vie. Simple ouvrier …t adhéré très jeune au parti communiste …n, il avait gravi peu à peu les échelons pour …ver, pendant la guerre, au sommet de la …ie aux côtés de Laszlo Rajk. Après l'arres… Rajk, en mai 1949, Kadar avait flétri ses « d'espionnage » dans d'innombrables dis…is cela ne l'avait pas empêché d'être arrêté

…oie de salut était …elle de la démence

…ur en 1951, sous des inculpations tout aussi …es.

… fut affreusement torturé. Pendant 42 jours, …t dans une villa de Buda, les mains liées der… dos et attachées à un anneau scellé dans le … policiers de l'AVH lui arrachèrent les ongles …rincipal tortionnaire, Wladimir Farkas, fils …tre de la Guerre, lui urina dans la bouche …*i faire perdre sa morgue* ».

…'il fut amené à la prison, Kadar n'était …oque. Mais une loque qui avait des accès … pendant lesquels il ne cessait de proférer …es à l'adresse de Rakosi.

…mment va le chauve ? », …nde Kadar

…ya de se suicider par un moyen qui a réussi …ois aux prisonniers politiques russes : pen… toilette, il aspira profondément l'eau de la … pour en remplir ses poumons. Mais cette … exige une détermination farouche. Celle de …ait sans doute insuffisante et on put le rani… la respiration artificielle. Depuis ce jour il …arler au gardien pendant tout le temps que … toilette.

…que où je le connus, il était souvent agressif …eux, mais je mettais cela sur le compte des … qu'il avait subies. Il était encore malade et …gnait constamment.

…ontrait particulièrement avide de nouvelles. … j'ouvrais le guichet, il se précipitait :

« *Raconte-moi quelque chose d'intéressant*, …ait-il. *Tant pis si ce n'est pas tout à fait vrai. …mment va le chauve ?* » Le chauve, c'était …kosi qui l'avait fait arrêter.

…voulait aussi aux Russes.

« *Ce sont eux qui ont tout gâché*, disait-il. *…faut qu'ils s'en aillent. Tant qu'ils resteront …ez nous, nous ne serons que des marion…ttes.* »

…it mis à apprendre les langues étrangères, … qu'une nouvelle carrière politique l'atten…

… *Vous allez voir*, disait-il. *On finira par …er une zone neutre en Europe. C'est la seule solution possible puisque aucun des deux camps ne veut la guerre. A ce moment-là, la Yougoslavie aura un grand rôle à jouer. Mon heure viendra, vous verrez...* »

Parmi les autres « vedettes » politiques qui ont fait, depuis, leur rentrée dans la vie publique, il y avait l'actuel ministre d'Etat du gouvernement Kadar, György Marosan. Il faisait partie du groupe des sociaux-démocrates mais était extrêmement impopulaire parmi ses propres camarades. Personnage assez pittoresque issu du lumpen-proletariat, il affectait le parler et l'allure des truands. Mais il était obséquieux devant l'« opératif » Racz, dont il avait fini par devenir l'un des mouchards préférés. On le sut et il fallut le changer de cellule, mais ses nouveaux compagnons furent immédiatement avertis de sa qualité de « mouton ». Malgré cela, ils ne se méfièrent pas suffisamment et se laissèrent confisquer un jour, sur sa dénonciation, une page de journal introduite en fraude. Le coupable écopa de six heures de fers. Le lendemain de cet incident, lorsque les prisonniers descendirent à la promenade par l'escalier en colimaçon, quelqu'un fit un croc-en-jambe à Marosan qui tomba et ne put se relever car tous les prisonniers en passant, le repoussèrent à coups de pied. Il se retrouva finalement au rez-de-chaussée, assez contusionné mais sans blessure grave. A partir de ce jour, il préféra renoncer à la promenade. Lorsque le lieutenant Racz apprit l'incident, il laissa tomber ce wamzer devenu inutilisable et Marosan vécut jusqu'à sa libération entouré de l'hostilité générale.

Au printemps de 1955, on m'affecta pour trois mois à l'hôpital de la prison, petite oasis de verdure dans la grisaille des bâtisses environnantes. C'était là que l'on gardait certains prisonniers de marque et en particulier le cardinal Mindszenty.

J'avais la charge de nettoyer le rez-de-chaussée et d'aider à soigner les malades. Le jour de mon arrivée, un vendredi, vers midi et demi, la lampe rouge s'alluma dans le couloir.

« *Disparaissez* », hurlèrent les gardiens.

Nous regagnâmes nos cellules et nous entendîmes le martèlement des bottes, puis des pas feutrés.

« *Qu'est-ce que c'est ?* », demandai-je à l'homme de ménage qui partageait ma cellule.

« *C'est le vieux qu'on emmène au bain* », me dit-il.

Le « vieux », c'était Mindszenty.

Le lendemain matin, à l'heure du ménage, un jeune gardien blond que je ne connaissais pas encore m'appela dans le couloir :

« *Ecoutez, Ruff*, me dit-il, *je suis un bon type mais je sais aussi faire le méchant. A vous de faire en sorte que je n'aie pas à montrer ce côté de mon caractère. Je sais que vous êtes un peu dingue, mais il va falloir vous montrer très raisonnable, sans quoi on vous ramène à l'infirmerie spéciale ficelé comme un saucisson. Vous allez me suivre dans une cellule que vous nettoierez proprement. Pas un mot, pas un geste, sinon... vous me comprenez.* »

Je fis oui de la tête. Il me demanda alors de me déshabiller et examina soigneusement mes vêtements. Ce ne fut qu'ensuite qu'il me conduisit jusqu'à la cellule numéro 20 — celle du cardinal. Elle était précédée d'une sorte d'antichambre où se tenaient les gardiens. Une porte métallique la séparait du reste du bâtiment. En face, s'ouvrait la porte de la cellule, avec l'habituel guichet.

Deux gardiens étaient attachés à la personne du cardinal, le grand blond qui m'avait parlé, un certain Jozsef Liptak, et un autre du nom de Laszlo Markus. Dans la cellule, je remarquai un lit avec matelas et oreiller — faveur très particulière — une table et une chaise toutes deux fixées au plancher. Dans un coin, l'inévitable installation sanitaire. Contre un mur, un prie-Dieu installé devant deux images pieuses représentant le Christ et la Vierge. Sur une étagère, un bréviaire, des livres d'heures et un ou deux ouvrages philosophiques.

Lorsque j'entrai dans la cellule, le primat se tenait dans un coin, les mains derrière le dos, vêtu d'un costume noir et d'une chemise blanche. Je lavai le plancher et fis le ménage à fond. Cette fois-là, le cardinal ne posa même pas son regard sur moi. Il fixait un point devant lui. Quant à Liptak, ses yeux fureteurs allaient sans cesse de lui à moi.

A l'époque, le régime du cardinal avait été considérablement adouci. Ses repas, préparés à la cuisine des gardiens, comportaient des œufs, du lait et des fruits. On l'autorisait à voir sa vieille mère, presque nonagénaire, une fois tous les six mois. La visite se déroulait en présence du commandant de la prison et du lieutenant Racz.

Il passait ses journées à lire, à écrire et à prier. Chaque fois qu'il avait achevé quelques pages, il les déchirait. Puis il se promenait de long en large dans sa cellule. On lui permettait de dire la messe. En dépit de son isolement, il restait un personnage imposant et les gardiens, lorsqu'ils croisaient son regard, baissaient les yeux.

Trois mois au service de Mindszenty

Un jour, en nettoyant le couloir, je fus témoin d'une scène caractéristique. Le lieutenant Racz était entré depuis quelques minutes dans la cellule du cardinal lorsque la porte s'ouvrit brusquement. J'entendis la voix coupante de Mindszenty : « *Oui, je vous dis de sortir* ». Et Racz, visiblement décontenancé, se retira sans un mot.

Une autre fois, le cardinal refusa son déjeuner, déclarant qu'il ne tolérerait pas plus longtemps que ces gardiens et des gardiennes de la section des femmes se réunissent devant sa porte — comme ils en avaient pris l'habitude — pour échanger des plaisanteries ordurières. Le commandant de la prison, puis deux officiels du ministère de l'Intérieur vinrent prier le cardinal de s'alimenter. Il leur répondit que s'il était condamné à la détention, il ne l'était pas à entendre des grossièretés. Au bout de trois jours, il avait gain de cause.

Je fis le ménage du cardinal pendant près de trois mois sans jamais échanger une parole avec lui. Un jour, pourtant, il laissa tomber son mouchoir et je le remassai. « *Merci, mon fils* », dit-il en me fixant de ses yeux ardents. Liptak me fit aussitôt sortir et m'ordonna de me déshabiller. Il fouilla scrupuleusement mes vêtements, sans rien trouver, bien entendu. Je dus regagner ma cellule où je restai jusqu'au lendemain. Puis on vint me chercher pour me reconduire à la prison.

Environ quinze jours après mon départ, l'homme de ménage en chef me glissa à l'oreille, pendant que je triais du linge, que le cardinal venait d'être emmené. J'appris plus tard qu'il avait été mis en résidence surveillée, le gouvernement — ou les Russes — ayant tenu à faire un geste de détente à la veille de la conférence des Quatre Grands, à Genève.

La détente internationale avait des répercussions jusque dans la prison. Certains gardiens devenaient moins brutaux, « gueulaient » plus rarement, essayaient même de fraterniser avec les détenus. Ils devaient se dire que si Tito, le « *chien enragé* », redevenait le dirigeant reconnu de la Yougoslavie, les prisonniers qu'ils traitaient jusque-là comme du bétail pourraient fort bien être libérés un jour, voire réhabilités. Il valait donc mieux être prudent.

Les libérations commencèrent. Ce fut d'abord le tour d'un certain nombre de communistes, puis, discrètement, celui des sociaux-démocrates. L'embarras des gardiens devenait évident. Il leur arrivait souvent de libérer des détenus qu'ils avaient autrefois battus jusqu'au sang.

Aucun ordre apparent ne présidait aux libérations : un détenu condamné à quinze ans de prison pour espionnage était libéré au bout de six mois tandis qu'un autre, arrêté pour avoir signalé à Rakosi des « erreurs » du parti, restait enfermé bien que les dirigeants du parti reconnussent eux-mêmes ces erreurs dans des résolutions officielles.

Quoi qu'il en soit, le bourbier était remué et déjà il puait. C'est dans cette atmosphère enfiévrée que se leva l'aube du 23 octobre 1956, jour de l'insurrection.

FIN

World copyright « L'Express », sauf Etats-Unis d'Amérique. Tous droits réservés.

Le récit de Lajos Ruff est publié par les Editions Fasquelle sous le titre « La Machine à laver les cerveaux ».

RADIO

Pierre Poitrinal, le soudeur, aura sa revanche.

UN ouvrier de 17 ans, taciturne, Pierre Poitrinal, élève de l'Institut de Soudure de Paris, est devenu célèbre, vendredi dernier, en perdant 4 millions.

A minuit, il montait d'un pas fermé sur la scène du Royal-Cinéma d'Orléans, accueilli par les applaudissements de 1.300 spectateurs, venus le voir risquer une fortune au célèbre jeu radiophonique du « Quitte ou Double ». A minuit cinq, la foule atterrée le regardait gagner la coulisse. Il avait perdu les deux millions gagnés au cours des émissions précédentes... et les deux millions supplémentaires qu'il aurait pu gagner ce soir-là.

Quatre spécialistes avaient travaillé une semaine pour mettre au point la question de chimie qui devait « coller » le jeune Poitrinal. Elle n'était pourtant pas extrêmement difficile : « Quels sont les deux composés volatils qu'on tire de l'huile de ricin ? » N'importe quel licencié aurait répondu : « L'œnanthol et l'acide undécylémique. »

Mais Pierre Poitrinal n'est ni licencié ni bachelier ; il a arrêté ses études avant le brevet élémentaire. Sa science étonnante est le résultat de trois ou quatre années de recherches personnelles sur la chimie, son violon d'Ingres.

Pas de « Tintin »

Il est le type même de l'autodidacte. A 17 ans, il a lu plusieurs centaines de volumes (« tous ceux qui me tombent sous la main », dit-il), allant des œuvres complètes de Jules Verne à celles du Marquis de Sade (« c'est intéressant »...) en passant par les 21 tomes des mémoires de Saint-Simon. Il préfère la lecture au cinéma, les équations au football. Jamais il ne se couche sans avoir terminé et parfaitement compris le chapitre commencé. Cependant, il travaille huit heures par jour à l'Institut de Soudure où il étudie les mathématiques, le dessin industriel, la géométrie descriptive, etc.

Pierre Poitrinal appartient à cette catégorie de gens qui passent leurs dimanches dans les musées, ne prennent pas le métro sans un « Que sais-je ? » dans chaque poche et écoutent la radio, le Petit Larousse sur les genoux... Et dans le minuscule appartement des Poitrinal, rue Marx-Dormoy, on peut trouver, au lieu des « Tintin », les traités de tous les grands chimistes modernes.

Mais pas une éprouvette ni une cornue... Le jeune Pierre dédaigne en effet les expériences pratiques pour les études purement abstraites, notamment la chimie thermo-nucléaire, sa discipline favorite.

> *« Si j'avais été interrogé sur cette partie,* dit-il, *et non sur la chimie organique, je suis sûr que j'aurais gagné... »*

L'agrégation du pauvre

Pierre Poitrinal a l'intention de se représenter à « Quitte ou Double » quand le délai obligatoire d'un an sera écoulé. Il ne choisira pas nécessairement la chimie, mais probablement, l'histoire ou la littérature. De l'avis de ceux qui le connaissent, il a autant de chances de gagner.

A l'école primaire déjà il surprenait ses professeurs par sa mémoire. Il a toujours emporté tous les prix de français et, à 13 ans, un diplôme spécial du gouvernement canadien pour une composition sur l'histoire de son pays...

Pierre Poitrinal s'est présenté à « Quitte ou Double », l'agrégation du pauvre, comme à un examen, pour mesurer ses connaissances. *« C'est un bon test,* dit-il. *J'ai voulu aller le plus loin possible. »*

Il possède un sang-froid qui étonne les réalisateurs de « Quitte ou Double ». Marcel Fort et François Chatelard, même après l'échec de Poitrinal, semblaient beaucoup plus émus que lui.

Pour eux aussi, cette fatale question était un événement. Jamais un candidat — sur les centaines qu'ils ont interrogés depuis dix ans — n'avait atteint ce stade, le « champion » de l'émission, l'écrivain Jean Burnat, ayant refusé de doubler le cap des deux millions en 1957.

PIERRE POITRINAL.
Il se représentera à « Quitte ou Double ».

Exceptionnellement, Pierre Poitrinal a reçu, à titre de consolation, une somme de 1.000.000 de francs, offerte par la firme qui patronne l'émission. *« Je vais pouvoir m'acheter des livres »*, a-t-il déclaré avec le sourire, et toujours flegmatique. Et il est retourné à sa lampe à souder...

M. Billères a demandé à Pierre Poitrinal de lui rendre visite cette semaine.

L'industrie privée fait d'intéressantes propositions, entre lesquelles Pierre Poitrinal n'a pas encore choisi.

Comment expliquer que ce garçon exceptionnel ait préféré apprendre un métier plutôt que préparer son bachot, alors que son père, comptable, l'y engageait ? Ce n'est pas par manque d'ambition.

> *« Je n'étais pas assez fort en langues et en maths pour réussir,* dit-il. *Tandis qu'avec mon C.A.P. de soudeur, puis de chaudronnier, je pourrai devenir agent technique dans un bureau d'études et, peut-être, ingénieur... »*

S'il fallait une preuve que l'enseignement secondaire n'est pas adapté à la formation des futurs techniciens.

TÉLÉVISION

14 heures de moins

LE nombre d'heures d'« écoute » sera-t-il considérablement réduit à la Télévision ? On en parle dans les milieux professionnels. Le chiffre de 30 heures par semaine, au lieu de 44, a même été avancé.

Le problème est le suivant : les crédits d'investissement n'existant plus, la R.T.F. devrait prélever sur son budget de fonctionnement les sommes nécessaires à la construction du réseau d'émetteurs et de relais de télévision. Elle aurait ainsi le choix entre deux solutions : ou réduire effectivement les heures d'écoute, afin d'économiser le nombre de milliards nécessaires aux investissements, ou abandonner les travaux d'infrastructure pour 1958.

Mais ni le directeur général ni même le ministre ne peuvent modifier la durée des programmes de radio et de télévision, ceux-ci étant fixés dans le budget de la R.T.F. voté par le Parlement. Un rectificatif à la loi de finances étant improbable — les députés s'y opposeraient — la direction de la R.T.F. devrait effectivement se résoudre à abandonner les travaux entrepris pour qu'en 1959 l'image télévisée atteigne la France entière.

Trois possibilités existent pour éviter cette politique désastreuse :

- le rétablissement des crédits publics,
- le recours à l'emprunt,
- l'appel aux capitaux privés.

Beaucoup pensent à cette dernière solution qui ferait perdre à l'Etat son monopole sur la télévision.

FORUM

LA FORCE DES FAIBLES

par ALFRED SAUVY

ALFRED SAUVY.

LES entorses à nos institutions, pratiquées sous le couvert de la guerre d'Algérie, menacent les citoyens les plus « inoffensifs », a-t-il été souvent dit ici, en faisant sortir notre machine administrative et politique de ses normes, au mépris des droits privés.

Les signes avant-coureurs se multiplient : l'éviction progressive des ouvriers hors des logements H.L.M. construits pour eux se poursuit, ainsi que la formation d'un sous-prolétariat du meublé, dans l'indifférence des autorités et de l'opinion. Un autre épisode de cette domination est fourni par l'étrange attitude de l'administration et du ministre des P.T.T. à l'égard des citoyens qui, cherchant le silence de la vie privée, ont refusé la publication de leur numéro dans l'annuaire. Les dessous — et les dessus — de cette aventure héroï-comique méritent d'être connus :

Ubu ministre

Ayant commis une erreur peu digne de son passé et, nous l'espérons, de son avenir, l'administration des P.T.T. a diaboliquement persévéré, entremêlant sophismes déconcertants et décisions illégales (exemptions des parlementaires, etc.). Il faudrait demander à Jean Vilar d'arrêter les répétitions d' « Ubu Roi », car un nouveau chapitre est en train de s'écrire, en toute spontanéité.

Si j'avais la place et le loisir de reproduire ces bulles solennelles, je demanderais à mes lecteurs de s'asseoir dans un bon fauteuil, l'esprit bien dégagé et prêt à tout, à moins d'être dans un jour d'indulgence et de franche hilarité.

Des victimes se sont réunies et ont demandé au ministre de recevoir une délégation (1). Ce sont toutes, notez-le, de petites gens ; quelle déplorable idée ! Ah ! s'il y avait eu, parmi elles, quelque baron de la betterave, quelque solide mandataire aux Halles ou pétrolier, c'eût été une autre affaire ! Mais ceux-ci peuvent supporter les 3.600 francs de pénalisation, imaginés dans un moment de détresse plus mentale que financière. Acheter 3.600 francs le silence, ce n'est pas cher ; il en est qui coûtent beaucoup plus.

Donc, il ne s'agissait pas d'un groupe de pression, digne de ce nom ; à peine un « groupelet de pressionnette », et M. E. Thomas, ministre socialiste, fut rassuré.

Il avait, du reste, une autre raison de ne pas recevoir ces victimes, e... .llente d'ailleurs ; c'est qu'au fond, bien au fond, en dehors du catéchi...e qui lui a été enseigné par quelque administrateur responsable de l'affaire, il sait qu'il n'a pas tout à fait raison. Il y eut, il y a bien longtemps, un certain Thomas qui avait besoin de toucher pour être convaincu. Thomas 1958 ne veut pas toucher, car il a trop peur d'être convaincu.

Que, dans une période de grande intensité dramatique, tout devienne permis n'est que trop évident. Quand on s'enfonce chaque jour dans une immense erreur, dont la France peut ne pas se relever avant un siècle, on peut se désintéresser du sort de personnes qui ont cru aux principes du régime sur le respect de la vie privée. Quand l'université, l'école, reçoivent pour réponse : « J'ai déjà mes pauvres », quand le Parlement est incapable de s'intéresser à la jeunesse française, c'est-à-dire à la France de demain, quand la torture est pratiquée comme un système, puis niée avec la même sérénité, il en faut beaucoup pour s'émouvoir un peu. Pourvu que subsistent quelques piliers du régime, alcool, ignorance, presse d'information, etc., sa solidité n'est pas ébranlée.

Subtils cheminements

Inquiétante est l'évolution des esprits : gouvernants vers l'action contraire à nos institutions, gouvernés vers l'indifférence. C'est aux seconds que nous nous adressons ici. Nous ne courons certes aucun danger de chemises noires ou brunes, mais cela vaudrait mieux, car les cheminements actuels sont plus subtils. L'empiétement se fait si légèrement qu'il n'y a jamais de raison forte pour élever la voix ; « la superbe simplicité demande d'immenses égards »... provisoires. Le serpent connaît son métier.

Etre du côté de la puissance publique, contre les puissants intérêts privés, ne signifie pas s'abandonner aux arbitraires administratifs. Qu'ils soient lobbistes ou bureaucrates, les seigneurs n'ont que faire dans la société que nous voulons, où l'intérêt général inspirera les actes publics, tout en respectant l'individu. Comme il fut dit, il y a quelque quinze ans, c'est parce que les abeilles ont un aiguillon qu'il y a encore des abeilles.

(1) Les adhésions à l'association *« Les Sinistrés du téléphone »* sont reçues, 34, rue Saint-Lazare.

L'EMBARRAS DU CHOIX

● ***Les nouveaux spectacles.***

THEATRE

PAPA BON DIEU (*voir la critique de* Robert Kanters).

LA MAISON DES CŒURS BRISÉS (*voir la critique de* Robert Kanters).

LE PETIT MILLIARD, de Gérard Néry. La situation juridique et familiale qui sert de point de départ à ce petit vaudeville est si compliquée que l'exposition est fort longue. Puis ça tourne court. Grand ressort comique : les deux sœurs qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau et dont le double rôle est tenu par la même actrice. Même en ajoutant tout le talent et toute la drôlerie de Marthe Mercadier et de Guy Bertil, cela ne fait qu'un petit, petit, petit milliard (*à la Comédie Wagram*).

CALIGULA, d'Albert Camus : écrite il y aura bientôt vingt ans, la pièce contient quelques-uns des thèmes majeurs de notre dernier Nobel à l'état naissant. Tragédie d'un homme partagé entre la lucidité désespérée de son intelligence et la lucidité affamée de son cœur. Parce qu'il est empereur absolu, il peut aller jusqu'au bout de chacune de ses intransigeances, et ce bout, c'est le suicide. L'œuvre intéresse constamment, elle n'émeut pas toujours parce que c'est une pièce à un seul personnage, encore mal dégagée des vues de l'esprit. Autour de M. Jean-Pierre Jorris qui lutte courageusement avec son rôle et le domine parfois, on peut remarquer Mme Héléna Bossis, M. Denis Manuel. Heureux décor de M. Michel Juncar. Le Nouveau Théâtre de Paris est élégant et confortable. Que *Caligula* soit son premier spectacle est de bon augure — noblesse obligera. (*Nouveau-Théâtre, 15, rue Blanche.*)

CINEMA

THÉRÈSE ETIENNE (*voir la critique de* Denis Vincent).

LES NAUFRAGÉS DE L'AUTOCAR (d'après Steinbeck) : Redoutables pièges que ces films tirés de romans dont il ne reste qu'une situation formelle. L'autocar, enjambant les ponts pourris, traversant les avalanches, luttant contre la boue, parcourt bien tout le film, mais aucune émotion ne se dégage de ce lieu clos où des étrangers se trouvent contraints de partager le même destin. Voyage inquiétant, favorable aux idylles, mais Victor Vicas analyse ses personnages avec moins de perspicacité qu'un enfant. Pour lui, Freud explique tout, et cet autocar claudicant devient l'éventail de tous les complexes qui poussent Joan Collins à l'avarice, puis à l'ivresse, Jayne Mansfield à la galanterie, puis au mensonge, la petite bourgeoise à la débauche, etc.

Seul sain et superbement courageux, le chauffeur de l'autocar mène sa machine à bon port et sa femme sur la voie du salut. Il n'y a que Steinbeck qui reste en panne. (*Ermitage, Vedettes, Images.*)

JOAN COLLINS.
Seul Steinbeck reste en panne.

PARADIS DES HOMMES. L'équipe italienne qui promène une paresseuse caméra à travers le monde pour faire rêver le bourgeois exagère vraiment cette fois. Le *Paradis des hommes* où les Tahitiennes montrent avec ostentation leurs seins aux Américains ne donne guère plus envie d'aller en Polynésie que boulevard de la Chapelle. Tant de vulgarité, et même le fameux bleu des mers du Sud, qui ressemble à l'encre Waterman... (*Marignan, Le Français.*)

VARIETES

EDITH PIAF A L'OLYMPIA. — Elle entre en scène à petits pas maladroits, le public bat des mains. C'est la fête des retrouvailles. Elle se laisse acclamer avec des hochements de tête tendres et approbateurs. Elle s'avance et chante.

Aussitôt, dans l'esprit des deux mille spectateurs les poncifs se bousculent : « *C'est une grande petite bonne femme* », « *Mais d'où sort-elle sa voix ?* » Et puis les formules s'évanouissent, les deux mille spectateurs — petites filles et vieux messieurs, visons gris et pull-overs — se métamorphosent en un être unique, tendu, bouleversé, solitaire, amoureux. Entre Edith Piaf et son public l'intimité est totale, le contact immédiat et secret. Ses nouvelles chansons (« La Foule », « Comme moi », « Salle d'attente ») sont surtout ce qu'elle en fait.

« Dieu réunit ceux qui s'aiment... » Voilà, c'est fini, elle ne reviendra plus. Petites filles et vieux messieurs, visons gris et pull-overs sortent sans se regarder, les mêmes larmes au fond des yeux, les mêmes refrains au fond du cœur.

Les noces d'argent d'Edith Piaf et de Paris ressemblent étrangement à un premier rendez-vous.

Félix Marten, gilet écarlate, fossette ravageuse, termine la première partie du programme.

L'ironie lui va bien.

La tendresse beaucoup moins. Il a devant lui une belle carrière: d'acteur de cinéma, sûrement, de chanteur... peut-être.

● ***Si vous ne les avez pas encore vus.***

THEATRE

LA VIE ET LA MORT DU ROI JEAN : un western historique de Shakespeare (*Théâtre de Ménilmontant*).

MADAME SANS-GÊNE : avec Madeleine Renaud, grande comédienne dans un grand rôle (*Sarah-Bernhardt*).

CRÉANCIERS : Strindberg règle des comptes de ménage (*Nouveau Théâtre de Poche*).

LE JOURNAL D'ANNE FRANK : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

PATATE : le meilleur théâtre de boulevard par le meilleur Achard (*St-Georges*).

IRMA LA DOUCE : l'OPÉRA DE QUAT'SOUS de Marguerite Monnot (*Gramont*).

ROMANOFF ET JULIETTE : les amants de Vérone sur le mode badin de la coexistence (*Marigny*).

MISÈRE ET NOBLESSE : Commedia dell' Arte par la compagnie Jacques Fabbri (*Renaissance*).

GEORGE DANDIN : Molière vivant (comme au festival de Sarlat) (*Studio des Champs-Elysées*).

LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN : Bertholt Brecht en direct (*Comédie des Champs-Elysées*).

L'ŒUF : Jacques Duby dans une pièce insolite et drôle (*Atelier*).

CINEMA

MAIGRET TEND UN PIÈGE : Simenon bien servi (*Paris, Wepler, Berlitz*).

ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD : l'influence Bresson-Hitchcock sur un crime presque parfait (*Colisée, Marivaux*).

LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAI : l'absurdité de la guerre dans un chef-d'œuvre (*Monte-Carlo*).

LES NUITS DE CABIRIA : les malheurs d'une petite prostituée romaine (*Bonaparte, Plaza*).

PATROUILLE DE CHOC : l'Indochine vue par un jeune réalisateur audacieux (*Studio Raspail*).

GUERRE ET PAIX : trois heures avec Tolstoï et Audrey Hepburn (*Montreal*).

DOUZE HOMMES EN COLÈRE : à la recherche de la justice (*Quartier Latin*).

LA DAME DE SHANGAI : avec Rita Hayworth et Orson Welles (*Studio Bertrand*).

LES VITELLONI : Fellini et la douceur de vivre (*Cardinet*).

STELLA : une Antigone des faubourgs d'Athènes (*Cinéma d'essai Caumartin*).

LE TRIPORTEUR : Darry Cowl dans son meilleur film (*Royal Hausmann Studio, Radio Ciné Opéra*).

LA RUÉE VERS L'OR : un classique de Charlot (*Le Celtic*).

LE 41e : le premier film d'amour soviétique (*Belleville, Temple*).

LA MAISON DE L'ANGE : révélation du cinéma argentin (*Agriculteurs*).

UN HOMME DANS LA FOULE : quand l'Amérique dévore ses héros (*Reflets*).

CHARMANTS GARÇONS : « Adorables créatures » autour de Zizi Jeanmaire (*Impérial, Triomphe, Boul'Mich', Royal Hausmann Club*).

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS : pour petits et grands enfants (*Avenue*).

Février au
TNP
LE MALADE IMAGINAIRE
Vendredi 21 février à 20 heures
HENRI IV
Dimanche 16 fév. à 14 h. - Jeudi 20 fév. à 20 h.
PHEDRE
Samedi 22 et mercredi 26 février à 20 heures
PEER GYNT
19, 23 et 27 février

La chanteuse de minuit
BARBARA
passe actuellement à l'Ecluse
15, quai des Grands-Augustins
Vedette des Disques
La Voix de son Maître
PATHE-MARCONI

STUDIO 43
43, Faubourg-Montmartre - PRO. 63-40
OMBRES SUR LA ROUTE
Pour la première fois en France, un film soviétique de suspense en couleurs

APOLLO
20, rue de Clichy - TRI. 91-46
La Comédie de Saint-Etienne
JEAN DASTE
LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN
de Bertolt Brecht
Jusqu'au dimanche 23 février inclus
A partir du 3 mars Le BOSSU avec Jacques Dacqmine

CINEMA D'ESSAI-CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
2e MOIS
STELLA (v.o.)
avec
MELINA MERCOURI
UNIVERSAL

BROADWAY
VENDÔME
Pères et fils
V.O.
Un joli petit film italien de plus...
LE FIGARO.

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE
Attract. sud-américaines
11, rue Monsieur-le-Prince
HELIO MOTTA

CLUB CH. ELYSEES
Orch. Oscar CALLE
LE SENECHAL
T. L. J. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.

Le Rêve
3, bd Poissonnière - Air conditionné
2 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU
DANCING
2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO
ELY. 11-61
LIDO
ELY. 11-62
LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Fréday

AU THÉATRE

PIÈCES NOIRES, VISAGES PALES

par ROBERT KANTERS

PAPA BON DIEU
de Louis Sapin, mise en scène de Michel Vitold, au théâtre d'Aujourd'hui.

LA MAISON DES CŒURS BRISÉS.
de Bernard Shaw, au théâtre de l'Œuvre.

AU moment où l'on va enterrer un vieux nègre que son habitude de sacrer a fait surnommer Papa Bon Dieu, un coup de foudre ressuscite celui qui n'était qu'ivre-mort. Les autres nègres se jettent à genoux pour vénérer cette nouvelle incarnation. Papa Bon Dieu lui-même est ébranlé, plus qu'à demi convaincu : il se choisit deux anges : une fille pure et une fille perdue, et la religion embryonnaire grandit, de pseudo-miracle en conversion retentissante, malgré toutes les résistances. Et d'autant mieux que l'astucieux mulâtre Thomas s'est fait le manager de la Foi Nouvelle, qu'il la lance comme un produit commercial et une affaire lucrative.

Quand le vieux comprend qu'il sème plus de trouble que de vérité, il est trop tard. Il meurt, cette fois, mais l'exploitation de la crédulité par Thomas lui survivra et c'est de justesse que la fille perdue au grand cœur et le bon nègre qui l'aime depuis toujours assureront à cette pièce de goût américain une happy end.

On aurait mauvaise grâce à reprocher à M. Louis Sapin le total manque d'authenticité (au sens strict) de cette pièce : Corneille, qui n'était pas espagnol, a écrit « le Cid », pourquoi M. Sapin, qui n'est pas noir, n'écrirait-il pas une pièce afro-américaine ? Et pourtant, « Papa Bon Dieu » souffre d'un côté nègre-blanc.

Le sujet pouvait inspirer ou bien une pièce attentive et sérieuse, un peu amère, sur les égarements de la foi ; ou bien une énorme farce à la manière du Jules Romains de « Knock » et de « Donogoo » sur le lancement publicitaire d'une religion comme d'un savon. Mais il y fallait plus de sympathie (le cœur de M. Sapin est voltairien) ou bien plus de drôlerie et de drôlerie spontanée.

Or nous sommes en pleine convention littéraire, les nègres de M. Sapin sont des nègres abstraits, sans lieu ni conditions d'existence, qui ne se soucient ni de la loi-cadre, ni de Little Rock, ni, ce qui est plus grave, de rien de ce qui tourmente leurs frères de couleur chez Faulkner, par exemple. Ce sont les classiques grands enfants, ingénus dans le mysticisme comme dans la luxure ou l'ivrognerie, et les prêches de Papa Bon Dieu reposent sur la religion du bon sauvage.

Nègre-blanc

Disons d'ailleurs que pour la farce, il s'en faut de peu. M. Sapin a de la verve, de la truculence : son dialogue est plein de formules drôles, il sait amener une situation et la retourner à point en se servant sans maladresse des ficelles du métier. Tout ici annonce un nouvel auteur gai de talent. L'excellente mise en scène de M. Vitold est une véritable re-création des personnages et stylisation des comédiens noirs pour la plupart improvisés et parfois fort bons (Judith Aucagos, Amadou Sissoko, Ferdinand Oyono, etc.).

Cerisaie anglaise

Le second spectacle intéressant de la semaine, c'est une pièce noire au sens figuré : et, ce qui est rare chez Bernard Shaw, les personnages y sont aussi assez mal dessinés. En 1916 (il avait soixante ans), à propos de cette « Maison des Cœurs brisés », Shaw disait à un ami : « Dans mes moments perdus, j'écris une pièce à la manière de Tchékov. C'est l'une des meilleures choses que j'aie écrites. Connaissez-vous les pièces de Tchékov ?... Il me donne l'impression que je suis un débutant... » Cette transplantation de « La Cerisaie » dans la campagne anglaise pendant la première guerre mondiale est souvent savoureuse, parfois très belle : mais on y sent aussi le sexagénaire débutant dans un registre qui n'est pas le sien.

Dans la grande maison de campagne de Tchékov, sept ou huit Anglais jeunes ou vieux, ratés de la vie, ratés de l'amour, se cherchent, se croisent, se querellent, ne se rejoignent plus : la terre se dérobe sous eux comme si l'île britannique avait rompu ses amarres et ils iront, résignés, vers le déluge de feu des premiers bombardements aériens, pâle préfiguration chez nous du blitz de 1940. Mais ces personnages ne sont pas étrangers à l'humour et à la cocasserie de Shaw, ils ne sont pas tout à fait étrangers non plus, hélas ! à son goût du prêchi-prêcha.

Comme malgré lui, où Tchekhov suggérerait, Bernard Shaw souligne, où le premier ferait appel au silence, le second donne dans l'orateur de Hyde Park. Le bouillant Shaw ne sait pas être fidèle à la vérité avec l'humilité de Tchékov. Il rajoute de la couleur et barbouille son dessin.

Or la pièce est interminable (« trois heures cinquante de l'ennui le plus intense », écrivait Arnold Bennett à la création en 1921) : et la version française, même si elle est abrégée, est alourdie par la traduction. Il y a des morceaux d'une vérité superbe où l'on croit pressentir une sorte de lyrisme très rare chez Shaw. Mais il faudrait tailler encore. Dans un bon décor de Maurice Brianchon, la distribution est dominée par Mme Yvette Etiévant, hôtesse des cœurs brisés qui reçoit comme chez elle Mlle Ariane Borg, MM. Lucien Nat, Michel Bouquet, Claude Maritz, Bruno Cremer, Jean Lagache, etc.

Il y a de meilleures pièces de Bernard Shaw, comme il y aura de meilleures pièces de M. Louis Sapin, mais les deux soirées ne sont pas indifférentes.

AU CINÉMA

UN ANGE BLEU EN SABOTS

par DENIS VINCENT

THÉRÈSE ETIENNE
Un film de Denys de la Patellière (*Au Richelieu, Madeleine, Gaumont, Biarritz*)

EH bien, cette Thérèse Etienne, voilà une personne pleine de tempérament, et peu conforme à l'idée que se fait le spectateur moyen d'une jeune paysanne helvétique.

En moins d'une heure et demie, la voilà, fille de forçat (et comme on a de peine à imaginer un forçat suisse !) errant sur les routes, engagée par pitié dans une ferme de la Suisse alémanique, giflant le terrible propriétaire du domaine, M. Muller — un caractère, celui-là ! — l'épousant, le trompant avec son propre fils, lui faisant endosser un enfant dont il n'est pas le père et l'assassinant pour vivre librement sa passion lorsque M. Muller découvre qu'il a été trahi.

On voit bien ce qui, vers 1935, pouvait séduire les producteurs français dans ce bon gros roman de John Knittel. Ils rêvèrent tour à tour de faire tourner par Raimu ou par Harry Baur, cet « Ange bleu » en sabots. Et, qui sait ? un Duvivier l'eût peut-être réussi, en quelques gros traits noirs. On voit aussi comment, après guerre, Maria Schell aurait pu, dans le personnage de Thérèse Etienne, trouver l'un de ces rôles-récitals pour grande comédienne.

Habillé à Paris, par deux hommes pleins de tact, Denys de la Patellière et Roland Laudenbach, ce drame campagnard ressemble maintenant à un exercice de style pour étudiants en cinématographie.

Voyez, semblent-ils dire, comme nous sommes habiles, comme nous sommes sobres. Vous l'attendiez, ce moment où le mari de Thérèse va la trouver avec son amant ? Eh bien, hop ! voilà comment on l'esquive.

Entomologiste distingué

Vous avez cru la voir venir, cette scène où le fils torturé par le remords va se confier à un prêtre ? Eh bien, hop ! il ne parle pas.

Le résultat est qu'on est tenté de louer l'adresse avec laquelle les auteurs ont évité « la scène à faire ». Mais s'ils avaient si peur de leur sujet, pourquoi scénariste et réalisateur ont-ils accepté de le traiter ? Ce n'est pas l'un des moindres maux dont souffre le cinéma français.

Une telle histoire ne pouvait émouvoir que dans la sincérité, la sensualité et la violence.

M. Denys de la Patellière évolue entre les vaches, la passion sénile d'un homme rude, et les sens affolés d'une fille de ferme avec l'air d'un entomologiste distingué.

Ce n'est peut-être pas tout à fait sa faute si la Suisse est un pays dont les mœurs, les étables et les institutions peuvent soulever l'envie, mais pas la curiosité.

Entre lait, foin et clochettes, Françoise Arnoul, qui a les moyens d'une souris là où il fallait une lionne, a bien du mérite à n'être pas ridicule. Le fait est que rien de tout cela n'est ridicule. Hors la dernière phrase qu'échangent les deux amants avant de se retrouver en prison.

J. R. Justice a de l'ampleur dans le rôle de M. Muller, et Pierre Vaneck de la décence dans celui du faible fils. L'équipe technique a réalisé un excellent travail. Dans quelques images d'extérieurs, le silence, la lumière ont soudain le son et la qualité du silence et de la lumière qui règnent en montagne.

En sortant on ne saurait en vouloir à personne, pas même à ceux qui se laissent broyer dans l'engrenage que le cinéma français conjugue ainsi : j'ai une vedette, tu as un sujet, il a de l'argent, nous faisons un film.

Oui. Mais pourquoi ?

LOUEZ VOS PLACES
aux Agences LA MADELEINE
14, Bd DE LA MADELEINE - OPÉ. 97-93
34, Av. des Champs-Élysées - ELY. 78-62
14, Bd Beaumarchais - ROQ. 00-92
16, Avenue de l'Opéra - RIC. 56-65

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA		
Lundi 17	20 h.	LE CHEVALIER A LA ROSE
Mercr. 19	20 h. 30	CHEMIN DE LA LUMIERE GISELLE - LA VALSE
Vendr. 21	20 h.	AIDA
Samedi 22	20 h.	FAUST
Dim. 23	20 h.	FAUST

OPERA-COMIQUE		
Mercr. 19	20 h. 45	MADAME BUTTERFLY
Jeudi 20	20 h. 15	MANON
Vendr. 21	21 h.	CAVALLERIA RUSTICANA PAILLASSE
Samedi 22	20 h. 30	LES CONTES D'HOFFMANN
Dim. 23	14 h. 30	LA TOSCA
Dim. 23	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES

DANSE

Le pas de deux décisif

Le 14 février, sur l'immense plateau de l'Alhambra, Zizi Jeanmaire et Roland Petit s'envoleront dans le plus difficile pas de deux de leur carrière.

Ils ont voulu l'Alhambra parce que l'année dernière leur « générale » coïncida avec la rentrée de Maurice Chevalier dans la grande salle de la place de la République. Résultat : la plupart des invités doublement sollicités choisirent l'Alhambra.

Le pire est qu'ils ne le regrettèrent pas. Avec esprit, avec talent, Roland Petit et Zizi Jeanmaire s'étaient trompés en montant leur dernier spectacle.

Mais la danse est la plus rude des disciplines et, de tous les moyens d'expression, celui où l'abîme est le plus grand entre ce qui est bon et ce qui est très bon. Et depuis sept ans, le « très bon » s'est fait rare.

Zizi Jeanmaire est devenue star à Hollywood, chanteuse à Paris, célèbre partout. Roland Petit est demeuré le plus intelligent chorégraphe, le plus doué des animateurs. Ils ont pris le temps de se marier et d'avoir une petite fille.

Une étincelle

On attend d'eux maintenant qu'ils fassent jaillir dans la salle de l'Alhambra, parmi le plus dur et le meilleur des publics, celui de Ménilmontant, une étincelle semblable à celle qu'ils allumèrent il y a treize ans aux Champs-Elysées. Ils sortaient tous les deux de l'Opéra où, petits rats, puis adolescents, ils n'ont cessé de s'épier avec une admiration jalouse, où ils ont vingt ans ensemble en 1945. L'Opéra leur semble poussiéreux, conventionnel ; et c'est le départ massif. Ils se retrouvent, Renée Jeanmaire, qui n'est pas encore Zizi, Jean Babilée, Roland Petit, Nina Vyroubova, au théâtre Sarah-Bernhardt où ils font pendant un mois la démonstration de leurs qualités techniques.

Là, ils bénéficient d'un immense courant créateur. Bérard donne à Roland Petit ses premiers conseils ; Jouvet, ses directives ; Boris Kochno, l'ancien secrétaire de Diaghilev, son goût ; Prévert, sa poésie ; Paul-Louis Weiller, son argent.

Roland Petit apporte, quelques mois plus tard, en 1945, quatre millions que lui a donnés son père et s'installe au théâtre des Champs-Elysées. Ce père munificent, on le voit, le soir de la première, en habit, au premier rang. Mais le jour, il fait sauter lui-même les grillades dans son bistrot des Halles où il travaille dès l'aube pour gagner de quoi alimenter la passion de son fils qui est devenue la sienne. Et lorsque la troupe n'a pas de quoi déjeuner, c'est encore au « père Petit » que l'on a recours.

La première soirée des Ballets des Champs-Elysées est triomphale.

Douze cents « Carmen »

En 1948, les Ballets des Champs-Elysées deviennent au théâtre Marigny les Ballets de Paris. *Le Loup, Les Demoiselles de la nuit*, sont présentés, et puis *Carmen* qui devient, fait exceptionnel dans le monde de la danse où l'on travaille en « répertoire », un spectacle régulier. *Carmen* est donné 1.200 fois. Roland Petit a trouvé cette fois l'accord parfait entre l'exhibition technique et la représentation dramatique. C'est un spectacle complet.

Au fond du cœur de Roland Petit, sommeillent un M. Ziegfeld qui rêve de Folies, de revues, de girls, de grands spectacles, et un M. Stanislawski, qui rêve de mise en scène pénétrante et stylisée, de théâtre. C'est l'alliance de ces ambitions avec la rigueur noble de la danse classique qu'il poursuit. Que manque la rigueur... et il reste un spectacle bâtard, ni ballet ni music-hall, comme celui qu'il présenta l'année dernière au théâtre de Paris.

L'année prochaine, il veut monter une opérette dansée dont il a demandé le texte à Marcel Aymé.

C'est encore un mélange de genres. Il risque de se tromper. C'est pour cela qu'il risque aussi de réussir. Cette année, il a senti que le moment est venu de redonner au public de la danse, de la vraie.

Paris est prêt

Les ballets de Cuevas ne font plus que des tournées sans éclat. L'Opéra se mire toujours dans *Le Lac des cygnes. Le Rendez-vous manqué* a réveillé le goût du ballet-spectacle sans l'assouvir. Paris a envie de revoir des entrechats, des bonds, des jetés-battus. Et un nouveau public largement populaire s'est créé, jeune, sensibilisé à la musique par la vogue formidable des disques, prêt à se passionner ou à se fâcher. A l'Alhambra, on n'est pas indifférent ou poli. On est d'accord, ou on ne l'est pas.

Roland Petit présentera à ce public trois nouveaux ballets dont *La Rose des vents*, argument d'Albert Vidalie, sur une musique de Darius Milhaud, histoire d'une fille de bar qui se prend pour une sirène et d'un marin qui veut croire à la sirène.

Il tient l'argument pour l'élément prépondérant d'un ballet. C'est l'argument, dit-il, qui inspire le chorégraphe et l'oblige à retrouver, avec ses moyens, l'univers de l'auteur. « La chorégraphie est une écriture ou plutôt une traduction. »

Une traduction qui demande les efforts les plus émouvants : ceux qui obligent Roland Petit et Zizi Jeanmaire, devant lesquels s'ouvrent toutes grandes les portes dorées du cinéma, à faire depuis six mois quatre heures d'exercices à la barre chaque jour, dimanche compris.

MICHELE MANCEAUX.

(Charpentier.)

ROLAND PETIT ET ZIZI JEANMAIRE.
Face au plus dur des publics.

EXPOSITIONS

Du garage au musée

DANS le garage que possédait le mari d'une des grandes « animatrices » de l'art moderne, Jeanne Castel, on pouvait avec cent cinquante francs se procurer, en 1933, des arlequins qui, pour quelques rares connaisseurs, avaient le charme de Monticelli, la grâce de Bonnard et la gravité de Watteau.

Ces arlequins, qui valent aujourd'hui — mais depuis peu — des millions, étaient signés d'un nom totalement inconnu : Pougny.

Ce grand garçon silencieux dont le physique évoquait un peu celui d'un jeune premier romantique n'était Russe que par hasard. Sa famille — des musiciens italiens — s'était fixée en Finlande, près de Petrograd, à la fin du XIX[e] siècle.

Devenu Parisien après la Révolution de 1917, ce Méditerranéen du Nord s'adapta si bien à sa nouvelle patrie qu'il passe, aujourd'hui, pour le peintre le plus typiquement français de notre temps.

Et pourtant, ni la fortune ni la gloire ne devaient, de son vivant, lui faciliter son adaptation.

Un même dialogue

Deux ans après sa mort, le musée d'Art moderne expose deux cents tableaux réalisés, pour la plupart, entre 1927 et 1956. Chose rarissime chez les meilleurs : dans aucune de ces toiles, le goût de Pougny n'est une seule fois pris en défaut. Tous ses rapports « tiennent », toutes ses fantaisies se justifient par une composition d'une rigueur inéluctable.

« *C'est un des derniers peintres de la tradition française* », disait-on de lui, depuis quelques années. On sait aujourd'hui qu'il est l'égal de Bonnard ou de Vuillard. Et que, de plus, il est Pougny.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

ATELIER RUDOMINE
90, boulevard de Courcelles
40 GOUACHES DE
RENÉE FETILLIEUX
Du 7 au 23 février

GALERIE ARNAUD
34, rue du Four (6e)
JAMES GUITET
Du 13 février au 5 mars

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 69-37
ANNA EVA BERGMAN
Peintures récentes

GALERIE SIMONE BADINIER
DEUX ATELIERS DE BERLIN
1, rue Laffitte - Jusqu'au 28 février

GALERIE SAINT-PLACIDE
41, rue Saint-Placide
ARDENNE
Du 15 au 28 février

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau - LAB. 57-35
F. LEGER
Dessins et gouaches 1909-1955
Inauguration le mercredi 19 février

MARLÈNE GLASER — RAYMOND CORDIER
27, rue Guénégaud - 6e
présentent l'œuvre de
NICOLAS IONESCO
du 14 février au 14 mars

Galerie JACQUES MASSOL
12, rue La Boétie
CLERTE

CALENDRIER DES GALERIES D'ARTS

GALERIE MAEGHT
BRAQUE, MATISSE, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA

Galerie André WEIL, 26, avenue Matignon. Peintures et dessins sur la MAGIE par LOTTE PROFOHS, jusqu'au 28 février.

Galerie BERRI-LARDY et Cie, 4, rue des Beaux-Arts-6e, ODE. 52-19. MOULY, HILAIRE, BURTIN, VILLON, UTRILLO, MARCOUSSIS.

Galerie Lara VINCY - 47, rue de Seine
CRESS Du 14 février au 3 mars

Galerie DANIEL CORDIER - 8, rue de Duras
BAJ Jusqu'au 28 février

300e MATHURINS 300e
P. GUERS, J. MAGRE, R. GEROME, MARCEL-ANDRE, C. ANOUILH reprennent « Le Bal du Lieutenant Helt » dont la critique unanime souligne l'actualité et l'heureux choix des interprètes, excellemment mis en scène par Raymond Gérome

GEORGE DANDIN et LE MEDECIN VOLANT
de MOLIERE
« Le Joyau du Festival de Sarlat » (R. Kanters.)
Tous les soirs sauf le mardi
au STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES

JAZZ

Quatre barbus en mal de contrepoint

LE « Modern Jazz Quartet » vient de donner deux concerts à Paris. Cet ensemble a déjà conquis le public français par ses nombreux disques et sa participation musicale au film de Vadim « Sait-on jamais... ».

Quatre musiciens noirs, habillés de noir, imperturbables et barbus, officiant avec un sérieux à rendre jaloux le plus classique des quatuors à cordes de la salle Gaveau : le jazz ne nous avait guère habitués à un tel cérémonial.

Armstrong et Gillespie bondissent en scène dans un éclat de rire et ne ménagent pas leurs pitreries. Bechet et Hampton vont jusqu'à descendre dans la salle et défiler en jouant entre les fauteuils d'orchestre. Davis, timide ou méprisant, ignore son public.

Sérieux et dignité

John Lewis, pianiste et âme du M.J.Q., veut justifier le jazz en le parant d'un sérieux et d'une dignité que peu de mélomanes encore lui reconnaissent. Il apporte à cette illustration un argument qui est aussi une formule musicale : l'utilisation, dans le cadre du jazz, de l'écriture contrapunctique.

Il est vrai qu'en écoutant des pièces telles que *Vendôme* ou *The Queen's Fancy*, qui sonnent comme des pastiches, on peut s'interroger sur l'opportunité d'un retour à des formes qui datent en Europe des XVII[e] et XVIII[e] siècles, et qui ont d'ailleurs déjà inspiré des chefs-d'œuvre avec lesquels il y aurait mauvaise grâce à vouloir rivaliser.

Ensuite, il n'est pas sûr que la formule de Lewis n'aille à l'encontre de ce qu'il y a de plus vivant dans le jazz : la liberté de création continue. Bien qu'ils ménagent la part de l'improvisation, les arrangements du M.J.Q. font peser sur le soliste une contrainte dont il ne parvient pas à se déprendre tout à fait.

Milt Jackson, par exemple, le vibraphoniste, qui est aussi l'un des plus grands improvisateurs du jazz actuel, paraît souvent bridé par la discipline de l'ensemble. Kenny Clarke, qui en fut le *drummer* jusqu'en 1955, s'est écrié tout de go, à la sortie de Pleyel :

« John Lewis ? Il hait le jazz ! »

Il n'y a pourtant pas que du négatif dans le bilan du « Modern Jazz Quartet ». En dépit peut-être d'une erreur de base, c'est bien pour l'avenir du jazz que travaille John Lewis. Et sa tentative pour sortir de l'ornière et proposer une solution originale au problème du dosage écriture-improvisation nous a valu plus d'une réussite. C'est que la qualité personnelle des membres de l'ensemble le sauve finalement du formalisme.

LE « MODERN JAZZ QUARTET ».
A rendre jaloux un quatuor à cordes.

John Lewis est un pianiste fin et délicat, un harmoniste subtil, qui s'est déjà rendu célèbre, après la guerre, par ses merveilleux arrangements pour Gillespie et Davis. Milt Jackson est tenu pour le meilleur vibraphoniste contemporain. Percy Heath est un bassiste souple et sûr, qui a déjà accompagné tous les grands jazzmen. Connie Kay, qui remplace Kenny Clarke depuis 1955, a su, peut-être mieux que lui, se fondre à l'ensemble et oublier le temps où il se déchaînait dans les formations de « Rythm and Blues ».

C'est une musique agréable, intime, un peu trop parée sans doute de la séduction des réminiscences classiques, et qui manque de la virulence, de la chaleur et du mordant du grand jazz. Mais elle n'en est que plus accessible au public, qui, par le biais de cette rencontre anachronique de deux traditions musicales, se rendra peut-être enfin compte que le jazz c'est aussi de la musique.

Les disques du « Modern Jazz Quartet »

Avec la première formation : John Lewis, Milt Jackson, Percy Heath et Kenny Clarke.

● CHEZ BARCLAY : 84.007 (25 cm, avec *Django, Milano,* etc.) ; 74.010 (45 t, avec *Vendôme,* etc.) ; 74.011 (45 t, avec *The Queen's Fancy,* etc.) et un 30 cm 84.028.

● CHEZ SAVOY : MG 12.046 (30 cm, avec *Bluesology, D & G,* etc.).

Avec la deuxième formation : John Lewis, Milt Jackson, Percy Heath et Connie Kay.

● CHEZ VERSAILLES : MEDX 12.003 (30 cm, avec *Versailles, Fontessa,* etc.) ; MEDX 12.008 (30 cm, musique du film « Sait-on jamais... ») ; MEDX 12.007 (30 cm, « The Modern Jazz Quartet at Music Inn », avec Jimmy Giuffre) ; MEDX 12.005 (30 cm, « Afternoon in Paris » : John Lewis, Percy Heath, Connie Kay jouent avec trois de nos meilleurs musiciens : Barney Wilen, Sacha Distel et Pierre Michelot).

FRANÇOIS MALLET.

ELECTROPHONE

Saphirs ou diamants

LES aiguilles d'électrophones précieuses : saphir et diamant, sont nées avec le microsillon. En perdant (avec soulagement) l'habitude de changer leur aiguille d'acier après chaque face de 78 tours, la plupart des « usagers » d'électrophones ont décidé qu'il devenait à tout jamais superflu de toucher au bras de leur appareil. 60 % d'entre eux ne changent *jamais* leur saphir. Or, il devrait être remplacé toutes les 40 heures d'écoute ; il n'en coûte que 3[illegible] francs... et un peu d'adresse. Si la tête de l'électrophone est équipée d'un diamant, ce qui est assez rare, il faut le changer après 1.000 heures d'écoute et débourser 4.255 francs.

Avant même l'avènement du microsillon, les têtes de lecture avaient commencé à s'alléger (pour pallier, entre autres, l'usure des disques), les aiguilles d'acier s'étaient affinées, certaines avaient même été taillées dans du cuivre, métal d'une érosion plus facile.

Mais la naissance des 33 tours et 45 tours posait d'une façon aiguë des problèmes « aiguilles ».

a) PROBLÈME DE DURÉE : un 78 tours durait entre trois et dix minutes et l'aiguille devait être changée chaque fois. Que faire pour un disque qui tournait pendant plus d'un quart d'heure ?

b) PROBLÈME DE FINESSE DE SILLON : une aiguille d'acier ne pouvait pas être à la fois assez aiguë et assez solide pour « explorer » complètement le sillon.

Il fallait trouver un nouvelle matière, dure, résistante et d'une taille aisée.

Le saphir fut choisi ; sa fabrication synthétique était industriellement réalisable, son prix de revient très abordable.

Le diamant trouva aussi des adeptes ; c'était une pierre encore plus dure que le saphir. On pouvait la tailler avec une précision absolue, et il ne s'usait pas (ou très peu) : un diamant tue des générations de disques avant de s'altérer.

Il n'y a jamais eu, cependant, de querelle saphir-diamant ; seules, à l'heure actuelle, certaines chaînes « haute fidélité » sont équipées d'une tête à diamant. Car le diamant est très fragile : s'il reçoit le moindre choc, sa pointe s'émousse, devient arête vive et détériore le disque. Il demande à être manipulé avec minutie. Et surtout il est beaucoup plus cher.

FELIX MARTEN

enregistre en exclusivité sur disques

La Voix de son Maître

Microsillon 33 tours :

La Marie-Vison
Fais-moi un chèque
Please Barman
Fais pas l'malin
Sacré président
La belle vie
Hector
Une femme
Embrasse-moi comme

FELP 1045

Microsillon "Super" 45 tours :

Fais-moi un chèque
La belle vie
Sacré président
Hector
EGF 273

Please barman
Mon p'tit paradis
La Marie-Vison
Fais pas l'malin
EGF 233

Splendide
T'en as une belle cravate
Je t'aime, mon amour
Les sauterelles
EGF 316

Ses derniers succès en 45 tours :

T'en as une belle cravate — Les sauterelles
GF 446

Je t'aime mon amour — Opinion publique
GF 447

Splendide — Le tourniquet
GF 449

PATHÉ MARCONI

PUBLICIS

PAN

9 h. 30 G. MILLETRE 20 h.

Premier Prix du Conservatoire

Disques - Electrophones

VOUS OFFRE UN DISQUE MICROSILLON

17 cm. (935 francs)

DE VOTRE CHOIX

POUR TOUT ACHAT DE 5 000 fr.
(Un disque 30 cm. pour 15.000 fr.)

11, rue Jacob - DAN. 18-25

SAINT-GERMAIN-DES-PRES

« UN PHÉNOMÈNE QU'ON APPELLE MUSIQUE »

par HENRI MICHAUX

Sous la direction de François Michel, les Ed. Fasquelle publieront incessamment le premier tome d'une « Encyclopédie de la Musique ». Le second paraîtra vers la fin de l'année.

Cette encyclopédie illustrée qui comprendra, au-delà de la partie purement documentaire, des études approfondies, compte parmi ses collaborateurs des compositeurs, des philosophes et écrivains : Igor Stravinsky, Georges Auric, Benjamin Britten, Jean Cocteau, Luigi Dallapiccola, Martin Heidegger, Paul Hindemith, Louis Massignon, Olivier Messiaen, Darius Milhaud, Francis Poulenc, Henri Sauguet, etc.

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs, en prépublication, de larges extraits du texte d'Henri Michaux et la reproduction du portrait de Stravinsky par Giacometti, appartenant à Pierre Boulez.

STRAVINSKY VU PAR GIACOMETTI.
Musique, médicament de l'humeur...

L'ENFANT qui si longtemps a joué avec les choses, avec le sable, avec l'eau, avec les vagues, que va-t-il rester en lui plus tard de son pouvoir de jouer ?

Lion accompli ne joue plus, ou si peu. En l'homme toutefois, être au développement lent, le jeu finement insinué, ayant eu le temps de devenir important, ruse pour survivre autrement qu'en traces, et cherche et parfois trouve, au milieu de conduites d'adultes, une nouvelle organisation ludique.

...Il y a ce qu'on appelle musique.

....

MUSIQUE, merveille qui sûrement précéda le feu. On en avait autrement besoin.

Voici le véritable « *passe-temps* », le détecteur qui rend le temps sensible et bon à savourer, et qui va, ne s'arrêtant jamais, qui va, et avec qui aussi on va, enfin à l'unisson.

Déroulement du film psychique, du ruban émotionnel, du chant perpétuel dont le musicien a attrapé un bout, une courte séquence, dont d'avance les autres étaient, sans le savoir, désireux et avides de se remplir.

La vie intérieure passe, l'étonnante vie intérieure qui procède et par coulées et par déclics.

Ici sont exposés ses tâtonnements, ses hésitations, ses brusqueries, ses accentuations, ses brouillons, ses reprises, ses retours en arrière que les autres arts tiennent soigneusement cachés (comme ce serait émouvant pourtant, de trouver tout autour d'une cathédrale, les beaux restes en pierre de tentatives avortées, les ébauches à demi terminées, d'autres menées plus loin mais tout de même arrêtées avant la fin, tous ces commencements de cathédrales se pressant autour de la grande, ou se tenant à côté ou derrière elle, pour exprimer ce que purement elle seule peut exprimer, mais ce que généreusement et sincèrement, seul l'ensemble de toutes exprime). Musique, opération du devenir, opération humaine la plus saine. La musique remplace les êtres, la mère, la femme, l'enfant, les amis, en ce qu'ils ont de merveilleux, mais dont on voudrait souvent, et sans s'en douter, par une merveilleuse soustraction de ce qui est gênant, ne garder que ceci, qui les exprime, pour les rendre aussi inoffensifs que ces vagues de délices qui soulèvent le cœur. Musique, axe profond, axe archaïque, qui tient les axes multiples. Axe d'avant, dirait-on, l'ambivalence.

Art qui chante le divin sans avoir à croire en Dieu, ni à faire partie d'une religion, ni à se retenir à des dogmes, sans même savoir si ce qu'il compose est réellement un hymne ou simplement une façon de vouloir dans « *divinement* » prendre place.

MUSIQUE, art des fiançailles perpétuelles.

Art qui chante l'amour, sans qu'on sache si c'est l'amour d'une femme, sans qu'il y ait contrat, sans qu'elle soit au courant, sans qu'aucune ait à l'être et sans même qu'elle ait à exister plus personnellement qu'un rayon de soleil, un nuage rose en haute montagne ou la fièvre d'un printemps revenu. Art où l'amour impossible est viable et sa voie royale.

Art qui n'a pas à appréhender les contradictions du dehors, qu'on ne remet pas en face d'autres réalités que la musicale. Art des désirs, non des réalisations. Art des générosités, non des engagements. Art des horizons et de l'expansion, non des enclos. Art dont le message partout ailleurs serait utopie. *Art de l'élan*. Ni l'amour n'est primordial, ni la haine, mais l'élan (comme est le jeu de l'enfant dans les vagues et le sable). L'élan est primordial, qui est à la fois appétit, lutte, désir. Musique, dit cet élan qui ne se différencie pas, qui ne se proclame pas amour ni surtout tel amour sur lequel on le mettrait en défaut plus tard, en état d'inconséquence, l'obligeant à violence, opposition, agressivité. C'est la pensée parlée surtout, plus encore que la vie vécue, qui crée l'ambivalence. La pensée qui définit et fait une déclaration définie, fait des barreaux qu'il lui faudra un peu plus tard mettre en morceaux pour avancer vers un nouvel état qu'une fois de plus elle définira, c'est-à-dire qu'elle le mettra encore entre des barreaux, qu'à nouveau il faudra plus tard rompre avec éclat ou en traître et avec mensonges (Parler, c'est manquer de clairvoyance). Musique, art des sources, art qui sait rester dans l'élan.

On connaît des schizophrènes des milliers de dessins qu'on leur a fait faire sans difficultés. On ne leur connaît pas de composition ou d'improvisation musicale. J'en ai fait faire vainement la recherche. Hébéphrénie et schizophrénie, maladies de l'élan vital. N'y aurait-il pas antinomie entre la musique, art de l'élan, et ces maladies, dont le caractère principal est un état d'anhormie, selon le mot de Guiraud (*ormao : s'élancer*), où l'élan se ralentit, se réduit et finalement n'est plus, annulé dans un autisme immobilisateur. N'y aurait-il pas quelque chose à essayer ? Dieu sait quelle mélodie resserrante, pétrifiante, quelle ligne mélodique dramatiquement rentrante en soi ils montreraient, et comment brisée et comment se refusant à l'expansion. Il ne faudrait peut-être pour obtenir ce document bouleversant qu'une certaine façon de s'y prendre...

L'art qui sait être sorcier, ou guérisseur, ne peut-on en attendre cette réussite ? Cette révélation nouvelle ?

Ne peut-on également faire agir par un mode tout contraire cet art qui sait aussi étourdir, déposséder de soi et de ses contrôles, qui met en crise ? (« Et maintenant, dit Elisée, faites venir le joueur de harpe, et tandis que le musicien jouait sur sa harpe, la main du Seigneur fut sur Elisée et Elisée parla : *Voici ce que dit le Seigneur. Faites...* », *Rois IV* 15). Cette dépossession utilisée généralement par de moindres personnages que ce prophète, ne peut-on aussi l'utiliser ?

MUSIQUE, l'art partout utilisé. A la guerre, aux champs, dans les temples. Art de la stimulation et de l'appel, de tous les appels. Art arme. Art moteur et promoteur. Art pour donner et pour augmenter la foi. Art aux champs : employé depuis un temps immémorial en Afrique Noire où sans lui pas de semailles. Devant un rang de musiciens, les travailleurs, en rangs aussi, rythmiquement enfoncent la semence dans la terre à grands gestes rapides, très rapides, précipités, comme entraînés dans une parade dramatique et significative. Art magique utilisé en Amérique Centrale, aux Indes, en Afrique, pour faire tomber la pluie (qu'elle tombe ou ne tombe pas, ce qui est sûr, c'est que jamais sorcier ne songea à faire tomber la pluie avec un tableau, représentât-il le déluge).

Art qui a des vertus (1).

Art qui a des pouvoirs (et là où pouvoirs et enchantement sont liés). Art qui frappe celui qui le fait entendre et celui qui l'entend dans un parallélisme unique. Cet art, parce qu'il reproduit en l'auditeur la trace même du passage subi par le compositeur, cet art qui a le pouvoir d'uniformiser les hommes, art naturellement social et qu'un gouvernement avisé pourrait donc diriger... cet art devait être particulièrement étudié par les Chinois, peuple particulièrement sensible au phénomène de l'imitation et dont la morale dès avant Confucius et même avant Se-ma Ts'ien est une morale d'exemples, de valeurs à reproduire, à *copier*. Solennellement, les empereurs de Chine d'autrefois donnaient le jour de l'an la *note* sur laquelle, pendant toute l'année à venir, l'Empire devait être accordé, harmonisé, tenu dans l'union. Seule avec les rites, la musique pouvait, pensaient-ils, retenir (2) la masse des gouvernés. Pris d'une peur qui fait rêver, à l'endroit des agitations collectives, les mandarins insistent sur le devoir de la musique, qui est de contenir, de modérer.

....

MUSIQUE, art qu'on recherche autant pour ses défauts que pour ses qualités, pour son eau tiède, pour ses accroche-cœur, pour sa densité insinuatrice et avilissante et pour tout ce qu'elle traîne à sa suite.

Musique « vulgaire » qui convient à tant de gens, ailleurs fins et difficiles, qui s'en laissent entourer pour opacifier leur impression d'exister, pour prendre de la vulgarité comme on prend du lest, comme remède à une certaine épaisseur qu'ils n'ont pas et qu'obscurément ils souhaitent, pour s'en *rembourrer ;* qui convient aussi aux durs et aux compartimentés, et les fait s'amollir et ressentir le côté dolent, lécheur, tributaire, abandonnée, enamouré, masochiste, *swing* ou énergumènes, que, sans cela, ils n'eussent jamais connu, tenu soigneusement en respect par eux dans tous les autres domaines. Dire que tant d'hommes sont morts en entendant « La Madelon », me disais-je, enfant, et j'étais accablé. Musique, médicament de l'humeur, mais qui en est aussi le plus grand persécuteur, art enfin plus qu'aucun autre capable de donner le « Ah ! » du pays et de l'époque.

H. M.

(1) Dans le LAYA-YOGA, le yogi attend du son la libération. Mais c'est de l'audition du *son intérieur* qu'il s'agit, où il doit... se fixer et se dépasser. « Renonçant à toute pensée, à tout effort, méditant sur le seul son, son esprit se fond dans le son », Nâdâ-bindu-Up. 31.41. Cité dans *Yoga* d'A. Daniélou, Ch. IV.

(2) Voir dans le *LI-KI* ou mémorial des rites, le *YO-KI*.

ROMAN FRANÇAIS

DU COTÉ DU BONHEUR

par MADELEINE CHAPSAL

EMMANUEL D'ASTIER — « *les grands bourgeois l'appelaient* le communiste *et les communistes* l'anarchiste » — s'affilia autrefois aux communistes par soif de la générosité, et s'en écarte aujourd'hui par goût du bonheur. Tel est du moins ce qui transparaît dans son dernier roman. *Le miel et l'absinthe* (1), histoire d'une vie et plaidoyer pour l'amour.

L'écart surprend moins que son prétexte : vivre et aimer librement. Voilà qui ne lui semblait pas possible, hier, sans une révolution ; pourquoi le serait-ce aujourd'hui quand la société n'a pas bougé ?

Précisément, répond d'Astier par son livre, quelque chose a changé : c'est moi. *Le miel et l'absinthe* n'est pas le procès d'une politique mais plutôt la leçon du vieillissement. La jeunesse d'un homme réclame pour le moins la fraternité universelle ; sa maturité trouve déjà bien beau d'être en paix avec les siens — que l'auteur nomme son « clan ».

La coutume, quand intellectuels communistes et progressistes veulent aujourd'hui expliquer leur désaccord avec le parti, est de répondre : « *Il y a eu la Hongrie* ». Moins superbe, l'aveu d'Emmanuel d'Astier paraît plus difficile et peut-être aussi plus complet.

L*E miel et l'absinthe* commence par une explosion : celle de la Russie. Inquiètes pour l'avenir, les dames Olénine, une mère et ses trois filles, se réfugient en France ; le père, Stepan, reste avec la révolution.

Les dames Olénine, on le voit, ne sont pas des héroïnes du socialisme en marche, mais elles sont Russes. Leur beauté, leur générosité, leur sens de la tribu vont les disposer à bien des aventures.

A commencer par la rencontre avec Antoine Venaissin. Antoine, en qui l'on reconnaîtra plus d'un trait aristocratique, avait douze ans à la première guerre, près de quarante à la seconde. Ce qui lui donne le temps, entre les deux, d'user la plupart de ses goûts, celui des femmes, des voyages, des salons et même de la révolte poétique. Après la mort de son ami Jacques Caron, surréaliste, et une aventure manquée avec Nadedja, l'aînée des filles Olénine, Antoine Venaissin a fini sa jeunesse.

La Résistance vient à point lui offrir des nourritures plus substantielles : le combat, la camaraderie et aussi la terre et ses couleurs. Dans les Cévennes, Antoine retrouve les Olénine et Nadedja : de son ancienne amie parisienne, il fait un amour rustique et bientôt une passion.

Mais la guerre est contrariante, et il faut encore quelque temps pour que Nadedja et Antoine puissent enfin s'installer dans un coin de campagne, à Boissy-sans-Avoir, où ils élèveront leurs enfants et des poules pondeuses.

Alors commence la vraie vie d'Antoine, c'est-à-dire sa sagesse. A ses amis qui viennent le visiter — dont l'auteur, surgissant lui-même dans son histoire pour s'y faire narrateur et aussi brouiller les pistes — Antoine montre successivement tous ses visages : l'amant, le père, l'éleveur de volailles, l'ami des lettres et des arts, l'ennemi des sectes politiques, et surtout celui qui a le bonheur pour métier. « *Je décide d'être heureux* », telle est la première de ses six résolutions.

Reste à l'exécuter. Très simple : Antoine Venaissin, après avoir découvert la frivolité des idées demeurant futures — foin des manuels et des théories — décide de « borner ses soupirs et d'aimer les hommes ».

L'AMOUR, d'abord l'amour, « tendre la main sans peser exactement si c'est utile ou non »... On ne peut pas dire que ces bons sentiments fassent toujours de l'excellente littérature; mais comment lire Emmanuel d'Astier sans se sentir entraîné, en faveur de l'auteur, de ses héros et de nos « deux milliards » de contemporains, à l'effusion ?

Embrassements faits, on risque évidemment de se retrouver au point d'origine, c'est-à-dire pas loin de zéro. Pour unir et convaincre, les élans du cœur ne suffisent pas ; aussi tant d'enfantillage de la part d'un homme qui se fit fort d'approcher le marxisme laisse-t-il parfois déconcerté.

Pourtant les soucis d'Emmanuel d'Astier, caractère libre et esprit sensible, sont bien ceux de son époque. Les thèmes de ce mince livre, même naïfs, sauront émouvoir : ne pas être heureux avec tous, ou accepter de l'être seul ? Puis qu'est-ce, à la fin, qu'être heureux ? Le miel se mêle à l'absinthe selon l'amère douceur du temps.

(1) « Le miel et l'absinthe », par Emmanuel d'Astier. Ed. Julliard, 220 pages, 600 francs.

HOMMES

Charles Morgan

● ***Une gloire née à Paris.***

CHARLES MORGAN, qui vient de mourir à 64 ans, était l'un de ces rares écrivains dont l'œuvre jouit d'une réputation infiniment plus considérable à l'étranger que dans sa propre patrie. L'Angleterre l'ignorait un peu, alors que ses romans connaissaient un succès immense en Italie et surtout en France.

Les Anglais se sont souvent interrogés sur les causes de ce paradoxe et ils ont trouvé une réponse facile, trop facile. Les Français, disaient-ils, s'intéressent de préférence aux romans où l'on agite des idées philosophiques.

Cette explication, sans être inexacte, reste cependant insuffisante. Le succès de *Fontaine* et de *Sparkenbroke* dans les années 30 a eu lieu à une époque où une certaine littérature britannique jouissait en France d'un préjugé favorable : Margaret Kennedy (*La Nymphe au cœur fidèle*) et Rosamond Lehman (*Poussière*) retenaient en même temps l'attention.

Mais ce ne fut qu'un feu de paille. Un autre écrivain anglo-saxon connut à ce moment-là la même aventure : William Faulkner, célèbre à Paris alors qu'il restait inconnu aux Etats-Unis.

Cette faculté que détient Paris de créer des réputations a eu cependant dans les deux cas des conséquences très différentes. La gloire de Faulkner était durable et alla croissant, alors que celle de Charles Morgan s'évanouit après la guerre. Celle-ci avait rendu caduque toute une littérature, celle des hommes de bonne volonté, et Charles Morgan était la réplique britannique, très britannique, de romanciers français comme Georges Duhamel.

Son succès commercial s'est prolongé, cet honnête homme était le romancier - type des « middle brow » (1).

(1) « Middle brow » est employé par les Anglo-Saxons en opposition à « high brow » qui signifie littéralement « sourcils hauts » et en fait « intellectuels ». Les « middle brow » ont les sourcils... nettement moins hauts.

TRADUCTIONS

Sans droit de retour

par James Lord. Traduit de l'américain par Ludmila Savitzky. Ed. Plon. Feux croisés. 352 pages, 990 francs.

● ***Un jeune romancier américain se perd en Europe.***

ON a encore peu parlé du remarquable roman de James Lord, si finement traduit par la regrettée Ludmila Savitzky. Ce premier roman doit beaucoup à Henry James et à Scott Fitzgerald.

Le héros, américain et riche, de James Lord, De Witt Smith (on l'appelle D.), promène à travers l'Europe d'après la guerre — il l'y a faite — cette nostalgie presque littéraire de l'existence, de tous les romantismes, celui qui constitue la forme la plus délicate et la plus irrémédiable de l'égoïsme. L'échec de D. ne viendra pas de ce qu'il attend trop de la vie, mais de ce qu'il n'en attend rien que pour lui-même. Il se croit par-dessus tout la vocation d'aimer, mais sa nature fait qu'il ne désire, en réalité, qu'être aimé ; or, de la nature même de l'amour, il découle que D. n'aurait pu percevoir et apprécier la qualité de l'amour d'Ann, sa maîtresse, que s'il l'avait aimée avec autant de force.

La générosité, cet abandon de soi à la vie, D. l'ignore. Il met entre la vie et lui une distance *optique* grâce à laquelle il espère isoler chaque instant, petite perfection cristallisée, le vivre en tant que tel, puis le conserver parmi cent autres souvenirs aussi privilégiés. Le culte de la réussite que beaucoup de ses compatriotes fondent sur l'efficacité pratique et le travail optimiste, D., en somme, le transporte, sans trop s'en rendre compte, au cœur de ses partis pris inverses : la nonchalance, la disponibilité, l'état de grâce esthétique.

James Lord nous montre avec une acuité patiente, parfois cruelle, mais non sans quelque tendre complicité, comment la vie se refuse à cette quête frileuse et trop protégée, comment elle se dépose en poussière d'échec dans la conscience de D., ainsi que le sable dans un sablier où les particules colorées dans un kaléidoscope. D. s'apercevra trop tard qu'Ann lui apportait l'amour véritable, c'est-à-dire sans réserve — le plus exorbitant des trésors — alors qu'il la traitait comme une compagne chargée de lui rendre précieux chaque heure, chaque paysage et chaque souvenir. Ann perdue, D. se rejette sur la drogue du voyage qui semble abolir l'échec parce qu'il en recule toujours plus loin les limites.

L'auteur de *Sans droit de retour* excelle à fixer le passage fugace d'un état d'esprit, d'un contact entre deux êtres aussi bien que d'un crépuscule, place de la Concorde, ou d'une promenade à Mantoue. C'est beaucoup mieux qu'un « premier roman ».

ESSAIS

Les Officiers

par Vincent Monteil. Ed. du Seuil. 194 pages, 390 francs.

● ***Mourir pour la patrie.***

« J'*AI une certaine estime pour vous, lieutenant, car vous êtes droit, vous êtes fort et... vous pensez... en silence* », déclare le général Mirador dans *Histoire de Vasco*.

C'est à ce héros de Georges Schehadé, le lieutenant Septembre, que Vincent Monteil dédie son dernier livre : *Les Officiers*. C'est dire qu'il rompt délibérément avec les classiques *Images d'Epinal* pour se pencher, au travers de l'histoire de ce siècle, sur la condition réelle, les soucis et les aspirations de ses camarades.

« *La France en est à l'heure de la vérité. Tout le monde le sait bien. Pourquoi les défenseurs de la cité ne se poseraient-ils pas de problèmes ? On peut*

E/R
RENÉ JOUGLET
LES PREMIERS FEUX DU JOUR
roman
850f
DÉJA PARU
LE DÉSORDRE 400f
L'OR ET LE PAIN 500f
Ces 3 volumes constituent l'ensemble de la
CHRONIQUE DES ANNÉES 50
LES ÉDITEURS FRANÇAIS RÉUNIS

par l'auteur de
LES LIONS SONT LACHÉS
NICOLE
des sourires et des hommes
Chroniques
"Elles ont de l'esprit et de la gentillesse à répandre, sans s'appauvrir. Elles sont satiriques sans grognements et narquoises et ingénieuses".
ROBERT KEMP
de l'Académie Française
1 vol. 600 frs.
JULLIARD

ROGER CAILLOIS
les jeux et les hommes
(le masque et le vertige)
nrf
1 vol. 750 fr.

être assuré qu'il n'est pas un officier digne de ce nom qui ne s'interroge. »

Un contrat

Vincent Monteil est officier de car-ière. Commandant jeune et dynami-que, sa personnalité suscite depuis longtemps dans les états-majors un mélange d'admiration et d'étonnement. Spécialiste des problèmes islamiques, il a vécu dans la plupart des pays d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient dont il parle parfaitement les lan-gues et publiait récemment un ou-vrage qui fait autorité sur les « Mu-sulmans soviétiques ». Très cultivé — il traduisait il y a quelques mois des poésies persanes en français — il in-carne parfaitement cette tradition d'officiers qui manient aussi aisément la plume que l'épée...

Aujourd'hui, au-delà des drames in-dochinois et algérien, le texte brillant et courageux de Vincent Monteil éclaire singulièrement le « malaise » évoqué la semaine dernière à la Chambre par de nombreux parlemen-taires. Au moins autant que de pro-motions régulières, l'armée éprouve le besoin d'être éclairée sur ses vraies missions :

« A celui qui fait le sacrifice de sa vie, ne doit-on pas l'honnêteté de tenir le contrat tacite si bien défini par Montesquieu : « Etre vrai partout, même sur sa patrie. Tout citoyen est obligé de mourir pour sa patrie. Personne n'est obligé de mentir pour elle. »

ÉTRANGER

Lukacs « ennemi de la classe ouvrière »

LORSQUE Georges Lukacs, l'éminent philosophe marxiste, put regagner Budapest après plusieurs mois d'in-ternement en Roumanie en compagnie d'Imre Nagy, il reçut la visite de Ja-nos Kadar. Malade, il était alité. Le président du Conseil de l'époque lui demanda d'adhérer au parti commu-niste réorganisé par ses soins.

— Je ne sais pourquoi vous cher-chez à me convaincre, camarade Ka-dar, dit Lukacs d'un air étonné. Pour autant que je sache, je suis membre de ce parti que nous avons fondé en-semble fin octobre 1956. A ma con-naissance, aucune mesure disciplinaire n'a été prise à mon égard depuis cette date. Me tiendrait-on rigueur d'avoir voté, le 1er novembre, *contre* la dénon-ciation du pacte de Varsovie, alors que vous, camarade Kadar, vous avez voté *pour* ?

Est-ce cette réponse embrrassante qui coupa court aux efforts tentés par la direction du parti pour récupérer Lukacs ? Espérait-on que les événe-ments le rendraient plus maniable ? Toujours est-il que pendant de longs mois, le silence se fit autour du phi-losophe. Aujourd'hui le bruit fait à son propos n'en est que plus frappant. M. Marosan, ministre nullement pré-paré à ce genre de discussion, fustige l'esthétique de Lukacs dans les mee-tings. Les partis communistes de l'Al-lemagne de l'Est et de la Tchécoslova-quie vitupèrent ses conceptions « ré-visionnistes », et un ancien disciple du maître, M. Szigeti, ministre adjoint de la Culture populaire, déclare dans une longue étude : « L'affaire Lukacs a cessé d'être une affaire en suspens. Dans ses grandes lignes, on peut la considérer comme close, *à titre définitif.* » Le philosophe, en effet, a considéré la « contre-révolution comme une révolution », et s'est joint « aux ennemis de la classe ouvrière ».

Chacun sait, à Budapest, qu'au début de novembre 1956, M. Szigeti appela Lukacs, son ancien professeur, alors ministre, au téléphone, pour se plaindre du « danger contre-révolutionnaire ».

— Ah, vraiment ? lui répondit Lukacs. Si telles sont vos craintes, prenez un fusil et descendez dans la rue.

M. Szigeti préféra s'abstenir. C'est aujourd'hui qu'il prend un fusil pour tirer contre Georges Lukacs. Il l'attaque sur un ton plus brutal que l'ex-dictateur des « Lettres soviétiques », Fadéiev, alors au comble des honneurs, ne se l'était permis quand il « exécuta » le philosophe hongrois.

La campagne de presse contre Lukacs, la lourde peine de prison prononcée contre Déry et ses amis ont une curieuse contrepartie : certains dirigeants culturels font retentir de véritables chants de sirène pour séduire certaines personnalités du monde paysan, et même clérical. La fameuse formule de Staline : « Discipline de fer à l'intérieur du parti, tolérance envers les sans-parti qu'on peut utiliser en raison de leurs faiblesses » est de nouveau à la mode. Le fait est que certains écrivains qui flirtèrent avant et pendant la guerre avec les fascistes hongrois jouissent aujourd'hui, à Budapest, de plus de liberté d'expression que le vieux militant Georges Lukacs à qui l'on ne permet même pas de répondre aux attaques dont il est l'objet.

UN PROFIL DE FEMME (ART SUMÉRIEN) ILLUSTRANT « L'ASCENSION DE L'HUMANITÉ ».
Une très arrière-grand-mère...

BREF

UN ROMAN

DEUX DOIGTS DE TERRE

par Annie Guibert. Ed. Julliard. 180 pages. 570 francs.

ANNE GUIBERT a du ton et quelque chose de plus : le sens du raccourci. Dans un petit livre dur, elle fouille les relations d'un couple singulier : mère et fille. Petite fille avide d'arracher de sa peau les écailles grises de la misère où se vautre la mère, chômeuse professionnelle. C'est vite dit, et vite lu.

UN LIVRE D'HISTOIRE

L'HISTOIRE DE LA IIIe RÉPUBLIQUE

par Jacques Chastenet. Hachette, 408 pages, 990 francs.

IL y a deux hommes en Jacques Chastenet : le patriote nostalgique de la Chambre bleu horizon et « l'Européen » d'aujourd'hui qui rend à Jaurès un hommage sans doute rare sur les bancs de l'Académie Française.

Le second tome de cette « Histoire de la IIIe République » embrasse la période qui va de la conquête du Maroc au traité de Versailles (1906-1920). Il offre une bonne analyse de la société française de la belle époque et met en lumière la crise démographique, la stagnation d'une économie de « tondeurs de coupons » plus que de chefs d'industrie.

L'idéologie européenne, superposée à l'ancienne passion patriotique, ouvre à l'auteur une compréhension plus ample que celle que nous rencontrons chez les historiens traditionnels de cette période dominée par l'antagonisme franco-allemand.

UN ESSAI

L'ASCENSION DE L'HUMANITÉ

par Herbert Kuhn. Ed. Corrêa. 288 pages, 990 francs.

L'HISTOIRE de l'humanité n'a que cinq millénaires. Les historiens situent ses origines quelque part dans les deltas du Nil, de l'Euphrate et du Tigre. Le plus ancien des documents écrits que nous possédons est vieux de 5.000 ans. Mais l'origine de l'homme et, par conséquent, celle de la civilisation, est beaucoup plus ancienne. En deçà de la préhistoire que nous connaissons par les recherches archéologiques, l'étude de Kuhn traite de la proto-histoire, celle qui manque de documents écrits contemporains, mais dont de vieilles légendes et des écrits postérieurs nous offrent une possibilité d'interprétation. L'origine des grands empires historiques (Egypte, Babylone), des Germains, des Celtes et de tant d'autres peuples mystérieux, est racontée dans ce livre remarquablement documenté.

UN DOCUMENT

MEURTRES SUR LA 10e AVENUE

par William J. Keating et Richard Carter. Ed. Gallimard, Coll. Air du Temps, 330 pages, 850 fr.

UN homme a du courage. Il y en a. Le goût de la justice, et le sens de sa mission de procureur. Il y en a aussi. Un crime commis sur les docks de New York le conduit à affronter les chefs de gang qui règnent non seulement sur les dockers, mais sur le pouvoir. Comment il mène — et perd — cette bataille, comment la corruption gangrène les organismes de son pays, comment il suffit d'agiter le spectre du communisme pour qu'un gangster passe pour un défenseur de l'ordre et un docker pour un dangereux agitateur, c'est ce que raconte *Meurtres sur la 10e avenue.* Détail qui a son importance : l'auteur de ce récit vécu, c'est le procureur lui-même, William Keating.

ÉDITIONS SOCIALES

Roger GARAUDY

HUMANISME MARXISTE

Cinq essais polémiques

Un volume de 320 pages .... 600 fr.

★

Jean FREVILLE

Une grande figure de la révolution russe :

INESSA ARMAND

Un volume de 192 pages .... 390 fr.

★

SERVICE DE VENTE :
24, rue Racine - PARIS (6e)

Le premier roman d'une très jeune anglaise

JANE GASKELL

une étrange aventure

roman traduit de l'anglais par Yolande de Lacretelle

"Les imprécations, les pierres lancées contre les préjugés, le bouillonnement de la révolte, ne fait pas peur à cet auteur-enfant. C'est un livre de mâle, et certaines pages font penser aux chants de Maldoror"

extrait de la préface de JACQUES DE LACRETELLE, de l'Académie française

JULLIARD

Nouveautés

QUE SAIS-JE ?

les fusées

le Sahara

esthétique du cinéma

la sorcellerie

l'aérodynamique

chaque volume : 180 F

CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LES JEUNES AMÉRICAINS DISENT : « FITZGERALD C'EST

par ROGER GRENIER

La radio française annonce une série d'émissions sur Scott Fitzgerald, dirigées par Roger Grenier. Hollywood prépare un film tiré de son roman «Tendre est la nuit». L'Amérique, comme la France, est en train de faire sa crise 1925. Ici et là, on découvre combien les années 20 furent fécondes, créatrices. Et en même temps que les jeunes désespérés d'aujourd'hui n'ont rien inventé. Ni l'alcool, ni la vitesse, ni la provocation. Symbole de la jeunesse folle de 1925, Scott Fitzgerald devait retrouver une nouvelle vogue. Voici l'histoire de cet enfant perdu des lettres américaines, qui ressemble si fort à nos enfants perdus.

« TOUTE *vie est bien entendu un processus de démolition.* » L'homme qui a écrit cette phrase, après l'avoir vécue, s'appelle Francis Scott Fitzgerald. Le plus romantique des Américains de la « génération perdue », celui qui possède le plus de brio et le plus de charme est encore méconnu en France. Il est mort oublié en 1940. Mais si vous parlez aujourd'hui littérature avec un jeune écrivain ou simplement un étudiant américain, Fitzgerald est presque toujours un des premiers noms cités. Et comme il est difficile de rendre justice à quelqu'un sans commettre une nouvelle injustice, le jeune Américain ajoute en général que Fitzgerald, c'est beaucoup mieux que Hemingway.

C'est la revanche posthume de celui qui écrivit un jour :

« *Je parle avec l'autorité de l'échec, Ernest avec l'autorité du succès.* » Ou encore : « *Je suis l'alcoolique de Hemingway...* » Ou encore : « *Je n'écrirai plus. Ernest a rendu tout ce que j'écris inutile.* »

Scott Fitzgerald qui fut une des fusées les plus brillantes du feu d'artifice des années 1925, ne survivrait pas aujourd'hui s'il n'y avait justement ces retours sur lui-même, où le sarcasme et la mélancolie forment un mélange bien personnel.

Il est né en 1896 à Saint-Paul (Minnesota), d'une famille catholique d'origine irlandaise. Il fallait que les Fitzgerald fussent absolument sans fortune, et parfois aux abois, pour que Scott ait toute sa vie paré d'un prestige magique le monde des riches. Sa démarche d'esprit est radicalement différente de celle d'un Rastignac ou d'un Julien Sorel. Le monde des riches constitue pour lui une sorte de caste héréditaire, où les êtres sont beaux, brillants, invulnérables, protégés par leur fortune comme par une armure.

Tous les livres de Fitzgerald renferment ce thème. Dans *Gatsby le magnifique*, Gatsby, malgré l'étalage de son opulence, ne réussit pas à conquérir Daisy, véritable milliardaire de naissance. Sa tentative aboutit à l'écrasement et à la mort. Et si, dans sa jeunesse, il avait réussi à posséder Daisy, c'était sous l'uniforme d'officier, qui lui permettait de mentir sur sa vraie condition, et il avait eu l'impression de commettre à la fois une escroquerie et un sacrilège.

Dans *Tendre est la nuit*, Dick Diver, jeune et séduisant médecin plein de dons et de qualités humaines, est acheté comme un domestique ou plutôt comme un meuble, par la puissante famille Warren qui le marie à une de ses filles, atteinte de schizophrénie. Quand Nicole est guérie, Dick est chassé.

Les riches ne sont pas comme les autres.

Mais le plus remarquable portrait d'un homme riche selon Fitzgerald se trouve dans la longue nouvelle, *Rich Boy*, qui tend à démontrer que, « *puissants et solitaires* », les riches ne sont pas comme les autres.

Hemingway (que l'on retrouve souvent quand il faut parler de Fitzgerald) s'est cruellement moqué de cette idée fixe de son ami. Dans *Les Neiges du Kilimandjaro*, le héros, mourant sur sa montagne, pense soudain aux riches et ajoute:

« *Il se rappela le pauvre vieux Julian et son romantique respect religieux des riches, et comment il avait écrit une histoire qui commençait par :* « Les gens très riches sont différents de vous et moi », *et comment quelqu'un avait répondu à Julian :* « Oui, ils ont plus d'argent. » *Mais cela ne parut pas drôle à Julian. A ses yeux, ils étaient d'une race spéciale, auréolée d'un mystérieux prestige, et lorsqu'il avait découvert qu'il n'en était rien, cela l'avait démoli autant que n'importe laquelle des autres choses qui le démolissaient.* »

Dans la première version des *Neiges*, on trouve, à la place de Julian, le nom de Scott Fitzgerald.

L'ambition et le goût de l'argent manifestés dès sa prime jeunesse par Fitzgerald ne ressemblent donc pas à ceux d'un héros balzacien. On pense plutôt à l'éphémère, fascinée par la flamme et qui va s'y brûler. Ce qui vaut qu'on s'attarde à ce complexe de Fitzgerald en face du monde des riches, c'est qu'à partir de ce point de vue un peu stupide — pour donner raison à Hemingway — le romancier retrouve les grands thèmes de l'exil, du paradis inaccessible. Ce qui importe, ce n'est pas que Daisy soit riche, c'est que Gatsby ne puisse que trouver la mort en s'approchant de cette femme idéale.

Le premier endroit où Fitzgerald apprend à connaître le monde des riches, et surtout ce qu'il en coûte de vouloir s'y mêler, c'est Princeton. Malgré tous ses efforts, il ne réussit jamais à être un Princetonien à part entière.

A l'époque, la hiérarchie, à l'intérieur de l'Université, était la suivante : au sommet, l'équipe de football, puis le Triangle Club, association qui organisait des fêtes et montait des spectacles, enfin le journal des étudiants. Le premier grand rêve déçu de Fitzgerald fut de n'être pas assez solide pour faire partie de l'équipe de football, le second étant de ne pas avoir franchi la mer, lors de la Grande Guerre. Dans les terribles insomnies de la fin de sa vie, il essayait de tuer le temps en se racontant deux fables. Dans l'une d'elles, il devenait un footballeur illustre ; dans l'autre, un guerrier héroïque.

Ses romans : un grand bal

A Princeton, Fitzgerald s'est fait deux amis qui deviendront comme lui des écrivains : John Peale Bishop et Edmund Wilson, le Sainte-Beuve américain, qui restera toute sa vie son conseiller. Tous trois écrivaient et jouaient des revues musicales. On en a gardé les programmes et une photo où Fitzgerald est déguisé en jeune première, empanachée. Plus tard, il regrettera parfois de ne pas avoir cherché à faire carrière dans ce qu'il appelle le « gang » de Cole Porter, (le compositeur de *Night and Day*.)

Il ajoute :

« *Je crois d'ailleurs que j'ai beaucoup trop un tempérament de moraliste pour cela. Je cherche vraiment à enseigner quelque chose, d'une façon comestible, plutôt qu'à divertir.* » Ce qui est tout à fait exact.

C'est le moraliste qui conduit à la catastrophe, dans son œuvre, ceux qui ont voulu passer la frontière des riches. C'est le moraliste qui fait que ce chantre officiel de la joie de vivre 1925, ce peintre des *flappers* met dans toutes ses créatures « *une touche de désastre* ». C'est encore le moraliste qui parle, dans *Tendre est la nuit*, lorsqu'on voit dans un hôpital psychiatrique une pauvre folle, défigurée par un eczéma d'origine nerveuse. Interrogeant son médecin, elle déclare:

« *Je suis ici comme le symbole de quelque chose. Je pensais que vous sauriez peut-être de quoi.* » Et elle pense qu'elle souffre « *pour une certaine chose qui doit sortir de tout cela* ».

Il n'est peut-être pas complètement stupide de dire que Fitzgerald est moraliste parce qu'il est Irlandais, c'est-à-dire toujours prompt au dédoublement, à une vision ironique de la vie et qu'il est toujours partagé, qu'il s'agisse des autres ou de lui-même, entre la raillerie et l'attendrissement.

« *Ses romans sont comme un grand bal,* écrit Malcolm Cowley, *dans lequel il aurait conquis la plus belle fille, et en même temps, il est dehors, petit garçon du Middle West, le nez collé à la vitre de la salle des fêtes, se demandant combien coûte l'entrée et qui a payé les musiciens.* »

Mobilisé en 1917, le lieutenant Fitzgerald traine dans divers camps et tombe amoureux d'une fille très riche (évidemment) et très brillante, Ginevra King, déjà entourée d'une véritable cour de soupirants. Quand il reçoit un faire-part annonçant son mariage, il le colle sur son album contre la photo de Ginevra, avec pour légende :

« *La fin d'une poignante histoire.* »

Il ressent de façon aiguë le fait que Ginevra lui a échappé parce qu'il était sans fortune. Les riches gardent ainsi une sorte de droit du seigneur qui leur permet de s'emparer des filles que vous aimez. Cette constatation, ajoutée à l'impossibilité de s'imposer complètement dans un milieu comme Princeton, explique comment il en est venu à forger cette théorie que les riches forment une race à part. Il avoue dans *The Crack-up* qu'il nourrit contre les oisifs une animosité qui est celle d'un paysan, plutôt que d'un révolutionnaire.

Le processus qui conduisit Scott à tomber amoureux de Ginevra, fille trop entourée, trop brillante et trop fortunée, se reproduisit exactement lorsqu'il rencontra Zelda Sayre. Et si, en fin de compte, il conquit Zelda, ce fut une sorte de miracle.

Zelda aussi était entourée d'une cour de soupirants. Elle était la plus belle, la plus capricieuse et la plus convoitée de toutes les filles de Montgomery. L'amour, chez Fitzgerald, naît de cette ambition particulière qui consiste à vouloir la femme la plus remarquée et la plus recherchée. Il vit pleinement le mythe où d'innombrables prétendants briguent la main de la fille du roi.

Zelda tomba amoureuse de Scott, mais imposa comme épreuve à son chevalier de conquérir promptement fortune et gloire.

Au moment où Scott et Zelda avaient abouti à une rupture, le miracle se produisit. A 23 ans, Scott Fitzgerald publiait son premier roman. La gloire subite, le scandale que ce livre suscita seraient impossibles à imaginer si nous n'avions sous les yeux l'exemple tout récent de Françoise Sagan.

This Side of Paradise racontait la vie de collège et les nouvelles mœurs. Garçons et filles buvaient, flirtaient, pratiquaient le « *petting* » dans les premières autos qui aient servi à cet usage.

A trois jours d'intervalle, le livre parut chez Scribner's et Scott épousa Zelda. La jeunesse américaine avait trouvé non seulement son porte-parole, mais le couple qui allait symboliser toute sa révolte, sa soif de liberté et de plaisirs.

SCOTT FITZGERALD.
« *Je parle avec l'autorité de l'échec.* »

D'un coup, Scott, resté très provincial du Middle West, et Zelda, la fille du Sud, furent bombardés rois de New York. Lui ne sort plus qu'avec des billets de cent dollars en guise de pochette. Alors qu'on est au début de la prohibition et que le trafic de l'alcool est mal organisé, il a un bootlegger particulier. Deux petits nègres lui brossent le dos dans son bain. Zelda, qui a le génie de la provocation, se fait passer pour sa maîtresse. Elle grimpe sur les tables pour danser, plonge tout habillée dans la fontaine d'Union Square, fume sur la plate-forme des tramways.

« Dieu que je suis à la page »

Ils tournent pour le plaisir dans les portes-tambours des palaces. Ils arrivent toujours en retard. Ils traversent New York sur le toit des taxis. Ils portent tous les deux le même costume blanc, à pantalons de golf.

Mais surtout ils participent à ces *parties* effrénées des années 20, qui durent des semaines entières.

En ce qui concerne les Fitzgerald et les automobiles, il y aurait tout un chapitre à écrire, qui serait encore plus étonnant que ce que l'on sait

MIEUX QUE HEMINGWAY...»

sur le goût de la mécanique de Mlle Sagan. Comme dans un Mack Sennet, quand Scott ou Zelda sont au volant, ils oublient volontairement les virages, se sentent attirés par les autos qui viennent d'en face, plongent dans les étangs, empruntent à l'occasion le ballast des voies ferrées.

« En traversant New York, un jour, seul au milieu des gratte-ciel immenses, sous un ciel mauve et rose, je me mis à gémir comme un veau, parce que j'avais eu tout ce que je voulais et que je ne serais jamais plus aussi heureux », écrit Fitzgerald.

Il gagne beaucoup d'argent : 18.000 dollars en 1920. Pour les *short stories*, son tarif est passé brusquement de trente dollars à mille dollars. Mais Zelda a le don de volatiliser l'argent.

Ecrite de façon humoristique par Zelda, la prière d'insérer d'un livre de Scott, *The Beautiful and dammed*, renferme plus de vérité que l'auteur n'en a voulu mettre :

« Pour commencer, je dirai que tout le monde doit acheter ce livre, pour les raisons esthétiques suivantes : Premièrement, parce que je sais où se trouve une robe en lamé or extra fin pour 300 do''ars seulement dans une boutique de la 42ᵉ rue et aussi parce que s'il y a assez de gens pour acheter ce bouquin, je sais où trouver une bague de platine, avec une couronne fermée, et puis, si des quantités de gens achètent le livre, mon mari a besoin d'un nouveau pardessus d'hiver, bien que celui qu'il possède ait tout à fait suffi pendant les trois dernières années. »

Dans le tourbillon qu'est devenue leur vie, les Fitzgerald ne savent plus toujours où ils en sont.

Scott se demande parfois si lui et sa femme existent vraiment ou s'ils ne sont que des personnages de ses romans. Quand Zelda met au monde une fille, Scott, bien qu'énervé au plus haut point, note les paroles de Zelda au moment de l'accouchement. Il s'en est servi dans *Gatsby le magnifique*. Ce sont des phrases bien désabusées :

« Il n'y avait pas une heure qu'elle était née. Je sortis de l'éther avec un sentiment d'indicible abandon. Tout de suite, je demandai à l'infirmière si c'était un garçon ou une fille. C'était une fille. Je tournai la tête et me mis à pleurer. « Très bien, *dis-je*, je suis heureuse que ce soit une fille. Et j'espère qu'elle sera bien sotte. C'est ce qu'une fille a le plus avantage à être, dans ce monde — une jolie petite sotte. » *Je trouve que la vie est une chose horrible. Tout le monde pense comme moi, les gens les plus avancés. Et moi, je sais. Je suis allée partout, j'ai tout vu, j'ai tout fait. A la page ! Dieu, que je suis à la page ! »*

Dans l'année 1923, les Fitzgerald réussissent à dépenser 36.000 dollars. Ils commencent à être sérieusement endettés et cette situation ne fera qu'empirer jusqu'à la fin de leur vie. Ils décident d'aller s'installer en France, avec l'illusion qu'ils y vivront pour rien. C'est dans ces conditions que Fitzgerald rallie le groupe des « expatriés », des Américains de Montparnasse. Il vivra aussi beaucoup sur la Côte d'Azur.

On retrouve cette vie racontée dan. *Le Soleil se lève aussi*, de Hemingway (qui vint à Juan-les-Pins montrer son manuscrit à Scott) ; dans *The Pilgrim Hawk*, de Glenway Wescott ; dans *Exile's return*, de Malcom Cowley ; dans *L'Arbre de la nuit*, ce roman étrange et dément de Djuna Barnes, qui vient seulement d'être traduit en français ; enfin, dans *Tendre est la nuit*, où Fitzgerald donne à ces années un éclat incomparable et le charme déchirant des bonheurs perdus.

En Europe, les Fitzgerald continuent leurs extravagances. Mais celles de Scott révèlent davantage le goût de la destruction que celui de l'humour et de la fantaisie. Rencontrant James Joyce, Fitzgerald veut sauter par la fenêtre pour lui prouver son admiration. A plusieurs reprises, Fitzgerald se livre à des plaisanteries de mauvais goût et l'assistance feint de l'ignorer. Il est nié. Il n'existe plus. D'autres fois, il provoque des chauffeurs de taxi ou des policiers et finit au poste, passé à tabac. Sur la Côte, il kidnappe des hôteliers, enferme à clé des musiciens, écrit des phrases obscènes sur les murs de la villa de Grace Moore. Il veut couper un garçon de café en deux, pour voir comment c'est fait à l'intérieur. Pour enlever tout côté sordide à l'opération, il se servira d'une scie musicale. Zelda l'en dissuade en affirmant qu'il ne trouvera que de vieux menus, des pourboires, des bouts de crayon et de la vaisselle cassée.

Les plaisanteries de Zelda sont différentes, toujours prémonitrices de sa schizophrénie, sourdement animées d'une force de subversion explosive. Elle ne sort de ses longs silences que pour proférer une phrase ou accomplir un geste inattendus ou scandaleux. Pour dire, par exemple, à un ami :

CES SOIRÉES DES ANNÉES 20 QUI DURAIENT DES SEMAINES ENTIÈRES...
[*Photo extraite du livre de Paul Sann sur « The Lawless Decade »*]

« John, vous ne regrettez pas de ne pas avoir été tué à la guerre ? »

La passion subite de la peinture, puis celle de la danse, annoncent la première crise caractérisée de Zelda. Il faut l'interner en Suisse. La vie de Scott se complique étrangement. Lui-même traverse d'effroyables périodes d'alcoolisme. L'argent manque plus que jamais. L'époque de la grande dépression arrive. Plus personne n'a envie d'entendre parler des joyeuses années 20, et d'ailleurs, leur historiographe officiel s'est discrédité à force d'écrire pour les magazines.

Une des plus belles nouvelles de Fitzgerald, *Babylon revisited*, décrit Paris en 1930, en pleine crise. Les Américains sont partis. Il ne reste plus rien du passé. Scott, comme toujours, transpose à peine sa situation personnelle. Le héros de *Babylon revisited* est un alcoolique mal repenti. Il se sent responsable de la mort de sa femme, comme Scott se sent pour quelque chose dans la folie de Zelda.

De retour en Amérique, Fitzgerald travaille à plusieurs reprises sans beaucoup de succès pour Hollywood. Il n'a pas aimé la capitale du cinéma et l'a remarquablement décrite et analysée dans son roman inachevé, *Le Dernier Nabab*, qui est le portrait du producteur Irving Thalberg. Il a collaboré à des choses comme *Madame Curie* et *Autant en emporte le vent*. Aucun des scénarios où il avait mis quelque chose de lui-même n'a été tourné.

Un des épisodes les plus fameux de la vie cinématographique de Fitzgerald a été raconté par Bud Schulberg dans *Le Désenchanté*, roman

ZELDA FITZGERALD.
La plus capricieuse, la plus convoitée...

sur Fitzgerald, œuvre habile, mais dont la matière paraît bien grossière, à côté de ce qu'écrit Fitzgerald lui-même. Scott devait écrire un scénario se déroulant au carnaval universitaire de Dartmouth. Le producteur Walter Wanger l'attendait, tout fier de montrer à ses invités l'écrivain célèbre qu'il venait de se payer. Fitzgerald arriva ivre, pas rasé, hirsute. Il se traîna dans la neige, risée de tout le carnaval, pendant deux jours, et finit à l'hôpital, en triste état.

Une petite immortalité

En 1936, Fitzgerald écrivit trois articles pour *Esquire*, magazine pour messieurs, plein de dessins frivoles. C'était *The Crack-up*, une confession qui contient des accents pascaliens. Si l'on peut sentir aujourd'hui toute la grandeur de ce texte, il n'est pas sûr qu'à l'époque, et dans un tel journal, sa publication n'ait pas nui à Fitzgerald. C'était ajouter l'exhibition à la déchéance.

Scott est si seul, à cette époque, qu'il s'envoie une carte postale à lui-même.

Il meurt à Hollywood d'une crise cardiaque, en décembre 1940. On refusa de l'enterrer en terre sainte, parce qu'il n'avait pas vécu comme un bon catholique. Dans une morgue de Washington Boulevard, sa vieille amie Dorothy Parker fut ensuite seule à le veiller.

Zelda, elle, est morte en 1948, brûlée vive dans l'incendie de l'asile où elle était enfermée. Tragédie qui conclut par une note d'horreur ces deux destins romantiques.

Peu avant sa fin, Fitzgerald écrivit à sa fille Scottie :

« Je ne cherche pas à être compréhensible pour mes contemporains comme Ernest (Hemingway) *dont Gertrude Stein dit :* « C'est fabriqué pour les musées. » *Je suis sûr que je suis arrivé assez loin pour mériter une petite immortalité, si je reste en assez bonne santé. »*

Cette petite immortalité, une nouvelle génération perdue est en train de l'accorder à Francis Scott Fitzgerald. Sa syntaxe n'est pas très sûre et il n'est pas injuste qu'il ait été recalé en grammaire anglaise à Princeton. Mais son style possède un charme rare. Il ne sait pas bâtir une intrigue et inventer des épisodes romanesques. Mais il dit merveilleusement ce qu'il a vu et éprouvé. Personne comme lui n'a su décrire une voix de femme, ou la démarche d'une jeune fille traversant une pièce, ou la couleur exacte du reflet d'une mèche de cheveux sur une tempe.

Il n'a guère d'idées intellectuelles. Mais à la place, il possède une extraordinaire fidélité à quelques émotions fondamentales. Ses romans, la moindre de ses nouvelles, et jusqu'à ses notes éparses expriment, avec une grande constance affective, le sentiment que le bonheur ne se goûte jamais deux fois, et que chaque vie, comme il est dit au début de cet article, *« est un processus de démolition »*. Ce qui fait les grands écrivains, c'est justement cette nécessité intérieure qui les oblige à toujours recommencer la même histoire.

parfum
et eau de Cologne
Crêpe de Chine
F. MILLOT
PARFUMEUR PARIS

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Appris*** avec stupéfaction qu'il est presque moins dangereux d'être pilote d'essai ou couvreur que... maîtresse de maison. Des statistiques établissent en effet que sur 8 à 9 millions de femmes au foyer, en France, 300.000 environ sont, chaque année, victimes « d'accidents du travail ». En Angleterre, ces accidents ont causé plus de décès que les accidents d'automobiles (5.081 contre 5.012).

● ***Fait*** faire chez SIGMA, 66, rue de la Pompe, un pantalon sur mesures. En fin lainage à rayures fantaisie (6 échantillons différents), 4.500 fr., ou en tissu uni, 3.000 fr., il est parfaitement bien coupé. On ne peut évidemment espérer qu'à ce prix modique le tissu soit rigoureusement infroissable...

● ***Noté*** deux bons modèles de corsage à la « quinzaine de la blouse », chez Franck et Fils, 80, rue de Passy.

— Style sport : Un blouson en popeline de coton très bien coupé. Rouge cerise ou jaune citron : 2.650 francs.

— Style habillé : Une blouse de mousseline de soie naturelle à grand col châle, entièrement doublée d'organza. Blanc, noir, turquoise, rouge : 10.500 francs.

Ainsi sont faites les femmes

Et pour celles qui sont suffisamment organisées pour penser dès maintenant aux jours chauds, signalons :

— Un ensemble chemisier et jupe à plis creux en cotonnade à gros pied de poule bleu marine et blanc : la blouse, 1.500 fr. ; la jupe : 3.900 fr. Le pied de poule sera très à la mode cette année.

● ***Assisté*** à la présentation du coiffeur Jacques Dessange qui lança, il y a un an, la fameuse coiffure de Marie-Hélène Arnaud avec la mèche de côté et les cheveux gonflés sur le sommet de la tête. Cette année il accentue encore le mouvement en hauteur du sommet de la tête.

La longue mèche sur le côté cache à demi la tempe... et les rides du front. Mais ainsi sont faites les femmes : ce sont les très jeunes qui ont pris goût à cette coiffure.

● ***Enregistré*** la naissance d'un nouveau service de dépannage : Station Service Appartement, CAR 55-69, qui pourra, sur un simple coup de téléphone, vous envoyer l'ouvrier capable de remettre une vitre, changer une lame de parquet, faire un raccord de peinture, colmater une fuite d'eau, etc.

Les prix sont conformes aux tarifs syndicaux des différents corps de métier.

le plus jeune de tous
les nouveaux parfums.

LUBIN
11, RUE ROYALE, PARIS

TOILETTE

L'eau de Cologne : moyen énergique

PROPRE ?... Prenez un coton imbibé d'eau de Cologne, passez-le sur votre cou. De quelle couleur est-il maintenant ?

Ce regard qui se pose sur le cou que l'on porte haut, cette année, et jaillissant d'encolures décollées, êtes-vous sûre qu'il soit admiratif ? Et qu'il n'enregistre pas également une trace douteuse sur la nuque ?

Toutes les mères savent combien il est difficile d'obtenir de la plus coquette des filles qu'avant de se maquiller, elle se lave.

Lorsqu'il s'agit du cou, avec le frottement des cols, et plus spécialement la mode des colliers, un seul moyen énergique et sûr : l'eau de Cologne.

Eau de Cologne et Frigidaire

Attention : baptiser eau de Cologne tout produit alcoolisé... et qui sent bon, est aussi erroné que de ranger sous la dénomination « Frigidaire » la totalité des réfrigérateurs. « Frigidaire » est une marque : « eau de Cologne » désigne le produit d'une formule déterminée — bergamote-citron — et d'un degré d'alcool allant de 70° à 85°. Par extension, les parfumeurs ont appelé « eau de Cologne » des produits bien moins puissants que leurs parfums par adjonction d'une certaine quantité d'alcool, mais dont les dominantes ne sont ni la bergamote, ni le citron — ce sont des eaux de toilette.

Enfin, il y a l'eau de Cologne « pour bébé » qui ne sent jamais très fort. La raison en est simple : elle ne dépasse jamais 50°. En effet, l'emploi d'une solution trop forte peut provoquer de graves accidents : il arrive que l'alcool passe dans le sang des bébés et entraîne l'éthylisme infantile. Or, plus le degré d'alcool d'une eau de Cologne est faible, moins les gammes de matières premières utilisées peuvent être étendues. Mais il est évident que les « grandes personnes » ne risquent absolument pas la cirrhose du foie ou le delirium tremens par frictions à l'eau de Cologne.

Il existe des quantités d'eaux de Cologne et de toilette. Les appellations varient, les degrés aussi.

En 1956, l'industrie du parfum a réalisé un chiffre d'affaires total de 63 milliards 300 millions :

11 milliards 700 millions pour les parfums (dont 80 % au moins sont exportés), 14 milliards 250 millions pour les eaux de Cologne et de toilette, dont pratiquement pas une once n'est exportée, les droits de douane frappant trop fort les produits alcoolisés.

Le reste est représenté par les produits de beauté, les lotions, etc.

Sortilège de courtisane

C'est que l'eau parfumée est aujourd'hui considérée comme un élément d'hygiène que tout le monde devrait pouvoir s'offrir, après avoir été longtemps un luxe royal ou un « sortilège » de courtisane.

Le premier parfum à l'alcool connu est « l'eau de la Reine de Hongrie » : on raconte qu'en 1370, la Reine Elisabeth reçut sa recette d'un ermite, devint belle en sentant bon, et charma ainsi le roi de Pologne qui l'épousa ! En France, Charles VIII et Louis XII importèrent les créations parfumées des artisans italiens, Catherine de Médicis importa les créateurs eux-mêmes, qui fabriquèrent des parfums... mais aussi des poisons.

Sous Louis XIV, la Cour s'inonda d'eau de vie de lavande, plus tard, la Marquise de Pompadour qui dépensait un demi-million par an pour ses parfums, provoqua l'essor des eaux de senteur : musc et essence de rose. Sous l'empire, enfin, la mode fut à l'essence de vanille et à l'eau de Ninon.

Comment choisir ?

De nos jours, il existe une gamme infinie d'eaux de Cologne et de toilette. Laquelle choisir ? D'abord, en déterminant bien l'usage auquel vous la destinez.

1) L'EAU DE COLOGNE CLASSIQUE : A base de bergamote et de citron. Les plus connues : Jean-Marie Farina (*Roger et Gallet*), Eau de Cologne classique (*Millot*).

Excellente pour le nettoyage énergique, pour les frictions au gant de crin, pour les adolescents qui ne doivent jamais être « parfumés » et pour les hommes qui n'aiment pas la lavande.

Elle dégage une impression de fraîcheur plus que de parfum.

2) L'EAU DE COLOGNE IMPROPREMENT NOMMÉE AINSI, parce qu'elle est légèrement parfumée, mais d'excellente qualité : Cordon vert, noir ou rouge (*Coty*), Canoë (*Dana*), Shocking (*Schiaparelli*), Femme (*Rochas*) et toutes celles dérivées d'un parfum connu.

Même usage que la précédente, mais elle n'est pas compatible avec l'utilisation d'un parfum différent de celui dont elle dérive. En revanche elle « soutient » agréablement l'odeur de son parfum synonyme et crée, en imprégnant le linge, les cheveux, un climat parfumé harmonieux. Son odeur reste très discrète.

3) LES EAUX DE TOILETTE : Plusieurs parfumeurs ont lancé des « eaux » qui remplacent pratiquement à la fois l'usage du parfum et celui de l'eau de Cologne.

Elles ont une forte teneur en alcool, on peut s'en servir en friction. La dépense supplémentaire qu'elles représentent par rapport à l'eau de Cologne classique est compensée par leur qualité de « parfum ».

L'eau de Lanvin est fine. L'eau de Lubin tenace. L'eau de Carven « jeune ».

Toutes les « eaux » qui portent un nom de parfum (ceux de Guerlain, de Rochas, de Nina Ricci, de Sterlé, etc.) évoquent fidèlement ce parfum.

Seul le goût personnel peut intervenir ici dans le choix. Simplement : pas de mélanges « explosifs ».

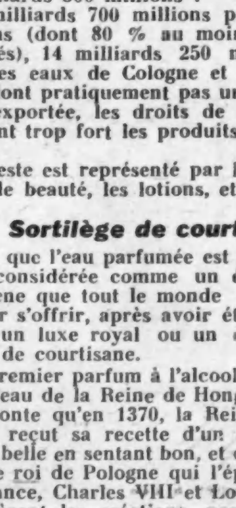
● Enfin, Houbigant, Orsay et Rochas lancent le « parfum de toilette » qui ne rend pas les mêmes services que l'eau de Cologne, mais qui est plus économique que le parfum.

● Les hommes ont fait de la lavande

La nuit votre peau doit respirer...

Il convient d'enlever chaque soir toutes les impuretés obstruant les pores. Les crèmes de Nettoyage *Antoine* (*425* ou *534*), deux démaquillants puissants combinés avec les toniques (*Astringent* ou *760*) feront merveille. Grâce à eux votre peau, la nuit, absorbera l'oxygène indispensable et restera, souple, lisse, ferme, sans traces de rides.

A


Veiled Radiance

Formule absolument nouvelle, base de poudre radiante, veloutée, impalpable... en un instant, la perfection jamais encore réalisée en Maquillage.

(6 nuances nouvelles)

Elizabeth Arden

7, PLACE VENDOME - PARIS -
et chez ses Dépositaires agréés

UNE JEUNE FEMME A SA TOILETTE.
Ce regard, êtes-vous sûre qu'il soit admiratif ?

leur spécialité. S'ils peuvent l'employer dans une bonne marque (Yardley, Atkinsons, Caron, « Alliance » de Molyneux) et discrètement, c'est parfait. Sinon, mieux vaut une simple eau de Cologne. On ne devrait pas sentir qu'un homme est parfumé... sauf lorsqu'on l'embrasse.

Quelques « trucs » :

● Si vous êtes pressée, et décoiffée, quelques mèches mises en pli à l'eau de Cologne. Elles seront sèches le temps de faire votre toilette.

● Il est très agréable d'avoir du linge qui sent bon : vaporisez de l'eau de Cologne dans vos placards.

● Si vous avez les mains moites, quelques gouttes d'eau de Cologne dans la paume les assécheront.

● Pour enlever les taches de stylo à bille, l'eau de Cologne est encore plus efficace que l'alcool à 90°.

Pour la conserver

● N'y ajoutez jamais d'eau, cela la trouble.

● Ne mélangez jamais d'alcool avec du parfum dans le but astucieux d'en faire de l'eau de Cologne. Vous n'obtiendrez qu'un produit trouble et hybride... Vous n'êtes pas chimiste.

● Ne mélangez pas dans un même flacon deux eaux de Cologne, elles tourneraient, tout comme deux grands crus de vin différents versés dans une même carafe.

Petits dangers à éviter

● N'employez *jamais* d'eau de Cologne au soleil. Un de ses composants, la bergamote, soumis à une grande chaleur, produit en s'évaporant une réaction chimique avec les sécrétions de la peau et peut provoquer des pigmentations ou des taches qui mettent quelquefois plusieurs années à disparaître.

● L'alcool dessèche la peau, c'est un fait. N'oubliez pas, si vous ne voulez pas ressembler à un jeune lézard en période de mue, de graisser votre corps si vous avez l'habitude de le frictionner à l'eau de Cologne.

● N'employez pas l'eau de Cologne pour les soins du visage (sauf sur les tempes après une journée fatigante) la peau en est trop fragile. Même la peau d'homme.

● Retirez tout flacon d'eau de Cologne des mains d'un homme qui veut s'en frictionner la tête. C'est la mort du cuir chevelu.

RECETTE

Les croustillons

(pour quatre personnes)
— 8 petits pains au lait. — 1/2 litre de lait. — 150 grs de gruyère râpé. — 150 grs de jambon. — Sel, poivre.

● Fendre les petits pains dans le sens de la longueur et en détacher toute la mie ● Passer le jambon à la moulinette, il doit être haché menu ● Mélanger dans une terrine : la mie de pain, le jambon, 100 grs de gruyère râpé, sel et poivre, le tout humecté de lait en quantité suffisante pour obtenir une pâte épaisse et homogène ● Regarnir l'intérieur des petits pains avec cette pâte ● Les disposer dans un plat allant au four ● Arroser avec ce qui reste de lait ● Saupoudrer avec ce qui reste de râpé ● Faire gratiner et servir chaud.

Excellent plat très nourrissant pour dîners d'hiver.

cologne pour homme
son fils et lui

LUBIN
11, RUE ROYALE, PARIS

NON, MONTAIGNE N'AVAIT PAS RAISON...
Si Montaigne avait connu les eaux de Cologne de COTY, il n'eût certes pas proféré ce jugement sommaire :
« — Le meilleur sentir, est de ne sentir rien ».
Un frais ressouvenir de la friction matinale situe la personne, et parle en faveur du soin apporté à sa toilette. Riches en essences rares, les eaux de Cologne de COTY ajoutent à leurs vertus tonifiantes, un délicat parfum qui subsiste pendant des heures. Parmi les eaux de Cologne de COTY, le magnifique Cordon Vert (90°) à l'arôme à la fois suave et aigu. Pour mémoire, les eaux de Cologne parfumées aux célèbres extraits de COTY : « L'Aimant », « l'Origan », « Emeraude », « Chypre ».

L'eau de Cologne qui ne dessèche pas
Cologne NOT DRY
STENDHAL
25, RUE ROYALE - PARIS

Vous choisissez votre champagne
Choisissez aussi votre Eau de Cologne
Elle ne mousse pas comme du champagne, mais elle est tellement stimulante qu'elle tonifie tous les partants au départ de la journée.
Mais n'oubliez pas qu'il y a Eau de Cologne et Eau de Cologne. En effet, le degré n'est pas à lui seul une indication suffisante.
Aucun procédé synthétique, aucun produit remplaçant les essences naturelles ne peut tonifier vos muscles ni mettre votre odorat dans la joie.
Les hespéridées telles le citron, l'orange et la bergamote sont réunies dans la première Eau de Cologne du monde, celle que Roger et Gallet fabrique toujours d'après le secret respecté de Jean-Marie Farina..
Bonne friction... bonne journée.

Femme

CONTACT
PARFUM, EAU DE TOILETTE, EAU DE COLOGNE
MARCEL ROCHAS

LE PARFUM DE TOILETTE
variante de l'extrait Fantastique *a été imaginé, créé, réalisé par*
D'ORSAY
LE SEUL VÉRITABLE PARFUM DE TOILETTE

Une femme sur quatre nettoie bien son visage...
Êtes-vous celle-là ?
Une récente enquête révèle que 75 % des Françaises se lavent encore le visage avec de l'eau et du savon ordinaire, ce qui dessèche la peau et ne la nettoie que superficiellement. Ne commettez pas semblable erreur et nettoyez en profondeur votre épiderme tout en l'adoucissant. Utilisez pour cela chaque soir la crème Luxuria, qui pénètre loin dans les pores et en expulse les impuretés, puis, le matin ou chaque fois que vous êtes pressée, Cleanse Ayer, démaquillant fluide instantané; tous deux laissent l'épiderme frais, souple et parfaitement net !
HARRIET HUBBARD Ayer
HA-67-165

Deep Cleanser

Démaquillant fluide aussi économique qu'efficace. Deep Cleanser dissout intégralement les impuretés grasses ou acides et effectue une véritable désincrustation de l'épiderme. En 8 jours, grasse ou sèche, votre peau est purifiée, assainie et affinée. Un flacon de Deep Cleanser... 120 nettoyages en profondeur... deux mois de lumière sous votre maquillage.

Helena Rubinstein

Le Duo Coiffure-Maquillage : 3.750 fr. Cette formule très pratique combine « l'Heure de Beauté » (nettoyage, massage, maquillage) et la Coiffure (rinçage ou Coupe). Salons Helena Rubinstein, 52, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 88-46.

Dominique Verdet
SPORT-COUTURE
3, FAUBOURG SAINT-HONORÉ
NOTRE NOUVELLE COLLECTION EST CHARMANTE
Venez choisir à des prix raisonnables :
ROBES - TAILLEURS
MANTEAUX - JUPES, Etc.
ET LES PLUS BEAUX VETEMENTS DE PEAU

AGNÈS
MAROQUINIER
vous invite à venir voir ses nouveautés de printemps
24, rue Tronchet
OPE. 99-82

Carole Paris
SPORT-COUTURE
78 AV. DES CHAMPS-ÉLYSÉES Arcades du Lido
LA COLLECTION DE PRINTEMPS VOUS ATTEND
ROBES - TAILLEURS - MANTEAUX
ET TOUS LES VETEMENTS DE PEAU
Nos prix sont très étudiés

ROYALDAIM
CANNES - PARIS - DEAUVILLE
Nouvelles créations en Agneau - Velours, Agneau glacé et Veau - Velours
74, rue de Rennes
LIT. 44-84

QUE CONSEILLEZ-VOUS A

Tous les jours, un nouveau drame éclate : enfants adoptés, puis réclamés par les parents légitimes. Enfants abandonnés à l'Assistance, puis revendiqués, comme la jeune Elisabeth Irr dont l'histoire est une parmi dix autres autour desquelles on a fait moins de bruit, parce que cette semaine-là il y avait autre chose à mettre dans les journaux.

L'opinion publique s'émeut, puis on oublie. Mais les enfants restent. Dans quel état ? Exceptionnellement, les prolongements d'un drame précis, celui de la substitution d'enfants à Roubaix, peuvent être observés et les responsabilités situées.

Dans la nuit du 27 au 29 août 1950, deux femmes arrivent à la maternité de l'hospice de Roubaix : Mme Derock et Mme Piesset.

Mme Derock a déjà deux enfants : une fille et un garçon.

Mme Piesset a un enfant : un garçon. Elle a eu une petite fille qui est morte à trois mois, il y a de cela un an et demi.

A 2 heures du matin, Mme Piesset monte à la salle de travail. Elle est accouchée par une sage-femme et une fille de salle d'un enfant déclaré du sexe masculin.

Le désappointement de Mme Piesset est évident. Elle le dit. Du moment que c'est un garçon, elle n'a pas pensé au prénom « cela lui est égal ».

A 5 heures du matin, arrive Mme Derock. Elle est accouchée par les mêmes sage-femme et fille de salle que Mme Piesset d'un enfant déclaré du sexe féminin.

Dix jours se passent. Les enfants poussent. Des filles de salle viennent régulièrement changer de langes « les bébés ». Elles disent : « Voici votre bébé », « Votre bébé a bien profité », « Regardez comme votre bébé est gentil. »

Au bout de dix jours, Mme Piesset et Mme Derock doivent rentrer chez elles. On fait une dernière toilette « des bébés ».

— Mais c'est une petite fille ! *crie la fille de salle en changeant Guy Piesset.*

Le drame est ouvert. On va réveiller la sage-femme qui a fait dix jours plus tôt les deux accouchements. Elle se souvient parfaitement des accouchements respectifs de ces deux femmes. Le docteur arrive et décide qu'il faut intervertir les deux enfants.

Mme Derock est d'accord.

Mais Mme Piesset, elle, se jette sur « sa petite fille » et hurle que personne n'y touchera.

Le matin du onzième jour arrive. La substitution ne fait aucun doute. Les faits qui la prouvent sont simples.

Mme Derock est toujours prête à reprendre cette petite fille. Mais Mme Piesset déclare qu'elle « crèvera les yeux » *à celui qui l'approchera.*

Devant l'attitude de Mme Piesset, l'administration de l'hospice laisse partir celle-ci avec la petite fille.

— Emportez-les toujours. On verra par la suite.

Mme Derock a résisté, déclaré qu'elle voulait son enfant. On lui a dit :

— Si vous ne voulez pas du garçon, on le mettra à l'Assistance. Pour votre petite fille, *répète-t-on,* ON VERRA PAR LA SUITE.

Sept ans se sont passés. Voilà la suite. Elle est telle qu'un avocat angoissé en arrive à demander : « Que dois-je faire ? »

Une de nos collaboratrices qui revient de Roubaix a été témoin de deux scènes dramatiques. Elle raconte ici ce qu'elle a vu, et le cas de conscience qui se pose à l'avocat.

SAMEDI 1er FEVRIER, dans l'après-midi, Me Diligent est allé voir Mme Piesset.

Mme Piesset, dans l'affaire des enfants substitués de Roubaix, Viviane et Henri, c'est la mère qui a tout perdu. Elle n'a plus Viviane. Et Mme Derock est la mère qui a gagné. C'est la mère qui n'a rien gagné. Elle n'a pas Viviane.

Viviane est en pension depuis le 1er janvier. Chaque samedi, il est entendu qu'elle va voir une fois Mme Piesset, une fois Mme Derock. Elle a déjà vu Mme Derock deux fois. Elle voyait, ce samedi 1er février, Mme Piesset pour la deuxième fois.

C'est pourquoi, ce jour-là, Me Diligent, avocat de la partie adverse, de Mme Derock, est allé voir Mme Piesset. J'étais avec lui.

— Madame Piesset, a commencé Me Diligent, cette fois vous allez être raisonnable. Vous ne l'avez pas été la dernière fois. Je suis venu pour vous demander de l'être.

— Je ne comprends pas, dit Mme Piesset. J'ai été raisonnable.

— Vous me comprenez parfaitement.

— J'ai été raisonnable. J'ai dit à *ma* petite fille ce qu'on m'avait dit de dire. J'ai dit : il faut être gentille avec Mme Derock. Je ne peux pas faire plus.

La volonté d'ignorer

Le « film » des événements, le procès, les témoignages, les examens du sang, les ressemblances hurlantes le prouvent : Viviane ne *peut pas* être la fille de Mme Piesset. Mme Piesset le sait. Il est absolument impossible qu'elle ne le sache pas. Oui, mais que pèse ce savoir-là, eu égard à la volonté de Mme Piesset de l'ignorer ? Elle ne sait plus qu'elle sait. Je l'ai vue. J'en suis sûre.

Lorsque l'exécution du jugement a été obligatoire, en juin dernier, qui ordonnait la restitution immédiate des deux enfants, policiers et huissiers ont été tenus de se rendre chez Mme Piesset. Les volets étaient fermés. Pendant trois jours et trois nuits, Mme Piesset est restée enfermée chez elle avec Viviane. Derrière ses volets baissés (dans les veillées funèbres des Flandres on fait ainsi), elle hurlait à la mort.

« Jamais, hurlait-elle, ou je me tue. »

Policiers et huissiers, avocats, juges abandonnèrent. Ils s'avouèrent *physiquement incapables* d'appliquer le verdict du tribunal. Et c'est pourquoi on attendit six mois, le temps de trouver cette solution-ci, intermédiaire, de la pension. (Cette solution, applicable en principe pour les deux enfants, ne l'a été que pour Viviane. Henri est encore chez ses faux parents, les Derock, « en instance ».)

— Je suis obligé de vous le dire, madame Piesset, et vous devez bien le prendre, continue Me Diligent, la dernière fois, Viviane a été gentille avec Mme Derock.

— Je ne savais pas. (Mme Piesset commence à pleurer.)

— Oui. Et ça *doit* continuer. Vous devez l'encourager à être gentille avec Mme Derock *comme elle l'est avec tout le monde.* Vous le devez absolument. Il n'y a pas d'autre solution que celle-là.

Viviane n'a encore fait que deux visites à ses parents, les Derock. La première, malgré la fête, les jouets (les cinquante journalistes et photographes !), elle a hurlé pendant vingt minutes qu'on l'emmène. On l'a emmenée. La deuxième fois, celle dont parle Me Diligent, elle a bien voulu rester chez les Derock comme elle serait restée partout ailleurs. Elle a bien voulu, avec une condescendance de reine, « aimer tout le monde » pendant un après-midi.

C'est le diable

On en est là.

— Ma petite fille choisira elle-même, continue Mme Piesset. Ça sera ça la seule solution. Elle, elle *sait* qu'elle est ma fille ! Elle m'a dit : Mme Derock, c'est le diable ! Je lui ai dit que non. Je ne peux pas faire plus.

— Vous le pouvez, madame Piesset. Pour la centième fois, il n'y a pas d'autre solution que celle-là. Vous devez lui dire d'ouvrir son cœur, d'essayer d'aimer Mme Derock comme tout le monde.

— Le cœur de ma petite fille, vous, vous ne le connaissez pas. Elle ne pourra jamais ! Comme moi, je ne pourrai jamais !

— Vous vous faites des idées, encore une fois, poursuit Me Diligent avec une admirable patience. Les enfants sont des pigeons voyageurs. Ils aiment ceux qui s'occupent d'eux. Je vous en supplie...

(Scoop)

Mme Derock et Mme Piesset
La mère qui n'a rien gagné et la mère qui a tout perdu.

— Je ne peux pas faire plus. Je lui ai dit : il faut être gentille avec Mme Derock.

— Ce n'est pas vrai, madame Piesset. Vous lui avez dit que vous la puniriez si elle était gentille avec Mme Derock.

Mme Piesset ne répond plus.

Mme Piesset, qui est très pieuse, ment. Depuis exactement la onzième nuit qui a suivi son accouchement, depuis sept ans et cinq mois, Mme Piesset ment. Mais, encore une fois, à tout le monde comme à elle-même. J'ose le dire : ses mensonges sont criants de vérité.

Folle et menteuse

On l'a traitée de folle et de menteuse, c'est vrai. Mais c'est trop facile aussi. Parce que « le droit naturel » ne jouant pas en faveur de Mme Piesset, il est normal qu'elle ait recours à la comédie.

« *Voyez comme je l'aime, regardez, et après, osez me la prendre si vous en avez le courage* » est le scénario de cette comédie. D'ailleurs, il est vrai que le risque permanent dans lequel vit Mme Piesset depuis sept ans de se voir enlever « sa petite fille » a fait de son amour pour elle un amour délirant. Donc s'il y a comédie, et il y a comédie, celle-ci coïncide avec l'amour de Mme Piesset pour sa petite fille — et tragiquement.

Le comportement « maternel » de Mme Piesset est probant de cette coïncidence. Mme Piesset se jette sur son enfant, l'exhibe dans ses bras levés, la montre au ciel, la mord, la lèche devant les journalistes *tout comme si* cette enfant encourait le danger, à chaque instant, de disparaître ou de mourir. Mme Piesset se sert de la seule arme dont elle dispose : une impudeur forcenée.

— C'est ma petite fille, reprend-elle, et *pourtant* je lui ai dit ce qu'on m'a dit de lui dire. Mais voyez, j'aurais préféré qu'elle soit morte quand

L'AVOCAT DES ENFANTS DE ROUBAIX ?

lle était encore petite et qu'elle a été i malade ! Maintenant, oui, j'aurais référé !

— Madame Piesset, ne recommencez as. Si vous aimez cette enfant, aidez-

Mme Piesset sanglote et répond à ravers ses larmes.

— Vous verrez ce qui va arriver... ous verrez...

— Ne pensez pas *à vous*, mais *à lle*, continue inlassablement Mᵉ Diligent.

— Je lui ai dit, je lui ai dit : sois entille avec Mme Derock. Je le jure ur elle qui *est* ma petite fille. Je ui ai dit : faut être gentille avec Mme Derock, ma petite chérie, *elle ne a pas te punir.*

Mᵉ Diligent va-t-il se décourager ? Non. Il recommence encore.

— Madame Piesset, vous n'avez pas lui dire ça, parler de punition...

Dix jours après la naissance de Viviane (alors Guy Piesset), Mme Piesset a déclaré « *qu'elle crèverait les eux à celui qui approcherait son nfant* ». Cet enfant n'était pas le ien. En présence du sien, de son ls, elle a choisi. Séance tenante. Elle e tient à ce choix depuis sept ans.

Tous plutôt que celui-là

Dès ce onzième jour, certes, Mme Piesset a été « monstrueuse », dans acception littérale du terme. Mais a qualification morale de la passion, 'où qu'elle sorte, fût-ce même du ourbier psychanalytique, est désormais, espérons-le, rejetée bien loin, ans le sottisier de l'intelligence.

— Je lui ai dit, crie Mme Piesset e mensonge apparaît maintenant avec *'évidence* de la vérité et rien ne les ifférencie plus que l'ordre du fait). e lui ai dit : sois gentille avec Mme Derock, *elle ne te fera pas de al !*

— Si vous continuez, Madame Pies-et...

— Ça non, jamais, jamais ! Vous 'y arriverez jamais ! C'est ma fille ! a petite fille ! Nourrie douze mois... e revois tout... les cheveux noirs... la etite tache sur le front... Je reconais tout... comme si c'était hier... Elle e sera jamais gentille avec Mme Derock, vous aurez beau faire, elle ne ui dira jamais maman... parce que, lle, elle ne peut pas se tromper !

Elle prend un temps, on pourrait roire qu'elle se calme, et elle dit :

— D'ailleurs, je vais changer d'avoat (1).

C'est alors que pour la première ois, profitant de ce répit apparent, 'ai réussi à surmonter mon émotion t que je lui ai adressé la parole. J'ai it que le petit Henri était bien charmant. Alors Mme Piesset est redevenue out à fait calme, elle m'a regardée ien en face (ses yeux sont vert d'eau, rands, légèrement écartés et les yeux u petit Henri sont littéralement décalqués sur ces yeux-là) :

— Non. Tous les autres, voyez-vous, madame, tous, plutôt que celui-là. Celui-là, je ne peux pas, je ne pourrai amais.

N'allons pas trop vite pour juger eci qui met le comble à la monstruoité, ou à la folie, comme on voudra, e Mme Piesset. Qu'elle résiste pareilement à connaître, et même simplement à voir, son propre enfant, a éjà attiré sur Mme Piesset des bordées de malédictions. Moi-même qui 'ai entendue formuler ce verdict, qui l'ai vue sangloter en proie à une passion dont le spectacle est à peine soutenable, *j'ai eu peur* de Mme Piesset. Je veux dire que j'ai eu peur de ce dont Mme Piesset serait capable, libre, dans une jungle de laquelle les forces de l'ordre seraient absentes, qui n'endigueraient pas le débordement de sa passion.

Puis je me suis dit qu'il ne fallait pas aller trop vite. Et que Mme Piesset n'avait pas le choix dans la partie qu'elle joue. Que si elle commençait à regarder Henri, même une seule fois, elle donnerait des gages à ces forces de l'ordre qui l'épient et attendent d'elle, précisément, ce premier signe d'intérêt en faveur de son véritable enfant.

— Ma fille m'a appelée deux fois « maman Derock ». Je suis contente.

Mme Derock espère. Elle n'a vu son enfant que deux fois en sept ans, depuis le 3 janvier et avant cette date elle l'a aperçue quelquefois, de loin, dans la rue des Longues-Haies où elle habitait (à cinquante mètres de Mme Piesset !), lorsque Mme Piesset n'avait pas le temps de la cacher sauvagement derrière des portes ou dans des magasins. Elle n'a jamais tenu son enfant dans ses bras, ne l'a jamais embrassée que contre le gré de cette enfant. Mais cela n'importe en rien à Mme Derock.

Quel support matériel trouve alors l'amour, même maternel ? se demande-t-on. Les rengaines et les chansons sont bien dépassées qui racontent les fidélités prestigieuses des attentes sans bornes !

Ici on ne trouve rien, rien. Au départ de l'attente, rien d'autre que la *force de l'idée*. Cette seule force a fait que l'amour de Mme Derock, virtuel pendant sept ans, et encore maintenant, a cependant grandi. Amour romantique qui a cependant atteint son plein épanouissement. Du moment que cette enfant vivait, grandissait, et qu'elle le savait, Mme Derock a vécu, à partir de cette certitude, une maternité complète dans tous ses développements, exempte de toute trace de lassitude.

— Il faut du temps, dit-elle, mais déjà, en arrivant et en partant, elle m'a embrassée. Je suis contente. Ça va.

Quand même, elle pleure en le disant.

Comme un bélier

Depuis six mois, le soir, malgré son surmenage, elle apprend à lire pour être digne de cette enfant dont le hasard a fait qu'elle ait été élevée jusqu'ici dans un milieu aisé. Et depuis sept ans, elle a fait des centaines de démarches auprès de l'Assistance judiciaire pour qu'elle lui soit restituée.

Polonaise, illettrée, misérable, ces démarches représentaient pour elle des difficultés qui paraissaient insurmontables à tous, mais pas à elle. Elle a frappé doucement (Mme Derock est très douce), mais comme un bélier, inlassablement. Elle en a été souvent malade, a souffert de dépressions nerveuses graves. Elle a été souvent découragée. Elle s'est évanouie souvent, à l'usine, en revenant de l'Assistance judiciaire. Mais elle recommençait. Et sans doute ce calvaire de démarches auprès d'une administration dont la lenteur a été, disons-le, exemplaire, a été pour Mme Derock, désespérément, à défaut d'autre chose, une façon de maternité.

Je crois qu'il faut ajouter autre chose au cas de Mme Derock. C'est le sentiment très élémentaire de la frustration de son « droit naturel ». Ce qui a été volé doit être rendu à son propriétaire. Et, hélas ! se sachant volée d'un objet précis, non seulement elle n'a jamais pu se satisfaire du dédommagement qu'on lui offrait de la perte de cet objet, Henri, mais celui-ci n'a fait pendant sept ans que la reporter, tout comme les démarches, à l'objet qu'on lui avait volé : Viviane.

La presse n'a pas assez dit ce que Mme Derock avait fait pour ce petit Henri. Elle a fait tout, malgré sa misère, et à égalité avec ses autres enfants, strictement pareil. Mais Henri, preuve flagrante du vol de Viviane, aurait-il pu tenir lieu de celle-ci ? Non.

Ce miracle n'a pas joué pour elle, Mme Derock.

Maintenant qu'elle *croit avoir gagné*, il m'a bien semblé comprendre que Mme Derock vient de découvrir que l'idée de se séparer d'Henri la déchire. Maintenant que Henri ne remplace plus personne, il est sans doute devenu Henri tout court, nommément pour Mme Derock. Mais quoi, c'est trop tard.

— On le rendra à Mme Piesset, dit-elle, si elle en veut, mais sans ça on le garde. On ne voudrait pas qu'il aille en pension.

C'est beaucoup trop tard. Abominablement trop tard.

Que faire ?

Que va-t-il advenir des enfants ?

La pension à vie pour Viviane ? La différence des milieux Derock et Piesset paraît de prime abord impossible à combler.

La pension à vie pour Henri ? Ou bien, s'il reste chez les Derock, l'usine à quatorze ans ?

Mᵉ Diligent a reçu cinquante demandes d'adoption pour Henri. Et A. Toé, le metteur en scène, lui a demandé de faire un film avec Henri. Outre qu'il le trouve photogénique, « chaplinesque », il le ferait pour que Henri puisse faire des études plus poussées. Mᵉ Diligent est partagé.

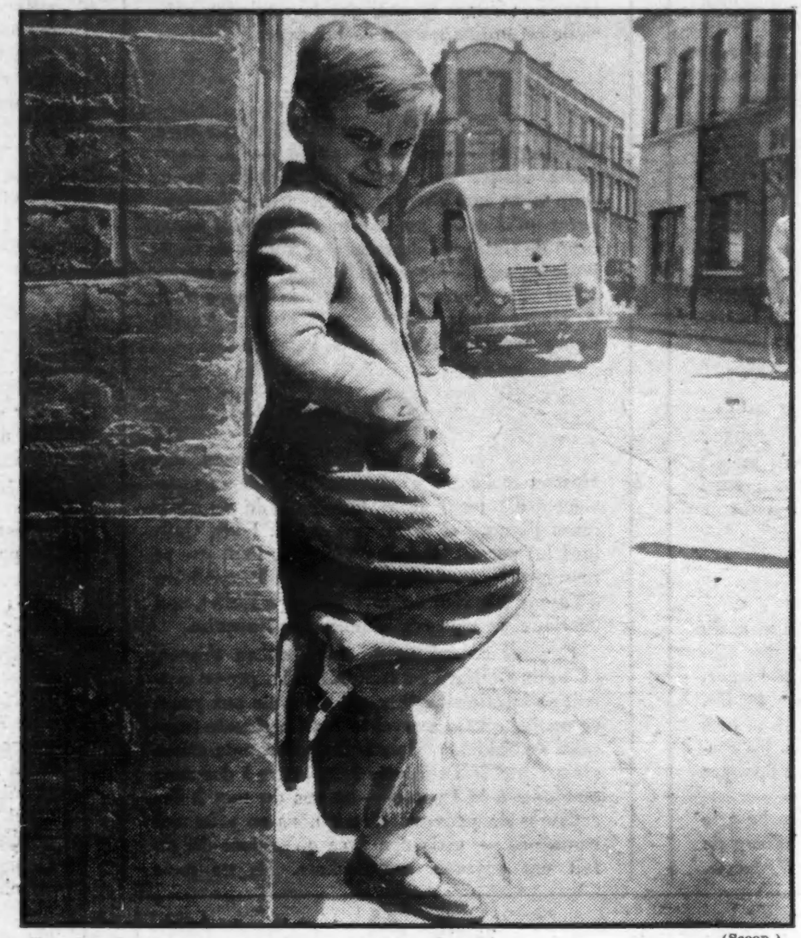
— Si j'accepte, dit-il, ça sera d'abord pour qu'il puisse continuer ses études et ensuite pour donner à Mme Piesset, sa mère, l'occasion de le voir. Si elle le voit, même en cachette, si elle en est fière, même si c'est par le jeu de la vanité qu'elle y arrive, ça sera gagné. Mais encore une fois, il sera harcelé par la publicité. Que faire ?

Il ajoute qu'il n'acceptera qu'à deux conditions séquestres : 1) l'enfant devrait être assisté d'une surveillante qui lui éviterait d'être la proie des journalistes, et 2) le scénario ne devait pas représenter, ni de près ni de loin, l'histoire de la substitution.

Mᵉ Diligent demande l'avis des lecteurs.

Je tiens à dire que la seule chance de ces deux enfants, c'est lui, Mᵉ Diligent. Il leur consacre tous ses dimanches, tous ses loisirs. Ces enfants le suivraient jusqu'au bout du monde. Il a tout fait pour eux, choisi les meilleures pensions, fait attribuer un logement décent aux Derock, fait payer l'hospice de Roubaix, si responsable, etc. Je l'ai bien écouté. Comme j'ai écouté Mme Derock et Mme Piesset. Je ne voudrais pas décourager Mᵉ Diligent.

M. D.



(Scoop.)

HENRI
La pension à vie ou l'usine à 14 ans.

(1) Après l'examen du sang des deux enfants, fait par les plus grands savants du sang du monde entier, Mme Piesset a déclaré que « du moment que la science s'était trompée, il fallait faire appel à la science catholique » !

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

FRANCK & FILS

80, rue de Passy - PARIS

Quinzaine de la blouse

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIA

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

LE jeune M. Gaillard, qui fait ses écoles de président du Conseil, a dû le noter sur ses tablettes : il ne faut pas laisser la bride sur le cou aux généraux. D'abord parce qu'ils sont fougueux de nature pour la plupart et chatouilleux en diable. Enfin, ils ont les défauts de leurs qualités. Et puis ils travaillent dans l'immédiat : les conséquences politiques d'une bagatelle comme un village détruit avec son école et ses enfants ne leur apparaissent pas toujours. Certains de ces grands chefs ignorent que des petits cadavres alignés d'écoliers — fussent-ils arabes — cela ne passe nulle part inaperçu. Non qu'ils soient insensibles, mais leur sensibilité est particulière.

Ce n'est la faute de personne : les réflexes d'une grande nation colonisatrice survivent à son déclin. Comment faire pour que la politique française ne soit pas à la merci de mouvements d'humeur aussi meurtriers ? Il est temps pour le jeune M. Gaillard de se le demander.

MAIS le pire de tout, c'est que, dans l'innocence de sa verte jeunesse, M. Félix Gaillard, n'a précisément aucune autre politique à préserver que celle qui consiste à laisser la bride sur le cou aux généraux de M. Robert Lacoste.

Quand je dis : les généraux de M. Robert Lacoste... dépendent-ils de lui ? ou lui d'eux ? En tout cas, ni eux ni lui ne demandent jamais de permission au grand jeune homme myope qui détient les signes extérieurs d'un pouvoir dont ils ont la réalité.

S'IL n'y avait le reste du monde, cette aventure se liquiderait sans histoire. J'ignore si nous sommes un peuple léger, mais nous ne sommes pas un peuple tendre. Sauf lorsque ce sont des Hongrois qui sont tués et des Russes qui les tuent. Alors tous les crocodiles de la presse ruissellent. Il faut éponger dans les salles de rédaction.

« France-soir » le notait dès dimanche : le bombardement de Sakiet a causé beaucoup de satisfaction dans les milieux français d'Algérie. Du côté musulman, selon notre confrère, on se serait montré plus réservé. Nous l'aurions juré. Mais enfin l'important est que M. Lacoste soit satisfait, s'il l'est, et que le général Salan le soit plus encore, et que les Français d'Algérie se sentent un peu détendus.

S'ils sont contents, la Chambre le sera aussi et tout continuerait d'aller le mieux du monde pour M. Gaillard s'il n'y avait l'O.N.U., et si deux grands empires n'avaient des raisons de s'intéresser à ce village effondré et aux morts qu'on retire des décombres sous l'œil scandalisé des représentants de la Croix-Rouge, qui ont failli, contre toutes les règles, se trouver du côté des victimes et ont été à deux doigts d'inspirer aux autres la pitié que leur mission officielle est ordinairement de ressentir.

IL se trouve même qu'à Washington — qui le croirait ? — M. Bourguiba compte tout autant, et peut-être beaucoup plus, que notre brillant jeune homme, parce qu'il existe au Parlement français beaucoup de Gaillards de rechange, autant de Gaillards qu'on voudra ; tandis qu'il ne se trouve qu'un seul Bourguiba en Tunisie : vous vous en apercevrez quand il ne sera plus là, ô politiques aveugles ! sanglants imbéciles.

QUANT au parti que Moscou et Le Caire pourront tirer de ce mouvement d'humeur de M. Lacoste et de ses généraux, j'ignore si la myopie de M. Félix Gaillard lui permet de voir aussi loin. Peut-être se rassure-t-il en observant que l'expédition d'Egypte n'a rien coûté à M. Guy Mollet, qui continue de régenter la politique française.

Et pour ce qui est de l'opinion en France, M. Félix Gaillard est tranquille. La presse connaît son métier. Ce titre qui me saute aux yeux, ce matin, quelle merveille ! « La riposte française de Sakiet. » Riposte française, cela sonne clair : quel joli cliquetis ! On pense à des mots cinglants à la Cyrano — et pas du tout à des cadavres de pauvres. C'était nous en effet qui ripostions — mais non à ce qu'avaient dit ou fait ces paysans, ces écoliers. Ils ne nous avaient rien dit ni rien fait. Ils resteront é[...] nellement étonnés de ce sommeil dans leq[...] le général Salan et M. Lacoste, qu'ils ne c[...] naissaient pas, les ont précipités sans crier ga[...]

CES ripostes françai[...] style Quatrième République, ont ce caract[...] particulier de n'être pas commandées par [...] cerveau. Ce sont des mouvements épidermiqu[...] non contrôlés. Qu'il s'agisse de détrôner [...] sultan, de détourner un avion de sa route [...] de faire prisonniers Ben Bella et ses comp[...] gnons, ou de détruire, en même temps que [...] village tunisien, les dernières chances d'une [...] dération franco-maghrébine, ces trois tourna[...] décisifs de notre politique nord-africaine [...] ront été pris à l'insu du chef du gouverneme[...] ou même contre son ordre. Mais chaque f[...] ces éminents hommes d'Etat auront couvert [...] subordonnés qui leur forçaient la main. [...] politique de la bride sur le cou exige du p[...] sident du Conseil qu'il s'adapte instantaném[...] aux catastrophes enfantées par les imprév[...] bles réflexes des militaires.

TOUT de même, m[...] sieur le Président, ne pourriez-vous introdu[...] quelques nuances dans la manière de pratiq[...] cette politique ? Après tout, c'était un avant[...] que de n'avoir pas été averti ; il y aurait [...] là des possibilités de jeu. Le général Fra[...] lui-même n'a jamais pris à son compte le bo[...] bardement de Guernica. La hâte fébrile du g[...] vernement français à assumer celui de Sak[...] est proprement incroyable. Seule l'explique [...] terreur qu'inspirent peut-être certains gra[...] chefs d'Algérie au jeune pékin de l'Hô[...] Matignon.

BAGATELLE pour [...] massacre ? ou massacre pour une bagatelle [...] Nous le demandons à M. le président du Con[...] si raisonnable, qui mène si bien sa barq[...] Qu'il y prenne garde : ce tournant fatal de [...] politique africaine de la France se trouve ê[...] aussi « subsidiairement » un tournant de [...] mirobolante carrière, à lui. Il ne faudrait [...] que les cadavres de Sakiet demeurent acc[...] chés au char de ce jeune vainqueur. Je sais b[...] qu'il y en a eu beaucoup d'autres, qu'il [...] tombe chaque jour, que la fosse commune [...] l'Histoire recueillera ceux-là aussi et que [...] sonne après tout ne s'en portera plus mal. Po[...] tant, que le président du Conseil ne s'y fie [...] Ces morts ont une importance particuli[...] L'histoire des jours prochains va le lui prou[...] Je doute s'il est temps encore pour lui de r[...] blir une partie si tragiquement compromi[...] la partie de la France, mais aussi la sienne — [...] s'il aura le courage de montrer enfin à M. [...] bert Lacoste et à ses généraux qu'il y a a[...] chose à l'Hôtel Matignon qu'un fauteuil vi[...]

F. M[...]

le nouveau livre de
TIBOR MENDE
Entre la peur et l'espoir
REFLEXIONS SUR L'HISTOIRE D'AUJOURD'HUI
Un vol. 690 fr. **SEUIL**

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Abonnements, publicité, vente
29, rue de Marignan - Paris (8e)
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL. 19-68

ABONNEMENTS (1 AN)

France, Union française : **4.000 francs.**
Etudiants, rappelés, maintenus : **3.000 francs.**
Etranger : **4.700 francs.**
Etudiants étrangers : **3.700 francs.**

PRIX DE VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : **100 francs.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique et Luxembourg : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

PAR AVION

5.100 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
6.700 fr. - A.E.F., A.O.F.
7.500 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
5.700 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
9.300 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indo-Chine, Madagascar, Martinique, Océanie.
9.600 fr. - Afrique du Sud.
10.900 fr. - Etats-Unis, Canada.
12.200 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
16.100 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.
8.300 fr. - Congo Belge, Ethiopie.

Règlement par chèque bancaire au C.C.P. 73 78-19 Paris.
Administrateur : J.-F. COBLENCE.

Pour maintenir l'activité de se[...] ateliers en cette période de morte saison
NICOLL
Le Tailleur anglais de Paris
Maison de confiance fondée en 1820
29, RUE TRONCHET
VOUS OFFRE
à titre exceptionnel
jusqu'au 18 février
SON
Costume sur mesures
HOMMES et DAMES
en draperie française ou anglaise
GARANTIE D'ORIGINE
33.000 FRANCS
Commandez-le dès aujourd'hui
Vous le paierez et le prendrez
quand vous voudrez
ESSAYAGES A VOTRE GRE